


EX
P·G
LIBRIS
SKINOS



Mme de Staël

1re Edition

D

MA

DELPHINE,

PAR

MADAME DE STAEL-HOLSTEIN.

TOME SECOND.

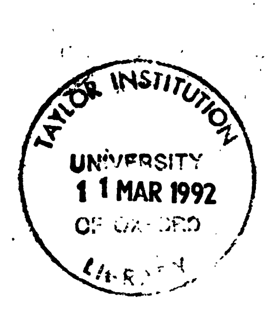
Un homme doit savoir braver l'opinion ; une femme s'y soumettre.

MÉLANGES DE MAD. NECKER.

A GENÈVE,

Chez J. J. PASCHOUD, Libraire.

AN XI. —— 1802.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
1 1 MAR 1992
LIBRARY

DELPHINE.

A LONDRES,
Chez DULAU et C.e Libraires, Soho Square.
A LEIPSICK,
Chez Ch. H. RECLAM, Libraire.

SECONDE PARTIE.

PREMIÈRE LETTRE.

Mme. D'ALBÉMAR

A DELPHINE.

Montpellier, ce 20 Juillet 1790.

Après avoir reçu votre lettre, j'ai passé le jour entier dans les larmes, et je peux à peine voir assez pour vous écrire, tant mes yeux sont fatigués de pleurer. Ma chère enfant, à quelles douleurs vous avez été livrée! ah! que n'étois-je là pour exprimer ma haine contre les méchans, et pour consoler la bonté malheureuse! Je m'étois attachée à Léonce, je le regardois déjà comme un époux, comme un ami digne de vous; il a été capable d'une telle cruauté; il a volon-

tairement renoncé à la plus aimable femme du monde, parce qu'il avoit à lui reprocher une faute, dont toutes les vertus généreuses étoient la cause, une faute, comme les anges en commettroient, s'ils étoient témoins des foiblesses et des souffrances des hommes.

Sans doute Mad. de Vernon n'a point su vous défendre, je vais plus loin, et je la soupçonne d'avoir empoisonné l'action qu'elle étoit chargée de justifier ; mais ce n'est point une excuse pour Léonce, celui que vous aviez daigné préferer devoit-il avoir besoin d'un guide pour vous juger ? Non, il ne vous a jamais aimée, il faut l'oublier et relever votre ame par le sentiment de ce que vous valez ; Ma chère Delphine, la vie n'est jamais perdue à vingt ans, la nature dans la jeunesse vient au secours des douleurs, les forces morales s'accroissent encore à cet âge, et ce n'est que dans le déclin que sont les maux irréparables.

J'ose vous le conseiller, quittez pour

quelque tems le monde, et venez auprès de moi ; je l'entrevois confusément ce monde, mais il me semble qu'il ne suffit pas de toutes les qualités du cœur et de l'esprit pour y vivre en paix ; il exige une certaine science qui n'est pas précisément condamnable, mais qui vous initie cependant trop avant dans le secret du vice, et dans la défiance que les hommes doivent inspirer. Vous avez l'esprit le plus étendu, mais votre ame est trop jeune, trop prompte à se livrer ; mettez votre sensibilité sous l'abri de la solitude, fortifiez-vous par la retraite, et retournez ensuite dans la société ; si vous y restiez maintenant vous ne guéririez point des peines que vous avez éprouvées.

Venez goûter le calme venez vous reposer par l'absence des objets pénibles, et la suspension momentanée de toute émotion nouvelle; ce tableau sans couleurs n'a rien d'attirant, mais à la longue, une situation monotone fait du bien ; si les consolations qu'il faut puiser en soi-même

ne sont pas rapides, leur effet au moins est durable.

Je ne vous parle point de mon affection, c'est avec timidité que je la rappelle, quand il s'agit des peines de l'amour ; cependant une fois, je l'espère, votre ame tendre y trouvera peut-être encore quelque douceur.

LETTRE II.

RÉPONSE DE DELPHINE

A M.lle D'ALBÉMAR.

Bellerive, 26 Juillet 1790.

Oui, j'irai vous rejoindre et pour toujours; cependant, pourquoi dites-vous qu'il ne m'a jamais aimée? je sais bien que je n'ai plus d'avenir, mais il ne faut pas m'ôter le passé.

Au concert, au bal, la dernière fois que je l'ai vu, j'en suis sûre, il m'aimoit! il y a maintenant douze jours que je ne fais plus que repasser sur les mêmes souvenirs, je me suis rappelée des mots, des regards, des accens dont je n'avois pas assez joui, mais qui doivent me convaincre de son affection. Il m'aimoit, j'étois libre, et il est l'époux d'une autre; ne croyez pas que jamais ma pensée puisse sortir de ce cercle cruel, que les regrets tracent autour de

moi. Depuis le jour où j'aurois dû mourir, j'ai vécu seule, je n'ai vu que Thérèse, je n'ai point répondu aux lettres de Mad. de Vernon, je lui ai fait dire que je ne pouvois pas la voir, vous-même vous ne m'auriez pas fait du bien.

Je saurai recouvrer quelque empire sur moi-même, mais le bonheur! votre raison même vous dira qu'il n'en est plus pour moi. Vous ne pensez pas que jamais je puisse aimer un autre homme que Léonce; ce charme irrésistible, qui m'avoit inspiré la première passion de ma vie, vous ne pensez pas que jamais je puisse l'oublier. Hé bien! le sort d'une femme est fini quand elle n'a pas épousé celui qu'elle aime; la société n'a laissé dans la destinée des femmes qu'un espoir, quand le lot est tiré et qu'on a perdu, tout est dit: on essaye de vains efforts, souvent même on dégrade son caractère en se flattant de réparer un irréparable malheur; mais cette inutile lutte contre le sort, ne fait qu'agiter les jours de la

jeunesse, et dépouiller les dernières années de ces souvenirs de vertu, l'unique gloire de la vieillesse et du tombeau.

Que faut-il donc faire quand une cause, inconnue ou méritée, vous a ravi le bien suprême, l'amour dans le mariage ? Que faut-il donc faire quand vous êtes condamnée à ne jamais le connoître ? éteindre ses sentimens, se rendre aride, comme tant d'êtres qui disent qu'ils s'en trouvent bien ; étouffer ces élans de l'ame qui appellent le bonheur et se brisent contre la nécessité ; j'y ai presque réussi, c'est au dépens de mes qualités, je le sais ; mais qu'importe, pour qui maintenant les conserverois-je ?

Je suis moins tendre avec Thérèse, j'ai quelque chose de contraint dans mes paroles, dans mon air, qui m'inspire de la déplaisance pour moi-même ; ces défauts me conviennent, ne m'a-t-il pas jugée indigne de lui, pourquoi ne lui donnerois-je pas raison ? Vous voulez que je retourne vers vous, ma

chère Louise, mais pourrez-vous me reconnoître ? J'ai fait sur moi un travail, qui a singulièrement altéré ce que j'avois d'aimable ; ne falloit-il pas roidir son ame pour supporter ce que je souffre ! s'éveiller sans espoir, traîner chaque minute d'un long jour comme un fardeau pénible, ne plus trouver d'intérêt ni de vie à aucune des occupations habituelles, regarder la nature sans plaisir, l'avenir sans projet ; juste ciel, quelle destinée ! et si je me livre à ma douleur, savez-vous quelle est l'idée, l'indigne idée qui s'empare de moi, le besoin d'une explication avec Léonce.

Il me semble que je lui dirois des paroles qui me vengeroient... et que veux-je de la vengeance ? et que puis-je vouloir dans cette situation sans issue ? la fierté seule peut me conserver quelques restes de son estime. Cependant pourra-t-il éviter de me voir ? c'est à moi de m'y refuser, je le dois, je le veux ; Louise, ce qui m'a perdue, c'est trop d'abandon dans le caractère ; je me

sens de l'admiration pour les qualités, pour les défauts même qui préservent de l'ascendant des autres. J'aime, j'estime la froideur, le dédain, le ressentiment; il verra si moi aussi je ne puis pas lui ressembler... que verra-t-il? il ne me regarde plus, je m'agite et il est en paix. Ma vie n'est de rien dans la sienne, il continue sa route et me laisse en arrière, après m'avoir vue tomber du char qui l'entraîne.

Vous me parlez de la retraite, j'ai le monde en horreur, mais la solitude aussi m'est pénible; dans le silence qui m'environne, je suis poursuivie par l'idée que personne sur la terre ne s'intéresse à moi; personne, ah! pardonnez, c'est à Léonce seul que je pensois; funeste sentiment! qui dévaste le cœur, et n'y laisse plus subsister aucune des affections douces qui le remplissoient! c'est pour vous, pour vous seule, ma sœur, que j'essaye de vivre; Mad. de Vernon que j'ai tant aimée, ne m'est plus qu'une pensée douloureuse, je lui adresse, au fond de mon cœur, des

reproches pleins d'amertume ; hélas ! peut-être que Léonce seul les mérite ; je veux me préserver du premier tort des malheureux, de l'injustice. Je recevrai Mad. de Vernon, puisqu'elle veut me voir, elle m'écrit que mon refus l'afflige ; oh ! je ne veux pas l'affliger ; peut-être, en la revoyant, reprendrai-je à son charme.

Je redemande un intérêt, un moment agréable, comme on invoqueroit les dons les plus merveilleux de l'existence ; il me semble que cesser de souffrir est impossible, et qu'il n'y a plus au monde que de la douleur.

LETTRE III.

DELPHINE

A M.lle D'ALBÉMAR.

Ce 30 Juillet.

J'AI vu Mad. de Vernon, elle est venue passer deux jours à Bellerive, je me promenois seule sur ma terrasse, lorsque de loin je l'ai apperçue ; j'ai été saisie d'un tel tremblement à sa vue, que je me suis hâtée de m'asseoir pour ne pas tomber ; mais cependant, comme elle approchoit, un sentiment d'irritation et de fierté m'a soutenue, et je me suis levée pour lui cacher mon trouble.

Toute l'expression de son visage étoit triste et abattue ; nous avons gardé l'une et l'autre le silence, enfin elle l'a rompu, en me disant que sa fille alloit la quitter, et s'établir avec son mari dans une maison séparée. — Ce projet m'é-

toit pas le vôtre, lui ai-je dit. — Non, répondit-elle, il dérange, et mon aisance de fortune, et l'espoir que j'avois d'être entourée de ma famille, mais qui peut prétendre au bonheur ! — J'ai soupiré. — Vous avez fait cependant, lui dis-je, avec amertume, beaucoup de sacrifices à votre fille, elle, du moins, vous devroit de la reconnoissance. — Vous m'accusez, répondit-elle, après quelques momens de réflexions, vous m'accusez de vous avoir mal défendue auprès de Léonce, je peux mériter ce reproche ; cependant je vous l'assure, son irritation ne pouvoit être calmée, vos ennemis l'avoient prévenu avant que je le visse, le blâme que vous avez encouru, avoit particulièrement offensé son respect pour l'opinion publique, et vos caractères se convenoient si peu, que vous auriez été très-malheureux ensemble. — Vous avois-je chargé d'en juger, lui dis-je, et n'aviez-vous pas accepté, ou plutôt recherché le devoir de me justifier ? — Et vous aussi, s'écria-t-elle, vous voulez m'abandonner, vous en avez plus

le droit que ma fille, et je me résigne à mon sort sans vouloir lutter contre lui. — Elle s'assit en finissant ces mots, je la vis pâlir et trembler; je l'avouerai, d'abord je n'en fus point émue, j'ai tant souffert depuis huit jours, que mon ame est devenue plus ferme contre la douleur des autres; cependant lorsqu'elle versa des larmes, je me sentis attendrie, je lui pris la main, je lui demandai de se justifier, elle se tut et continua de pleurer.

C'étoit la première fois de ma vie que je la voyois dans cet état, tous mes souvenirs parlèrent pour elle dans mon cœur. — Hé bien! lui dis-je! hé bien, je puis vous aimer assez pour vous pardonner le malheur de ma vie, vous ne m'avez point servie auprès de Léonce; mais en effet c'étoit à son cœur à plaider pour moi, lui qui étoit l'objet de ma tendresse, lui qui ne pouvoit douter de mon amour, ne savoit-il pas ma meilleure excuse? Cependant, comment avez-vous pu vous résoudre à précipiter ce mariage? n'aviez-vous pas

besoin de mon consentement après l'aveu que je vous avois fait ? vous étiez mère, mais n'étois-je pas devenue votre fille en vous confiant mon sort ? — Oui ! s'écria-t-elle en soupirant, ma fille, et bien plus tendre que ma fille, je suis coupable, je le suis. — Et sa pâleur et l'altération de ses traits devenoient à chaque instant plus remarquables. Je ne pus résister à ce spectacle, et je me jetai dans ses bras en lui disant : — je vous pardonne ; si j'en meurs, souvenez-vous que je vous ai pardonné. — Elle me regarda avec une émotion extrême ; elle eut presque le mouvement de se jeter à mes pieds ; mais se reprenant tout-à-coup elle se leva, et me demanda la permission de se promener un instant seule.

Je résolus, pendant qu'elle fut loin de moi, de l'interroger sur tout ce qui s'étoit passé ; quand elle revint, je le tentai : cette conversation lui étoit pénible, et j'étois sans cesse combattue, entre l'intérêt qui me faisoit dévorer ses réponses, et le sentiment de pitié qui me défendoit d'insister : si elle avoit voulu se vanter,

et me tromper, notre liaison étoit rompue ; mais elle me peignit avec une telle vérité, les nuances précises de son désir secret en faveur de sa fille, et de son exactitude, cependant, à dire ce que j'avois exigé d'elle, qu'elle exerça sur moi l'empire de la vérité. Je la condamnois, mais je l'aimois toujours, et comme ses manières étoient restées naturelles, son charme existoit encore.

Elle m'avoua avec confusion qu'elle avoit en effet pressé Léonce de conclure son mariage avec sa fille ; mais elle m'affirma que jamais il ne m'auroit épousée, après l'éclat du duel de M. de Serbellane. Il étoit convaincu, me dit-elle, que tout le monde sauroit un jour que j'avois réuni chez moi une femme avec son amant, à l'insu de son mari, et que la mort de M. d'Ervins en étant la suite, on ne me le pardonneroit jamais. Le prétexte dont on vouloit couvrir ce malheur, les opinions politiques, lui déplaisoient presqu'autant que la vérité même. Enfin, Mad. de Vernon ajouta, que Léonce avoit reçu une lettre de sa mère la plus

vive contre moi, et ne cessa de me répéter que ma destinée eut été très-malheureuse avec deux personnes, qui auroient traité la plupart de mes qualités comme des défauts.

Je repoussai ces consolations pénibles, et je ne lui trouvois pas le droit de me les donner. Je n'aimois pas davantage ses conseils répétés de fuir Léonce, et d'aller passer quelque tems auprès de vous, jusques à ce qu'il partît pour l'Espagne, comme c'étoit son dessein; ces conseils étoient d'accord avec mes résolutions; mais je n'avois pas rendu à Mad. de Vernon le pouvoir de me diriger; et c'étoit presque malgré moi, que je me laissois captiver par sa grâce et sa douceur.

Dans le cours de cette conversation, je lui demandai une fois si Léonce n'avoit pas imaginé que je m'intéressois trop vivement à M. de Serbellane; mais elle repoussa bien facilement cette supposition, qui m'auroit été plus douce. En effet, la jalousie que M. de Serbellane avoit un moment inspirée à Léonce, n'é-

toit-elle pas tout à fait détruite, par la confidence même du secret de Mad. d'Envins ? Non, Louise, il ne reste aucune pensée sur laquelle mon cœur puisse se reposer.

Mad. de Vernon me parla ensuite de Matilde et de Léonce ; — il ne l'aime pas, me dit-elle, depuis leur mariage il la voit à peine, mais elle lui convient mieux qu'aucune autre, parce qu'elle ne fera jamais parler d'elle, et que c'est ainsi que doit être la femme d'un homme si sensible au moindre blâme. Quant à Matilde, elle aimera Léonce de toutes les puissances de son ame ; mais elle a une telle confiance dans l'ascendant du devoir, qu'elle ne forme pas un doute sur l'affection de son mari pour elle ; elle n'observe rien, et passe la plus grande partie de sa journée dans les pratiques de dévotion. Elle ne sera point ombrageuse en jalousie ; mais si quelques circonstances frappantes lui découvroient l'attachement de Léonce pour une autre femme, elle seroit aussi véhémente qu'elle est calme, et la roideur même de son

esprit et l'inflexibilité de ses principes, ne lui permettroient plus ni tolérance, ni repos. — Hélas! m'écriai-je, ce ne sera pas moi qui troublerai son bonheur; l'on n'a rien à craindre de moi, ne suis-je pas un être immolé, anéanti : ah! Sophie, lui dis-je, deviez vous... mais ne parlons plus ensemble de Léonce, afin que je puisse goûter le seul plaisir dont mon ame soit encore susceptible, le charme de votre entretien.

Mad. de Vernon vouloit voir Mad. d'Ervins, elle s'y est refusée; Thérèse ne se montrant pas, pendant que Mad. de Vernon étoit à Bellerive, j'ai passé deux jours tête-à-tête avec elle. Je l'avoue, le second jour, j'éprouvai quelque soulagement; il y a dans l'attrait que je ressens pour M. de Vernon à présent, quelque chose d'inexplicable : elle ne m'inspire plus une estime parfaite, ma confiance n'est plus sans bornes, mais sa grâce me captive; quand je la vois, je m'en crois aimée, je suis moins oppressée auprès d'elle, et je ne puis l'entendre quelques heures, sans imaginer con-

fusément qu'elle m'a offert des consolations inattendues. Hélas ! cette illusion a peu duré ! Quand Mad. de Vernon a été partie, je me suis retrouvée plus mal qu'avant son arrivée : le bien qu'elle fait au cœur n'y reste pas.

Quel trouble je sens dans mon ame ! mes idées, mes sentimens sont bouleversés : je ne sais pour quel but, ni dans quel espoir je dois me créer un esprit ; une manière d'être nouvelle ! je flotte dans la plus cruelle des incertitudes ; entre ce que j'étois, et ce que je veux devenir ; la douleur, la douleur est tout ce qu'il y a de fixe en moi : c'est elle qui me sert à me reconnoître. Mes projets varient, mes desseins se combattent ; mon malheur reste le même ; je souffre, et je change de résolution pour souffrir encore. Louise, faut-il vivre quand on craint l'heure qui suit, le jour qui s'avance, comme une succession de pensées amères et déchirantes ? si le tems ne soulage pas, tout n'est-il pas dit ? Le secrét de la raison, c'est d'attendre ; mais qui attend en vain n'a plus qu'à mourir.

LETTRE IV.

LÉONCE

A M. BARTON.

Ce 5 Août.

VOUS me demandez comment je passe ma vie avec Matilde : ma vie ! elle n'est pas là. Je me promène seul tout le jour, et Matilde ne s'en inquiète pas ; pendant ce tems elle va à la messe, elle voit son Evêque, ses religieuses, que sais-je ? elle est bien. Quand je la retrouve, de la politesse et de la douceur, lui paroissent du sentiment ; elle s'en contente, et cependant elle m'aime. La fille de la personne du monde qui a le plus de finesse dans l'esprit, et de flexibilité dans le caractère, marche droit dans la ligne qu'elle s'est tracée, sans appercevoir jamais rien de ce qu'on ne lui dit pas. Tant mieux... Je ne la ren-

drai pas malheureuse. Et que m'importe son esprit, puisque jamais mon cœur n'aura besoin de se confier au sien ?

Nous avancerons l'un à côté de l'autre, dans cette route vers la tombe, que nous devons faire ensemble ; ce voyage sera silencieux et sombre comme le but. Pourquoi s'en affliger ? Un seul être au monde changeoit en pompe de bonheur, cette fête de mort, que les hommes ont nommée le mariage ; mais cet être étoit perfide, et un abîme nous a séparés.

Mon ami, je voudrois venger M. d'Ervins ; pourquoi M. de Serbellane existe-t-il après avoir tué un homme ? n'a-t-il tué qu'un homme ? Quoi, juste ciel ! est-ce que je vis ? Je ne suis pas content de ma tête ; elle s'égare quelquefois, ce que j'éprouve sur-tout, c'est de la colère : une irritabilité que vous aviez adoucie ne me laisse plus de repos ; je n'ai pas un sentiment doux. Si je pense que je pourrois la rencontrer, je ne me plais qu'à lui parler avec insulte ; il n'y a plus de bonté en moi : mais qu'en ferois-je, ne disoit-on pas que

Delphine étoit remarquable par la bonté, je ne veux pas lui ressembler.

Tous les jours une circonstance nouvelle accroît mon amertume, j'étois étonné de ce que le départ de Mad. d'Albémar n'avoit pas encore eu lieu ; je remarquois le séjour de Mad. d'Ervins chez elle, et j'avois fait de ce séjour même une sorte d'excuse à sa conduite ; je me disois qu'apparemment elle n'avoit point pris avec trop de chaleur et d'éclat le parti de M. de Serbellane, puisque la femme de M. d'Ervins avoit choisi sa maison pour asile ; et, quoique cette circonstance ne changeât rien aux relations de Mad. d'Albémar avec M. de Serbellane, à ces vingt-quatre heures passées chez elle, misérable que je suis! je sentois mon ressentiment adouci ; mais hier, mon banquier, chez qui j'étois entré pour je ne sais quelle affaire, reçut devant moi, deux lettres de M. de Serbellane pour Mad. d'Albémar, et les lui adressa dans l'instant même, en faisant une plaisanterie sur ce qu'elle avoit envoyé plusieurs fois demander, si ces let-

tres étoient arrivées. Je n'apprenois rien par cet incident; eh bien! j'en ai été comme fou tout le jour.

Que me demandez-vous encore? si Matilde et moi nous restons chez Mad. de Vernon? Matilde veut avoir un établissement séparé; elle aime l'indépendance dans les arrangemens domestiques, et d'ailleurs la vie de sa mère n'est point d'accord avec ses goûts. Mad. de Vernon se couche tard, aime le jeu, voit beaucoup de monde; Matilde veut régler son tems d'après ses principes de dévotion. Je la laisse libre de déterminer ce qui lui convient : comment, dans l'état où je suis, pourrois-je avoir la moindre décision sur quelque objet que ce soit? Je ne remarque rien, je ne sens la différence de rien, j'ai une pensée qui me dévore, et je fais des efforts pour la cacher, voilà tout ce qui se passe en moi.

Il m'a paru cependant que Mad. de Vernon étoit plus affectée du projet de sa fille, que je ne m'y serois attendu d'un caractère aussi ferme que le sien :

elle a prononcé à demi-voix, et avec émotion, les mots d'*isolement* et d'*oubli*; mais, reprenant bientôt les manières indifférentes dont elle sait si bien couvrir ce quelle éprouve : — Faites ce que vous voudrez, ma fille, a-t-elle dit, il ne faut vivre ensemble que si l'on y trouve réciproquement du bonheur. — Et en finissant ces mots, elle est sortie de la chambre. Singulière femme! Excepté un seul et funeste jour, elle ne m'a jamais parlé avec confiance, avec chaleur, sur aucun sujet; mais, ce jour-là, elle exerça sur moi un ascendant inconcevable.

Ah! quels mouvemens de fureur et d'humiliation, ce qu'elle m'a dit ne m'a-t-il pas fait éprouver! Ne me demandez jamais de vous en parler; je ne le puis, Je veux aller en Espagne voir ma mère; m'éloigner d'ici; je l'ai annonçé à Matilde; je pars dans un mois, plutôt peut-être, quand je serai sûr de ne pas rencontrer Mad. d'Albémar sur la route.

Un homme de mes amis m'a assuré que Mad. de Vernon avoit beaucoup

de

de dettes ; cela se peut, la précipitation avec laquelle j'ai tout signé ne m'a permis de rien examiner. Si Mad. de Vernon a des dettes, il est du devoir de sa fille de les payer ; ce mariage avec Matilde me ruinera peut-être entièrement ; eh bien, cette idée me satisfait ; Mad. d'Albémar aura jeté sur moi tous les genres d'adversités ; elle ne croira pas du moins qu'en m'unissant à une autre, je me sois ménagé pour le reste de ma vie aucune jouissance, ni même aucun repos. — Elle ne croira pas... Mais insensé que je suis, s'occupe-t-elle de moi ? N'écrit-elle pas à M. de Serbellane ? ne reçoit-elle pas de ses lettres ? ne doit-elle pas le rejoindre ?... Ah ! que je souffre. Adieu.

LETTRE V.

DELPHINE

A M.lle D'ALBÉMAR.

Bellerive, ce 4 Août.

Depuis que j'existe, vous le savez, ma sœur, l'idée d'un Dieu puissant et miséricordieux ne m'a jamais abandonnée, néanmoins dans mon désespoir je n'en avois tiré aucun secours : le sentiment amer de l'injustice que j'avois éprouvée, s'étoit mêlé aux peines de mon cœur, et je me refusois aux émotions douces, qui peuvent seules rendre aux idées religieuses tout leur empire ; hier je passai quelques instans plus calmes, en cessant de lutter contre mon caractère naturel.

Je descendis, vers le soir, dans mon jardin, et je méditai pendant quelque tems, avec assez d'austérité, sur la destinée des ames sensibles au milieu du monde.

Je cherchois à repousser l'attendrissement que me causoit l'image de Léonce, je voulois le confondre avec les hommes injustes et cruels, avides de déchirer le cœur qui se livre à leurs coups. J'essayois d'étouffer les sentimens jeunes et tendres, dont j'ai goûté le charme depuis mon enfance. La vie, me disois-je, est une œuvre qui demande du courage et de la raison. Au sommet des montagnes, à l'extrémité de l'horizon, la pensée cherche un avenir, un autre monde, où l'ame puisse se reposer, où la bonté jouisse d'elle-même, où l'amour enfin ne se change jamais en soupçons amers, en ressentimens douloureux : mais dans la réalité, dans cette existence positive qui nous presse de toutes parts, il faut, pour conserver la dignité de sa conduite, la fierté de son caractère, réprimer l'entraînement de la confiance et de l'affection, irriter son cœur lorsqu'on le sent trop foible, et contenir, dans son sein, les qualités malheureuses qui font dépendre tout le bonheur, des sentimens qu'on inspire.

Je me ferai, disois-je encore, une destinée fixe, uniforme, inaccessible aux jouissances comme à la douleur; les jours qui me sont comptés, seront remplis seulement par mes devoirs. Je tâcherai sur-tout de me défendre de cette rêverie funeste, qui replonge l'ame dans le vague des espérances et des-regrets; en s'y livrant, on éprouve une sensation d'abord si douce, et ensuite si cruelle, on se croit attiré par une puissance surnaturelle; elle vous fait pressentir le bonheur à travers un nuage, mais ce nuage s'éclaircit par degrés, et découvre enfin un abîme, où vous aviez cru voir une route indéfinie de vertus et de félicités.

Oui, me répétois-je, j'étoufferai en moi tout ce qui me distinguoit parmi les femmes, pensées naturelles, mouvemens passionnés, élans généreux de l'enthousiasme; mais j'éviterai la douleur, la redoutable douleur. Mon existence sera toute entière concentrée dans ma raison, et je traverserai la vie,

ainsi armée contre moi-même et contre les autres.

Sans interrompre ces réflexions je me levai, et je marchai d'un pas plus ferme me confiant davantage dans ma force. Je m'arrêtai près des orangers que vous m'avez envoyés de Provence; leurs parfums délicieux me rappelèrent le pays de ma naissance, où ces arbres du Midi croissent abondamment au milieu de nos jardins. Dans cet instant, un de ces orgues que j'ai si souvent entendus dans le Languedoc passa sur le chemin, et joua des airs qui m'ont fait danser quand j'étois enfant. Je voulois m'éloigner, un charme irrésistible me retint, je me retraçai tous les souvenirs de mes premières années, votre affection pour moi, la bienveillante protection dont votre frère cherchoit à m'environner, la douce idée que je me faisois, dans ce tems, de mon sort et de la société; combien j'étois convaincue qu'il suffisoit d'être aimable et bonne, pour que tous les cœurs s'ouvrissent à votre aspect, et que les rapports

du monde ne fussent plus qu'un échange continuel de reconnoissance et d'affection. Hélas! en comparant ces délicieuses illusions avec la disposition actuelle de mon ame, j'éprouvai des convulsions de larmes, je me jetai sur la terre avec des sanglots qui sembloient devoir m'étouffer : j'aurois voulu que cette terre m'ouvrît son repos éternel.

En me relevant, j'apperçus les étoiles brillantes, le ciel si calme et si beau. O Dieu! m'écriai-je, vous êtes là dans ce sublime séjour, si digne de la toute-puissance et de la souveraine bonté! les souffrances d'un seul être se perdent-elles dans cette immensité? ou votre regard parternel se fixe-t-il sur elles, pour les soulager, et les faire servir à la vertu? Non, vous n'êtes point indifférent à la douleur, c'est elle qui contient tout le secret de l'univers; secourez-moi, grand Dieu, secourez-moi. Ah! pour avoir aimé, je n'ai pas mérité d'être oubliée de vous! Aucun être, dans le petit nombre d'années que j'ai passé sur

cette terre, aucun être n'a souffert par moi, vous n'avez entendu aucune plainte qui fût causée par mon existence, j'ai été jusqu'à ce jour une créature innocente, pourquoi donc me livrez-vous à des tourmens si cruels? Ma Louise, en prononçant ces mots j'avois pitié de moi-même : ce sentiment a quelque douceur.

Un secours plus efficace pénétra dans mon cœur, je me blâmai d'avoir tardé si long-tems à recourir à la prière ; je repoussai le sistème que je m'étois fait de froideur et d'insensibilité ; ce que je craignois, c'étoit l'amour, c'étoit la foiblesse, qui m'inspiroit quelquefois le désir d'aller vers Léonce, de me justifier moi-même à ses yeux, de braver, pour lui parler, tous les devoirs, tous les sentimens délicats : je trouvai bien plus de ressource contre ces indignes mouvemens, dans l'élévation de mon ame vers son Dieu, dans les promesses que je lui fis de rester fidelle à la morale, et

je revins chez moi plus satisfaite de mes résolutions.

Depuis, je me suis occupée de Thérèse, il y avoit quelques jours que je ne l'avois vue ; elle passe presque toutes ses heures, seule avec un prêtre vénérable qui a pris beaucoup d'ascendant sur elle ; son dessein est d'aller à Bordeaux pour arranger ses affaires, lorsquelle se croira sûre de n'avoir rien à craindre de la famille de son mari. Comme nous causions ensemble, je reçus des lettres de M. de Serbellane que mon banquier m'envoyoit, parce que c'est sous mon nom qu'il écrit à Thérèse, je les lui remis, elle pleura beaucoup en les lisant et me dit : — Il m'est permis de les recevoir encore, mais dans quelques mois je ne le pourrai plus. — Je voulois quelle s'expliquât davantage, elle s'y refusa : je n'osai pas insister. J'ignore par quelles pratiques, par quelles pénitences, elle essaye de se consoler; sans partager ses opinions, je n'ai point cherché jusqu'a ce jour à

les combattre; qui sait, Louise, s'il n'y a pas des malheurs pour lesquels, toutes les idées raisonnables sont insuffisantes?

LETTRE VI.

DELPHINE

A M.LLE D'ALBÉMAR.

Bellerive, ce 6 Août.

Je me croyois mieux, ma sœur, la dernière fois que je vous ai écrit, aujourd'hui les circonstances les plus simples, telles, qu'il en naîtra chaque jour de semblables, ont rempli mon ame d'amertume : le fond triste et sombre sur lequel repose ma destinée ne peut varier, et cependant ma douleur se renouvelle sous mille formes, et chacune d'elles exige un nouveau combat pour en triompher. Oh ! qui pourroit supporter long-tems l'existence à ce prix !

Ce matin un de mes gens m'a apporté de Paris des lettres assez insignifiantes, et la liste des personnes qui sont venues me voir pendant mon ab-

sence : je regardois avec distraction ces détails de la société, qui m'intéressent si peu maintenant ; lorsqu'une lettre imprimée que je n'avois point remarquée attira mon attention, je l'ouvris et j'y vis ces mots : *M. Léonce de Mondoville a l'honneur de vous faire part de son mariage avec Mlle. de Vernon.* Le mal que m'a fait cette vaine formalité est insensé, mais tout n'est-il pas folie dans les sensations des malheureux ! j'ai été indignée contre Léonce ; il me sembloit qu'il auroit dû veiller à ce qu'on ne suivît pas l'usage envers moi, je trouvois de l'insulte dans cet envoi d'une annonce à ma porte, comme s'il avoit oublié que c'étoit une sentence de mort qu'il m'adressoit ainsi, par forme de circulaire, sans daigner y joindre je ne sais quel mot de douceur ou de pitié. Je passai la matinée entière dans un sentiment d'irritation inexprimable. Le croiriez-vous ? je commençai vingt lettres à Léonce pour m'abandonner à peindre ce qui m'oppressoit ; mais je savois en les écrivant que je les brûlerois toutes, soyez-

me parut pas avoir la moindre idée des motifs de mon absence, elle attribua tout à mes soins pour Mad. d'Ervins, et me parut avoir gagné depuis qu'elle passoit sa vie avec Léonce. *Je ne suis pas la rose*, dit un poëte oriental, *mais j'ai habité avec elle*. Dieu ! que deviendrai-je, moi condamnée à ne plus le revoir! . . . .

Une fois dans la conversation, il me sembla que Matilde avoit pris un geste, un mot familier à Léonce, mon sang s'arrêta tout-à-coup à ce souvenir, si doux en lui-même, si amer quand c'étoit Matilde qui me le retraçoit. Un des gens de Léonce servoit Matilde à table, tous ces détails de la vie intime me faisoient mal. Si je restois ici, j'éprouverois à chaque instant, une douleur nouvelle. Voir sans cesse Matilde, sentir son bonheur goutte-à-goutte; non, je ne le puis. Quand il falloit m'adresser à elle, lui offrir ce qui se trouvoit sur la table, j'évitois de lui donner aucun nom; Mad. de Vernon l'appeloit son-

vent Madame de Mondoville, et chaque fois je tressaillois.

Je m'apperçus aisément que Mad. de Vernon étoit blessée contre sa fille, mais je gardois le silence sur tout ce qui pouvoit amener une conversation animée ; à peine pouvois-je articuler les mots les plus insignifians sans me trahir. Enfin après le dîner Mad. de Vernon demanda à Matilde, quand son nouvel appartement seroit prêt. — Dans six jours, répondit Matilde, et se retournant vers moi, elle me dit, je vois bien que cet arrangement déplaît à ma mère, mais je vous en fais juge, ma cousine; n'est-il pas convenable que nous vivions dans des maisons séparées? nos goûts et nos opinions diffèrent extrêmement, ma mère aime le jeu, elle passe une partie de la nuit au milieu du monde, la solitude me convient, et nous serons beaucoup plus heureuses toutes les deux, en nous voyant souvent, mais en n'habitant pas sous le même toit. — Finissons-en sur ce sujet, lui dit Mad. de Vernon, assez vivement, j'aurois

modifié mes habitudes avec plaisir, je les aurois même sacrifiées, si je m'étois crue nécessaire à votre bonheur; quant à vos opinions, puisque c'est moi qui ai dirigé votre éducation, il n'y a pas apparence que je ne sache pas ménager une manière de penser que j'ai voulu vous inspirer ; mais vous parlez de goûts, d'habitudes et jamais d'affections, celle que vous avez pour moi, en effet, a bien peu d'ascendant sur votre vie ; n'en parlons plus, j'avois encore une illusion, vous venez de me prouver qu'il suffit d'en avoir une, quelqu'aride que soit d'ailleurs la vie, pour éprouver de la douleur. — Matilde rougit, je serrai la main de Mad. de Vernon, et nous gardâmes toutes les trois le silence pendant quelques minutes; enfin Mad. de Vernon le rompit, en demandant à Matilde, si elle avoit été voir sa cousine Mad. de Lebensai. — Je ne pense pas assurément, répondit Matilde, que vous exigiez de moi d'aller voir une femme qui s'est remariée, pendant que son premier mari vivoit encore ; un

pareil scandale ne sera jamais autorisé par ma présence. — Mais son premier mari étoit étranger et protestant, lui répondit Mad. de Vernon, elle a fait divorce avec lui selon les lois de son pays. — Et sa religion, à elle-même, reprit Matilde, la comptez-vous pour rien ? Elle est catholique, pouvoit-elle se croire libre quand sa religion ne le permettoit pas?— Vous savez, reprit Mad. de Vernon, que son premier mari étoit un homme très-méprisable ; qu'elle aime le second depuis six ans ; qu'il lui a rendu des services généreux. — Je ne m'attendois pas, je l'avoue, interrompit Matilde, que ma mère justifieroit la conduite de Mad. de Lebensai. — Je ne sais si je la justifie, répondit Mad. de Vernon, mais quand Mad. de Lebensai auroit commis une faute, la charité chrétienne commanderoit l'indulgence envers elle ; — La charité chrétienne, répondit Matilde, est toujours accessible au repentir ; mais quand on persiste dans le crime, elle ordonne au moins de s'éloigner des coupables. —

Et vous voudriez, ma fille, que Mad. de Lebensai quittât maintenant M. de Lebensai ? — Oui, je le voudrois, s'écria Matilde, car il n'est point, car il ne peut être son mari. On dit de plus que c'est un homme dont les opinions politiques et religieuses ne valent rien ; mais je ne m'en mêle point, il est protestant, il est tout simple que sa morale soit fort relâchée. Il n'en est pas de même de Mad. de Lebensai, elle est catholique, elle est ma parente, je vous le répète, ma conscience ne me permet pas de la voir. — Hé bien, j'irai seule chez elle, répondit Mad. de Vernon ; — Je vous y accompagnerai, ma chère tante, lui dis-je, si vous le permettez. — Aimable Delphine ! s'écria Mad. de Vernon en soupirant, eh bien ! nous irons ensemble ; elle demeure à deux lieues de chez vous, elle passe sa vie dans la retraite, elle sait combien sa conduite a été, non-seulement blâmée, mais calomniée, elle ne veut point s'exposer à la société qui est très-mal pour elle ; — Dites-lui bien ;

reprit Matilde avec assez de vivacité, que ce n'est point ce qu'on peut dire d'elle qui m'empêche d'aller la voir; je ne suis point soumise à l'opinion, et personne ne sauroit la braver plus volontiers que moi, si le moindre de mes devoirs y étoit intéressé ; au premier signe de repentir que donnera Mad. de Lebensai, je vole auprès d'elle, et je la sers de tout mon pouvoir. — Matilde, m'écriai-je involontairement, Matilde, croyez-vous qu'on se repente d'avoir épousé ce qu'on aime? — A peine ces mots m'étoient-ils échappés, que je craignis d'avoir attiré son attention sur le sentiment qui me les avoit inspirés ; mais je me trompois, elle ne vit dans ces paroles qu'une opinion qui lui parut immorale et la combattit dans ce sens. Je me tus; elle et sa mère repartirent pour Paris, et je vis ainsi finir une contrainte douloureuse. Mais que de sentimens amers se sont ranimés dans mon cœur! Quelle conduite que celle de Léonce! Il ne me fait pas dire un mot, il ne veut pas me voir, il m'ac-

cable de mépris !... Louise, j'ai écrit ce mot malgré ce qu'il m'en a coûté, j'ai pu l'écrire ! car c'est de toute la hauteur de mon ame que je considère l'injustice même de Léonce ; je voudrois cependant, je voudrois au prix de ma misérable vie, qu'il me fût possible de le rencontrer encore une fois par hasard, sans qu'il pût me soupçonner de l'avoir recherché. Je saurois alors, soyez-en sûre, je saurois reconquérir son estime ; je m'énorgueillis de cette idée ; je l'aime peut-être encore, mais ce qui m'est nécessaire sur-tout, c'est qu'il me rende cette considération à laquelle il a sacrifié son bonheur, oui son bonheur.... Je valois mieux pour lui que Matilde. Se peut-il qu'un mouvement de regret ne lui inspire pas le besoin de me parler ! Louise, ne condamnez pas celle que vous avez élevée ; ce souhait, le ciel m'en est témoin, je ne le forme point pour me livrer aux sentimens les plus criminels. Mais je voudrois du moins refuser de le voir, qu'il le sût, qu'il en souffrît un moment

et qu'il cessât de me croire le plus foible des êtres, le plus indigne de son inflexible caractère. Louise, j'éprouve les douleurs les plus poignantes, et celles que je confie, et celles qui me font mal à développer ! Pardonnez-moi si j'y succombe ; c'est pour vous seule que je vis encore.

LETTRE VII.

DELPHINE

A M.lle D'ALBÉMAR.

Bellerive, ce 7 Août.

Ne puis-je donc faire un pas qui ne renouvelle plus cruellement encore les chagrins que je ressens? pourquoi m'a-t-on conduite chez Mad. de Lebensai? Elle est heureuse par le mariage; elle l'est parce que son mari a su braver l'opinion, parce qu'il a méprisé les vains discours du monde, et qu'à cet égard il est en tout l'opposé de Léonce. Mad. de Lebensai est heureuse, et je l'aurois été bien plus qu'elle, car son caractère ne la met point entièrement au-dessus du blâme; son cœur est bien loin d'aimer comme le mien; et quel homme, en effet, pourroit inspirer à personne ce que j'éprouve pour Léonce?

Mad. de Vernon vint me prendre hier pour aller à Cernay comme nous en étions convenues. En arrivant nous apprîmes que M. de Lebensai étoit absent. Mad. de Lebensai, en nous voyant, fut émue ; elle cherchoit à le cacher, mais il étoit aisé de démêler cependant, qu'une visite de ses parens étoit un événement pour elle, dans la proscription sociale où elle vivoit. Vous avez connu Mad. de Lebensai à Montpellier : elle a près de trente ans ; sa figure, calme et régulière, est toujours restée la même. Nous parlâmes quelque tems sur tous les sujets convenus dans le monde, pour éviter de se connoître et de se pénétrer : cette manière de causer n'intéressoit point une personne, qui, comme Mad. de Lebensai, passe sa vie dans la retraite, néanmoins elle craignoit de s'approcher la première d'aucun sujet, qui pût nous engager à lui parler de sa situation. J'esayai de nommer quelques personnes de sa connoissance, il me parut, par ce qu'elle m'en dit, qu'elle ne les voyoit plus ; je remarquai bien qu'elle souffroit d'en avoir

été abandonnée, mais je ne m'en apperçus qu'à la fierté même avec laquelle elle repoussoit tout ce qui pouvoit ressembler à une tentativepour se justifier, ou à des efforts, pour se rapprocher du monde. Elle veut briser ce qu'elle pourroit conserver encore de liens avec la société, non par indifférence, mais pour n'avoir plus aucune communication avec ce qui lui fait mal.

Mad. de Lebensai a pris tellement l'habitude de se contenir en présence des autres, qu'il étoit difficile de l'amener à nous parler avec confiance. Cependant comme Mad. de Vernon lui faisoit quelques excuses polies sur l'absence de sa fille, il lui échappa de dire : —Vous avez la bonté de me cacher, Madame, la véritable raison de cette absence ; Mad. de Mondoville ne veut pas me voir depuis que j'ai épousé M. de Lebensai. — Mad. de Vernon sourit doucement, je rougis, et Mad. de Lebensai continua. — Vous, Madame, dit-elle en s'adressant à Mad. de Vernon, vous, qui m'avez connue dans mon enfance, et qui avez

été

été l'amie de ma famille, je vous remercie d'être venue me trouver dans cette circonstance ; je remercie Mad. d'Albémar de vous avoir accompagnée ici ; je ne cherche pas le monde, je ne veux pas lui donner le droit de troubler mon bonheur intérieur ; mais une marque de bienveillance m'est singulièrement précieuse, et je sais la sentir. — Ses yeux se remplirent alors de larmes ; et, se levant pour nous les dérober, elle nous mena voir son jardin et le reste de sa maison.

L'un et l'autre étoit arrangé avec soin, goût et simplicité, c'étoit un établissement pour la vie, rien n'y étoit négligé, tout rappeloit le tems qu'on avoit déjà passé dans cette demeure, et celui plus long encore qu'on se proposoit d'y rester. Mad. de Lebensai me parut une femme d'un esprit sage sans rien de brillant, éclairée, raisonnable plutôt qu'exaltée. Je ne concevois pas bien comment, avec un tel caractère, sa conduite avoit été celle d'une personne passionnée, et j'avois un grand desir de l'apprendre d'elle;

mais Mad. de Vernon ne m'aidoit point à l'y engager, elle étoit triste et rêveuse, et ne se mêloit point à la conversation.

En parcourant les jardins de Mad. de Lebensai, je découvris, dans un bois retiré un autel élevé sur quelques marches de gazon ; j'y lus ces mots : *A six ans de bonheur, Elise et Henri.* Et plus bas : *L'amour et le courage réunissent toujours les cœurs qui s'aiment.* Ces paroles me frappèrent ; il me sembla qu'elles faisoient un douloureux contraste avec ma destinée, et je restai tristement absorbée devant ce monument du bonheur. Mad. de Lebensai s'approcha de moi ; et, troublée comme je l'étois, je m'écriai involontairement. — Ah ! ne m'apprendrez-vous donc pas ce que vous avez fait pour être heureuse ? Hélas ! je ne croyois plus que personne le fût sur la terre. — Mad. de Lebensai, touchée, sans doute, de mon attendrissement, me dit avec un mouvement très-aimable. — Vous saurez, madame, puisque vous le désirez, tout ce qui concerne mon sort : je ne puis être insen-

sible à l'espoir de captiver votre estime. Un sentiment de timidité que vous trouverez naturel, me rendroit pénible de parler long-tems de moi, j'aurai plus de confiance en écrivant. — Mad. de Vernon nous rejoignit alors, et fut témoin de l'expression de ma reconnoissance.

Mad. de Lebensai nous pria toutes les deux de rester chez elle quelques jours, je m'y refusai pour cette fois, n'en ayant pas prévenu Thérèse ; mais nous promîmes de revenir ; je desirois revoir Mad. de Lebensai, et j'aurois craint de la blesser en la refusant : on est susceptible dans sa situation, et de cette susceptibilité que les ames sensibles doivent ménager ; car elle donne aux plus petites choses une grande influence sur le bonheur.

En revenant avec Mad. de Vernon, je fus encore plus frappée que je ne l'avois été le matin de sa pâleur et de sa tristesse, et je lui demandai à quelle heure elle s'étoit couchée la nuit dernière. — A cinq heures du matin, me répondit-elle. — Vous avez donc joué ? — Oui,

— Mon Dieu, repris-je, comment pouvez-vous vous abandonner à ce goût funeste? vous y aviez renoncé depuis si long-tems. — Je m'ennuie dans la vie, me répondit-elle, je manque d'intérêt, de mouvement, et mon repos n'a point de charmes; le jeu m'anime sans m'émouvoir douloureusement; il me distrait de toute autre idée, et je consume ainsi quelques heures sans les sentir. — Est-ce à vous, lui dis-je, de tenir ce langage? votre esprit... — Mon esprit, interrompit-elle! vous savez bien que je n'en ai que pour causer, et point du tout pour lire, ni pour réflêchir; j'ai été élevée comme cela, je pense dans le monde; seule, je m'ennuie ou je souffre. — Mais ne savez-vous donc pas, lui dis-je, jouir des sentimens que vous inspirez? — Vous voyez quelle a été la conduite de ma fille pour moi, répondit-elle, de ma fille à qui j'avois fait tant de sacrifices; peut-être qu'en voulant la servir, je me suis rendue moins digne de votre amitié, vous me l'accordez encore, mais votre confiance en moi n'est plus la même;

tout est donc altéré pour moi. Néanmoins les momens que je passe avec vous sont encore les plus agréables de tous; ainsi ne parlons pas de mes peines dans le seul instant où je les oublie. — Alors elle ramena la conversation sur Mad. de Lebensai: et comme elle a tout-à-la fois de la grâce et de la dignité dans les manières, il est impossible de persister à lui parler d'un sujet qu'elle évite, ni de résister au charme de ce qu'elle dit.

Elle fut si parfaitement aimable pendant la route, qu'elle suspendit un moment l'amertume de mes chagrins. La finesse de son esprit, la délicatesse de ses expressions, un air de douceur et de négligence, qui obtient tout sans rien demander; ce talent de mettre son ame tellement en harmonie avec la vôtre, que vous croyez sentir avec elle, en même tems qu'elle, tout ce qu'elle développe en vous; ces avantages qui n'appartiennent qu'à elle, ne peuvent jamais perdre entièrement leur ascendant. Il me semble impossible quand je vois Mad. de Vernon, de ne pas me confier à son amitié;

et, cependant, dès que je suis loin d'elle, le doute me ressaisit de nouveau : que le cœur humain est bizarre ! on a des impressions que l'on cherche à se justifier, parce qu'on a toujours en soi quelque chose qui les blâme ; et l'on cède à de certains agrémens, à de certains esprits, avec une sorte de crainte, qui ajoute peut-être encore à l'attrait piquant qu'ils inspirent.

Ce matin, comme je me levois, ayant passé presque toute la nuit à réfléchir sur l'heureux et doux asile de Cernay, je reçus la lettre que Mad. de Lebensai m'avoit promis de m'écrire : la voici ; jugez, Louise, de ce que j'ai dû souffrir en la lisant.

MADAME DE LEBENSAI

A MADAME D'ALBÉMAR.

PARMI les sacrifices qui me sont imposés, Madame, le seul que j'aurois de la peine à supporter, ce seroit de vous avoir connue, et de ne pas chercher à vous prouver que je ne mérite point l'injustice dont on a voulu me rendre victime. Mettez quelque prix à mes efforts pour obtenir votre approbation; car jusqu'à ce jour, satisfaite de mon bonheur, et fière de mon choix, je n'ai pas fait une démarche pour expliquer ma conduite à personne.

En prenant la résolution de divorcer avec mon premier mari, et d'épouser quelques années après M. de Lebensai, j'ai parfaitement senti que je me perdois dans le monde, et j'ai formé, dès cet instant, le dessein de n'y jamais reparaître. Lutter contre l'opinion, au

milieu de la société, est le plus grand supplice dont je puisse me faire l'idée. Il faut être, ou bien audacieuse, ou bien humble pour s'y exposer. Je n'étois ni l'un ni l'autre, et je compris très-vite qu'une femme qui ne se soumet pas aux préjugés reçus, doit vivre dans la retraite, pour conserver son repos et sa dignité; mais il y a une grande différence entre ce qui est mal en soi, et ce qui ne l'est qu'aux yeux des autres; la solitude aigrit les remords de la conscience, tandis qu'elle console de l'injustice des hommes.

Si j'avois été très-aimable, très-remarquable par la grâce et l'esprit de société, le sacrifice de mes succès m'eût peut-être été pénible; mais j'étois une femme ordinaire dans la conversation, quoique j'eusse une manière de sentir très-forte et très-profonde; je pouvois donc renoncer au monde, sans craindre ces regrets continuels de l'amour propre, qui troublent tôt ou tard les affections les plus tendres.

Je n'avois point à redouter non plus

le réveil des passions exaltées; j'ai de la raison, quoique ma conduite ne soit pas d'accord avec ce qu'on appelle communément ainsi. C'est d'après des réflexions sages et calmes, que j'ai pris un parti qui sort de toutes les règles communes, et rien de ce qui m'a décidée ne peut changer, car c'est d'après mon caractère et celui de Henri que je me suis déterminée. . . . .

Les événemens de ma vie sont très-simples et peu multipliés; la suite de mes impressions est le seul intérêt de mon histoire.

Un Hollandais M. de T. avoit rapporté des Colonies, une très-grande fortune; il passa quelque tems à Montpellier pour rétablir sa santé. Il se prit, je ne sais pourquoi, d'une passion très-vive pour moi, me demanda, m'obtint, et m'emmena dans son pays, où je ne connoissois personne. Il fallut, à dix-huit ans, rompre avec tous les souvenirs de ma vie. Je voulois m'attacher à mon mari, il y avoit, dans nos esprits et dans nos caractères, une opposition con-

tinuelle; il étoit amoureux de moi, parce qu'il me trouvoit jolie, car, d'ailleurs, il sembloit qu'il auroit dû me haïr. Cette espèce d'attachement que je lui inspirois, ajoutoit donc encore à mon malheur; car si ma figure ne lui avoit pas été agréable, il se seroit éloigné de moi, et je n'aurois pas senti à chaque instant de la journée les défauts qui me le rendoient insuportable.

Avarice, dureté, entêtement, toutes les bornes de l'esprit et de l'ame se trouvoient en lui. Je me brisois sans cesse contre elles, j'essayois sans cesse un plan quelconque de bonheur, et tous échouoient contre son active et revêche médiocrité.

Il avoit fait sa fortune en Amérique, en exerçant sur ses malheureux esclaves un despotisme tyrannique; il y avoit contracté l'habitude de se croire supérieur à tout ce qui l'entouroit; les sentimens nobles, les idées élevées lui paroissoient de l'affectation ou de la niaiserie; si vous exerciez une vertu généreuse à vos dépens, il se mocquoit de vous; si vous l'opposiez à ses désirs, non-seule-

ment il s'irritoit contre vous, mais il cherchoit à dégrader vos motifs ; il vouloit qu'il n'y eût qu'une seule chose de considérée dans le monde, l'art de s'enrichir, et le talent de faire prospérer, en tout genre, ses propres intérêts. Enfin, je l'ai doublement senti, dans le tems de mon malheur, et dans les années heureuses qui l'ont suivi, l'étendue des lumières, le caractère et les idées que l'on nomme philosophiques, sont aussi nécessaires au charme, à l'indépendance, et à la douceur de la vie privée, qu'elles peuvent l'être à l'éclat de toute autre carrière.

Il falloit, pour vivre bien avec M. de T., que je renonçasse à tout ce que j'avois de bon en moi, je n'aurois pu me créer un rapport avec lui qu'en me livrant à un mauvais sentiment.

Quoiqu'il ne cherchât point à plaire, il étoit très-inquiet de ce qu'on disoit de lui ; il n'avoit ni l'indifférence sur les jugemens des hommes, que la philosophie peut inspirer, ni les égards pour l'opinion, qu'auroit dû lui suggérer son

désir de la captiver. Il vouloit obtenir ce qu'il étoit résolu de ne pas mériter, et cette manière d'être lui donnoit de la fausseté dans ses relations avec les étrangers, et de la violence dans son intérieur domestique.

Il songeoit, du matin au soir, à l'accroissement de sa fortune; et je ne pouvois pas même me représenter cet accroissement comme de nouvelles jouissances, car j'étois assurée qu'une augmentation de richesse lui fesoit toujours naître l'idée d'une diminution de dépense, et je ne disputois sur rien avec lui dans la crainte de prolonger l'entretien, et de sentir nos âmes de trop près dans la vivacité de la querelle.

L'exercice d'aucune vertu ne m'étoit permis, tout mon tems étoit pris par le despotisme ou l'oisiveté de mon mari. Quelquefois les idées religieuses venoient à mon secours; néanmoins combien elles ont acquis plus d'influence sur moi depuis que je suis heureuse! Des souffrances arides et continuelles, une liaison de toutes les heures avec un être indigne

de soi, gâtent le caractère au lieu de le perfectioner. L'ame qui n'a jamais connu le bonheur, ne peut-être parfaitement bonne et douce, si je conserve encore quelque sécheresse dans le caractère, c'est à ces années de douleur que je le dois. Oui, je ne crains pas de le dire, s'il étoit une circonstance qui pût nous permettre une plainte contre notre créateur, ce seroit du sein d'un mariage mal assorti que cette plainte échapperoit; c'est sur le seuil de la maison habitée par ces unions funestes, qu'il faudroit placer ces belles paroles du Dante, qui proscrivent l'espérance. Non, Dieu ne nous a point condamnées à supporter un tel malheur; le vice s'y soumet en apparence, et s'en affranchit chaque jour; la vertu doit le briser, quand elle se sent incapable de renoncer pour jamais au bonheur d'aimer, à ce bien dont le sacrifice coûte bien plus à notre nature, que le mépris de la mort.

Je ne vous développerai point ici mon opinion sur le divorce; quand M. de Lebensai sera assez heureux pour vous

connoître, Madame, il vous dira mieux que personne les raisonnemens qui m'ont convaincue; je ne veux vous peindre que les sentimens qui ont décidé de mon sort.

Un soir, à la Haye, chez l'Ambassadeur de France, on m'annonça qu'un jeune Français étoit arrivé le matin de Paris, et devoit nous être présenté le soir même. Une femme me dit, que ce Français passoit pour sauvage, savant et philosophe, que sais-je? tout ce que les Français sont rarement à vingt-cinq ans; elle ajouta qu'il avoit fait ses études à Cambridge, et que sans doute, il s'étoit gâté par les manières anglaises; comme il n'existe pas, selon mon opinion, de plus noble caractère que celui des Anglais, je ne me sentois point prévenue contre l'homme qui leur ressembloit. Je demandai son nom, elle me nomma Henri de Lebensai, gentilhomme protestant du Languedoc; sa famille étoit alliée de la mienne, je ne l'avois jamais vu, mais il connoissoit le séjour de mon enfance; il étoit François, il avoit au moins entendu

parler de mes parens ; cette idée, dans l'éloignement où je vivois de tout ce qui m'avoit été cher, cette idée m'émut profondément.

M. de Lebensai entra chez l'Ambassadeur avec plusieurs autres jeunes gens; je reconnus à l'instant l'image que je m'en étois faite : il avoit l'habillement et l'extérieur d'un Anglois, rien de remarquable dans la figure, que de l'élégance, de la noblesse et une expression très-spirituelle. Je ne fus point frappée en le voyant, mais plus je causai avec lui, plus j'admirai l'étendue et la force de son esprit, et plus je sentis, qu'aucun caractère ne convenoit mieux au mien.

Depuis ce jour jusqu'à présent, depuis six années, loin de me reprocher d'aimer Henri de Lebensai, il m'a semblé toujours que si je l'éloignois de moi, je repousserois une faveur spéciale de la Providence, le signe le plus manifeste de sa protection, l'ami qui me rend l'usage de mes qualités naturelles, et me conduit dans

la route de la morale, de l'ordre et du bonheur.

Vous avez peut-être su les cruels traitemens que M. de T. me fit éprouver quand il sut que j'aimais M. de Lebensai. Je n'avois point d'enfans, je demandai le divorce selon les loix de Hollande. M. de T. avant d'y consentir voulut exiger de moi une renonciation absolue à toute ma fortune, quand je la refusai il m'enferma dans sa terre et me menaça de la mort; son amour s'étoit changé en haine, et toute sa conduite étoit alors soumise à sa passion dominante, à l'avidité. Henri me sauva par son courage, exposa mille fois sa vie pour me délivrer, et me ramena enfin en France après deux années pendant lesquelles, il m'avoit rendu tous les services que l'amour, et la générosité peuvent inspirer.

Mon divorce fut prononcé; je ne vous fatiguerai point des peines qu'il m'en coûta pour l'obtenir, c'est Henri que je veux vous faire connoître, toute ma destinée est en lui; je vais peut-être vous étonner, jeune et charmante Delphine, mais

ce n'est point la passion de l'amour telle qu'on peut la ressentir dans l'effervescence de la jeunesse, qui m'a décidée, à choisir Henri, pour le dépositaire de mon sort; il y a de la raison dans mon sentiment pour lui, de cette raison qui calcule l'avenir autant que le présent, et se rend compte des qualités, et des défauts qui peuvent fonder une liaison durable. On parle beaucoup des folies que l'amour fait commettre, je trouve plus de vraie sensibilité dans la sagesse du cœur que dans son égarement; mais toute cette sagesse consiste à n'aimer, quand on est jeune, que celui qui vous sera cher également dans tous les âges de la vie. Quel doux précepte de morale et de bonheur! Et l'un et l'autre sont inséparables, quand les combinaisons factices de la société ne viennent pas mêler leur poison à la vie naturelle.

Henri de Lebensai est certainement l'homme le plus remarquable par l'esprit qu'il soit possible de rencontrer; une éducation sérieuse et forte lui a donné sur tous les objets philosophiques des

connoissances infinies, et une imagination très-vive lui inspire des idées nouvelles sur tous les faits qu'il a recueillis. Il se plaît à causer avec moi d'autant plus, qu'une sorte de timidité sauvage et fière le rend souvent taciturne dans le monde; comme son esprit est animé et son caractère assez sérieux, plus le cercle se resserre, plus il déploie dans la conversation d'agrémens et de ressources; et seul avec moi il est plus aimable encore qu'il ne s'est jamais montré aux autres. Il réserve pour moi des trésors de pensées et de grâces, tandis que le commun des hommes s'exalte pour les auditeurs, s'enflamme par l'amour-propre, et se refroidit dans l'intimité : tous ceux qui aiment la solitude, ou que des circonstances ont appelés à y vivre, vous diront de quel prix est dans les jouissances habituelles, ce besoin de communiquer ses idées, de développer ses sentimens, ce goût de conversation qui jette de l'intérêt dans une vie où le calme s'achette d'ordinaire aux dépens de la variété; et ne croyez point que cet em-

pressement de Henri pour mon entretien, naisse seulement de son amour pour moi; ma raison m'auroit dit encore, qu'il ne faut jamais compter sur les qualités que l'amour donne, ou se croire préservé des défauts dont il corrige. Ce qui me rend certaine de mon bonheur avec Henri, c'est que je connois parfaitement son caractère tel qu'il est, indépendamment de l'affection que je lui inspire, et que je suis la seule personne au monde avec laquelle il ait entièrement développé ses vertus comme ses défauts.

Henri possède un genre d'agrément et de gaieté, qui ne peut se développer que dans la familiarité des sentimens intimes; ce n'est point une grâce de parure, mais une grâce d'originalité dont la parfaite aisance augmente beaucoup le charme; quand l'intimité est arrivée a ce point, qui fait trouver du charme dans des jeux d'enfant, dans une plaisanterie vingt fois répétée, dans des petits détails sans fin auxquels personne que vous deux ne pourroit jamais rien comprendre, mille liens sont enlacés autour du cœur,

et il suffiroit d'un mot, d'un signe, de l'allusion la plus légère à des souvenirs si doux, pour rappeler ce qu'on aime du bout du monde.

J'ai de la disposition à la jalousie, Henri ne m'en fait jamais éprouver le moindre mouvement : je sais que seule je le connois, que seule, je l'entends, et qu'il jouit d'être senti, d'être estimé par moi, sans avoir jamais besoin de mettre en dehors ce qu'il éprouve. Il a des opinions très indépendantes, assez de mépris pour les hommes en général, quoiqu'avec beaucoup de bonté pour chacun d'eux en particulier. On a dit assez de mal de lui, sur-tout depuis que dans les querelles politiques, il s'est montré partisan de la révolution, il tient cette injustice pour acceptée, et rien au monde ne pourroit le contraindre à une justification, pas même à une démonstration de ce qu'il est : dès que cette démonstration peut-être demandée, elle lui devient impossible. Le parfait naturel de son caractère m'est encore un garant de sa fidélité ; s'il formoit une nouvelle liaison,

il seroit obligé d'entrer dans des explications sur lui-même, sur ses défauts, sur ses qualités, dont sa conduite envers moi le dispense; il m'a parlé par ses actions, et c'est de cette manière qu'un caractère fier, et souvent calomnié, aime à se faire connoître.

Sous des formes froides et quelquefois sévères, il est plus accessible que personne à la pitié; il cache ce secret de peur qu'on n'en abuse, mais moi je le sais et je m'y confie. Sans doute je serais bien malheureuse, s'il n'étoit retenu près de moi que par la crainte de m'affliger en s'éloignant; mais tout en jouissant de l'amour que je lui inspire, je songe avec bonheur que deux vertus me répondent de son cœur, la vérité et la bonté. Nous nous faisons illusion, mais quand l'on observe la société, il est aisé de voir que les hommes ont bien peu besoin des femmes; tant d'intérêts divers animent leur vie, que ce n'est pas assez du goût le plus vif, de l'attrait le plus tendre, pour répondre de la durée d'une liaison: il faut encore que des principes et des

qualités invariables préservent l'esprit de se livrer à une affection nouvelle, arrêtent les caprices de l'imagination, et garantissent le cœur long-tems avant le combat; car s'il y avoit combat, le triomphe même ne seroit plus du bonheur.

Que de qualités cependant, que de singularités même ne faut-il pas trouver réunies dans le caractère d'un homme, pour avoir la certitude complette de son affection constante et dévouée! et, sans cette certitude, combien le parti que j'ai adopté seroit insensé! car, lorsqu'on prend une résolution contraire à l'opinion générale, rien ne vous soutient que vous-même; vous avez contracté l'engagement d'être heureuse, et si jamais vous laissiez échapper quelques regrets, le public et vos amis seroient prêts à les repousser au fond de votre cœur, comme dans leur seul asile.

Je ne le dissimulerai point, les opinions philosophiques de Henri, la force de son caractère, son indifférence absolue pour la manière de penser des autres, quand elle n'est pas la sienne, tous ces

appuis m'ont été bien nécessaires pour lutter contre la défaveur du monde. Un homme s'affranchit aisément de tout ce qui n'est pas sa conscience, et s'il possède des talens vraiment distingués, c'est en obtenant de la gloire qu'il cherche à captiver l'opinion publique ; la gloire commence à une grande distance du cercle passager de nos relations particulières, et n'y pénètre qu'à la longue. M. de Lebensai, par un contraste singulier, mais naturel, est parfaitement indifférent à l'opinion de ce qu'on appelle la société, est très-ambitieux d'atteindre un jour à l'approbation du monde éclairé ; moi, qui ne puis être connue qu'autour de moi, je ne nie point que je ne sois affligée quelquefois d'être généralement blâmée ; mais comme ce blâme ne produit pas sur Henri la plus légére impression, comme je suis assurée qu'il y est tout-à-fait indifférent, je me distrais facilement de ma peine. L'on n'est inconsolable dans un sentiment vrai, que de la douleur de ce qu'on aime ; l'on finit toujours par oublier la sienne propre.

J'étois convaincue que la morale et la

religion bien entendues ne me défendoient point d'épouser Henri, puisque je ne troublois par cette résolution la destinée de personne, et que je n'avois à rendre compte qu'à Dieu de mon bonheur. Devois-je donc, quand le ciel m'avoit fait rencontrer le seul caractère qui pût s'identifier avec le mien, le seul homme qui pût tirer de mes qualités et de mes défauts, des sources de félicité pour tous les deux; devois-je sacrifier ce sort unique, au mal que pouvoient dire de moi de froids amis qui m'ont bientôt oubliée, des indifférens qui savent à peine mon nom, et me conseilleroient de renoncer au seul être qui m'aime, au seul être qui me protège dans ce monde, tout en se préparant à me refuser du secours si j'en avois besoin ; si, redevenue isolée par déférence pour leurs avis, j'allois leur demander l'un des milliers de services qu'Henri me rendroit sans les compter ?

Non, ce n'est point à l'opinion des hommes, c'est à la vertu seule qu'on peut immoler les affections du cœur ; entre

Dieu

Dieu et l'amour, je ne reconnois d'autre médiateur que la conscience.

De quoi vous menaçe donc la société? de ne plus vous voir? la punition n'est pas égale à la sévérité des loix qu'elle impose. Cependant, je le répète à vous, Madame, qui êtes encore dans les premières années de la jeunesse; mon exemple ne doit entraîner personne à m'imiter. C'est un grand hasard à courir pour une femme, que de braver l'opinion; il faut pour l'oser, se sentir, suivant la comparaison d'un Poëte, *un triple airain autour du cœur*, se rendre inaccessible aux traits de la calomnie, et concentrer en soi-même toute la chaleur de ses affections; il faut avoir la force de renoncer au monde, posséder les ressources qui permettent de s'en passer, et ne pas être douée cependant d'un esprit, ou d'une beauté rare, qui feroient regretter les succès pour toujours perdus. Enfin, il faut trouver dans l'objet de nos sacrifices, la source toujours vive des jouissances variées du cœur et de la raison, et tra-

verser la vie appuyés l'un sur l'autre, en s'aimant et faisant le bien.

Vous connoissez maintenant ma situation, vous aurez apperçu que mon bonheur n'est pas sans mélange ; mais le bonheur parfait ne peut jamais être le partage d'une femme à qui l'erreur de ses parens ou la sienne propre ont fait contracter un mauvais mariage ; si l'enfant que je porte dans mon sein est une fille, ah ! combien je veillerai sur son choix ! comme je lui répéterai que, pour les femmes, toutes les années de la vie dépendent d'un jour, et que d'un seul acte de leur volonté, dérive toutes les peines ou toutes les jouissances de leur destinée.

Quand des personnes que j'estime condamnent la résolution que j'ai prise, quand j'éprouve la foiblesse ou la dureté de mes amis, quelquefois je ne retrouve plus même dans la solitude le repos que j'espérois, et le souvenir du monde s'y introduit pour la troubler. Mais dans les momens où je suis le plus abattue, un beau jour avec

Henri relève mon ame : nous sommes jeunes encore l'un et l'autre, et néanmoins nous parlons souvent ensemble de la mort, nous cherchons dans nos bois quelque retraite paisible pour y déposer nos cendres ; là, nous serons unis sans que les générations successives qui fouleront notre tombe, nous reprochent encore notre affection mutuelle !

Nous nous entretenons souvent sur les idées religieuses, nous interrogeons le ciel par des regards d'amour ; nos ames, plus fortes de leur intimité, essayent de pénétrer à deux dans les mystères éternels. Nous existons par nous-mêmes, sans aucun appui, sans aucun secours des hommes ; M. de Lebensai, je l'espère, est plus heureux que moi, car il est beaucoup plus indépendant des autres. Quand les chagrins, causés par l'opinion me font souffrir, je me dis que j'aurois été trop heureuse, si les hommes avoient joint leur suffrage à ma félicité intérieure ; si j'avois vu, pour ainsi dire, mon bonheur se répéter de mille manières dans leurs regards approbateurs.

L'imparfaite destinée jette toujours des regrets à travers les plus pures jouissances, la peine que j'éprouve, la seule de ma vie, me garantit peut-être la possession de tout ce qui m'est cher; elle m'acquitte envers la douleur qui ne veut pas qu'on l'oublie, et j'obtiendrai peut-être en compensation, le seul bien que je demande maintenant au ciel... mourir avant Henri, recevoir ses soins à ma dernière heure, entendre sa douce voix me remercier de l'avoir rendu heureux, de l'avoir préféré à tout sur cette terre; alors j'aurai vécu de la vraie destinée pour laquelle les femmes sont faites; aimer, encore aimer, et rendre enfin au Dieu qui nous l'a donnée, une ame que les affections sensibles auront seules occupée.

Élise de Lebensai.

Ah! ma chère Louise, maintenant que vous avez fini cette lettre, y avez-vous retrouvé la trace de mes larmes? Avez-vous pressenti toutes les réflexions

amères qu'elle m'a suggérées ? Que d'obstacles M. de Lebensai n'a-t-il pas eu à vaincre, pour épouser celle qu'il aimoit ! Et Léonce, comme aisément il y a renoncé ! C'est Mad. de Lebensai qui pense à la défaveur de l'opinion ; mais son mari ne s'en est pas occupé un seul instant ; il ne dépend que de ses propres affections, il ne se soumet qu'à ce qu'il aime ; et Léonce.... Ne croyez pas que son caractère ait moins de force, qu'il soit en rien inférieur à personne ; mais il a manqué d'amour : je veux en vain me faire illusion, tout le mal est là.

Hélas ! sans le savoir, Mad. de Lebensai condamne à chaque ligne la conduite de Léonce ! La douleur que m'a causée cette lettre ne me sera point inutile ; si je le revoyois, je pourrois lui parler, je serois calme et fière en sa présence.

LETTRE VIII.

DELPHINE

A M.lle D'ALBÉMAR.

Louise, qu'ai-je éprouvé? Que m'a-t-il dit? Je n'en sais rien, je l'ai vu; mon ame est bouleversée; je croyois entrevoir une espérance, Mad. de Vernon me l'a presqu'entièrement ravie. Pouvez vous m'éclairer sur mon sort? Ah! je ne suis plus capable de rien juger par moi-même.

Je reçus hier à Paris, où j'étois venue pour reconduire Mad. de Vernon, une lettre vraiment touchante de Mad. d'Ervins. Dans cette lettre elle me conjuroit d'aller chez un peintre au Louvre, où le portrait de M. de Serbellane étoit encore, et de le lui apporter pour le considérer une derniere fois. Elle me di-

soit : " Je me suis persuadée la nuit
„ passée que ses traits étoient effacés
„ de mon souvenir ; je les cherchois
„ comme à travers des nuages qui se
„ plaçoient toujours entre ma mé-
„ moire et moi : Je le sais, c'est une
„ chimère insensée ; mais il faut que j'es-
„ saie de me calmer avant le dernier
„ sacrifice. Ces condescendances que j'ai
„ encore pour mes foiblesses ne vous
„ compromettront plus long-tems ; ma
„ chère amie, ma résolution est prise,
„ et tout ce qui semble m'en écarter,
„ m'y conduit. "

Je n'hésitai pas à donner à Thérèse la consolation qu'elle désiroit, et Mad. de Vernon, à qui j'en parlai, fut entièrement de mon avis.

J'allai donc ce matin au Louvre, mais avant d'arriver à l'attelier du peintre de M. de Serbellane, je m'arrêtai dans la galerie des tableaux ; il y en avoit un qu'un jeune artiste venoit de terminer ; il me frappa tellement, qu'à l'instant où je le regardai, je me sentis baignée de larmes. Vous savez que de tous les arts

c'est à la peinture, que je suis le moins sensible; mais ce tableau produisit sur moi l'impression vive et pénétrante, que jusqu'alors je n'avois jamais éprouvée, que par la poësie ou la musique.

Il (1) représentoit Marcus Sextus, revenant à Rome après les proscriptions de Sylla; en rentrant dans sa maison, il retrouve sa femme étendue sans vie, sur son lit; sa jeune fille au désespoir, se prosterne à ses pieds. Marcus tient la main pâle et livide de sa femme dans la sienne, il ne regarde pas encore son visage; il a peur de ce qu'il va souffrir; ses cheveux se hérissent, il est immobile, mais tous ses membres sont dans la contraction du désespoir. L'excès de l'agitation de l'ame semble lui commander l'inaction du corps. La lampe s'éteint, le trépied qui la soutient se renverse, tout rappelle la mort dans ce tableau, il n'y a de vivant que la douleur.

---

(1) Ce tableau n'a été exposé au Salon qu'il y a trois ans.



Je fus saisie, en le voyant, de cette pitié profonde que les fictions n'excitent jamais dans notre cœur, sans un retour sur nous-mêmes; et je contemplai cette image du malheur, comme si, dangereusement menacée au milieu de la mer, j'avais vu de loin sur les flots, les débris d'un naufrage.

Je fus tirée de ma rêverie par l'arrivée du peintre qui me mena dans son attelier; je vis le portrait de M. de Serbellane très-frappant de ressemblance. Je demandai qu'on le portât dans ma voiture : pendant qu'on l'arrangeoit, je revins dans la galerie pour revoir encore le tableau de Marcus Sextus.

En entrant j'apperçois Léonce placé comme je l'étois devant ce tableau, et paroissant ému comme moi de son expression; sa présence m'ôta dans l'instant toute puissance de réflexion, et je m'avancai vers lui sans savoir ce que je faisois. Il leva les yeux sur moi et ne parut point surpris de me voir. Son ame étoit déjà ébranlée, il me sembla que j'arrivois

comme il pensoit à moi, et que ses réflexions le préparoient à ma présence.

— On plaint, me dit-il, avec une sorte d'égarement tout-à-fait extraordinaire et presque sans me regarder, oui, l'on plaint ce Romain infortuné, qui revenant dans sa patrie, ne trouve plus que les restes inanimés de l'objet de sa tendresse; hé bien! il seroit mille fois plus malheureux s'il avoit été trompé par la femme qu'il adoroit, s'il ne pouvoit plus l'estimer, ni la regretter sans s'avilir. Quand la mort a frappé celle qu'on aime, la mort aussi peut réunir à elle; notre ame, en s'échappant de notre sein, croit s'élancer vers une image adorée; mais si son souvenir même est un souvenir d'amertume, si vous ne pouvez penser à elle sans un mélange d'indignation et d'amour, si vous souffrez au dedans de vous, par des sentimens toujours combattus, quel soulagement trouverez-vous dans la tombe? Ah! regardez-le encore, Madame, cet homme malheureux qui va succomber sous le poids de ses peines; il ne connoissoit pas les douleurs

les plus déchirantes, la nature, inépuisable en souffrances, l'avoit encore épargné. — Il tient, s'écria Léonce avec l'accent le plus amer, et en me saisissant le bras comme un furieux, il tient la main décolorée de la compagne de sa vie, mais la main cruelle de celle qui lui fut chère, n'a pas plongé dans son sein un fer empoisonné.

Effrayée de son mouvement, ne pouvant comprendre ses discours, je voulois lui répondre, l'interroger, me justifier; un de mes gens apporta dans cet instant, le portrait de M. de Serbellane, et le peintre qui le suivoit lui dit : — Mettez ce tableau avec beaucoup de soin dans la voiture de Mad. d'Albémar.— Léonce me quitte, s'approche du portrait, lève la toile qui le couvroit, la rejette avec violence, et se retournant vers moi avec l'expression de visage la plus insultante : — Pardonnez-moi, me dit-il, Madame, les momens que je vous ai fait perdre, je ne sais ce qui m'avoit troublé; mais ce qui est certain, ajouta-t-il, en pesant sur ce mot de toute la

fierté de son ame, ce qui est certain, c'est que je suis calme à présent. — En prononçant ces paroles, il enfonça son chapeau sur ses yeux, et disparut.

Je restai confondue de cette scène, immobile à la place où Léonce m'avoit laissée, et cherchant à deviner le sens des reproches sanglans qu'il m'avoit adressés; cependant une idée me saisit, c'est que tout ce qu'il m'avoit dit, et l'impression qu'avoit produite sur lui le portrait de M. de Serbellane pouvoit appartenir à la jalousie; cette pensée, peut-être douce n'étoit encore que confuse dans ma tête, lorsque Mad. de Vernon arriva; je ne l'attendois point, elle avoit été chez moi ne me croyant pas encore partie, et voulant m'amener elle-même chez le peintre. Je lui exprimai dans mon premier mouvement toutes les idées qui m'agitoient, et je lui demandai vivement comment il seroit possible que Léonce pût croire que j'aimois M. de Serbellane, lui qui devoit savoir l'histoire de Mad. d'Ervins? — Aussi, me répondit-elle, ne le croit-il pas. Mais vous n'avez pas

d'idée de son caractère, et de l'irritation qu'il éprouve sur tout ce qui vous regarde. Cette réponse ne me satisfit pas, et je regardai Mad. de Vernon avec étonnement; je ne sais ce qui se passa dans son esprit alors, mais elle se tut pendant quelques instans, et reprit ensuite d'un ton ferme, qui me fit rougir des pensées que j'avois eues, et ne me prouva que trop combien elles étoient fausses.

— Je pénètre, me dit Mad. de Vernon, l'injuste défiance que vous avez contre moi, je ne puis la supporter, il faut que tout soit éclairci; je forcerai Léonce, malgré les motifs qu'il pourroit m'opposer, à vous expliquer lui-même les raisons qui l'ont déterminé à ne pas s'unir à vous. Je fais peut-être une démarche contraire à mon devoir de mère, en vous rapprochant du mari de ma fille, car certainement il ne pourra jamais vous voir sans émotion, quelque soit son opinion sur votre conduite; mais ce qu'il m'est impossible de tolérer, c'est votre défiance, et pour qu'elle finisse,

je vais écrire dès demain à Léonce, que je le prie d'avoir un entretien avec vous.

— Jugez, ma sœur, de l'effroi qu'un tel dessein dut me causer, je conjurai Mad. de Vernon d'y renoncer, elle me quitta sans vouloir me dire ce qu'elle feroit; elle étoit blessée, je n'en pus obtenir un seul mot; mais je pars à l'instant même pour passer deux jours à Cernay chez Mad. de Lebensai; si Mad. de Vernon, malgré mes instances, me ménage assez peu pour demander à Léonce de me voir, au moins il saura que je n'ai point consenti à cette humiliation, il ne me trouvera point chez moi, ni à Paris, ni à Bellerive.

LETTRE IX.

MADAME DE VERNON

A LÉONCE.

APRES tout ce que je vous ai dit ; après tout ce qui s'est passé, votre agitation en parlant hier matin à Mad. d'Albémar l'a fort étonnée, mon cher Léonce : elle voudroit ne point partir sans que vous fussiez en bonne amitié l'un avec l'autre ; elle pense avec raison qu'étant devenus proches parens par votre mariage avec ma fille, vous ne devez pas rester brouillés ; je désirerois donc que vous vous rencontrassiez tous les deux chez moi demain soir, le voulez-vous ?

LETTRE X.

RÉPONSE DE LÉONCE

A MADAME DE VERNON.

Je n'ai rien à dire à Mad. d'Albémar, madame, qui put motiver l'entretien que vous me demandez. Nous sommes et nous resterons parfaitement étrangers l'un à l'autre ; l'amitié comme l'amour doivent être fondés sur l'estime, et quand je suis forcé d'y renoncer, dispensez-moi de le déclarer.

LETTRE XI.

LÉONCE

A M. BARTON.

Paris, ce 14 Août.

Je l'ai offensée, mortellement offensée, mon ami, je le voulois, et néanmoins je m'en répens avec amertume ; mais aussi comment se peut-il que le jour même où j'apprends par hasard de Mad. de Vernon, que Mad. d'Albémar doit aller chez le peintre de M. de Serbellane, le jour où je la vois emporter ce portrait avec elle, Mad. de Vernon me propose de rencontrer chez elle Mad. d'Albémar, de lui dire adieu, lorsqu'elle part pour rejoindre M. de Serbellane ! et de quels termes Mad. de Vernon, inspirée sans doute par Mad. d'Albémar, se sert-elle pour m'y engager ! elle me rappelle l'amitié, les liens de famille qui doivent me rapprocher de

sa nièce ! Non, je ne suis ni le parent, ni l'ami de Delphine, je la hais ou je l'adore, mais rien ne sera simple entre nous, rien ne se passera selon les règles communes. Il est vrai, je ne devois pas me servir d'expressions blessantes en refusant de la voir, mais tant de circonstances s'étoient réunies pour m'irriter ! je fus tout le jour assez content de moi-même, mais la nuit, mais le lendemain qui suivit, je ne pus me défendre du remords d'avoir outragé celle que j'ai si tendrement aimée. J'allai chez Mad. de Vernon pour la conjurer de ne pas montrer ma réponse à Mad. d'Albémar. Mad. de Vernon étoit partie pour la campagne de Mad. de Lebensai, il n'y avoit pas une heure, me dit-on, qu'elle étoit en route : j'eus l'espoir en montant à cheval de la rejoindre, et je partis à l'instant ; j'arrive à Cernay, sans rencontrer Mad. de Vernon ; un de mes gens me précède, on ouvre la grille, j'entre, et j'apperçois d'abord la voiture de Mad. d'Albémar, qui étoit avancée devant la porte de l'intérieur

de la maison. J'imaginai que Mad. d'Albémar étoit au moment de partir, et je ne sais par quelle inconséquence du cœur, quoique je ne fusse pas venu dans l'intention de la voir, je ne supportai pas l'idée que cela me seroit impossible. Sans projet ni réflexion, j'avance et je crie au cocher. — Reculez. — J'attends Madame, me répondit-il. — Reculez, lui dis-je; — et je sautai en bas de mon cheval avec une action si véhémente, qu'il m'obéit de frayeur. Je fus honteux de ma folle colère, quand je me trouvai seul au milieu de la cour, examiné par tous les domestiques qui y étoient. Celui de Mad d'Albémar se ressouvenant du tems où sa maîtresse avoit du plaisir à me voir, me dit qu'elle étoit dans le jardin; j'y entrai par la porte de la cour, toujours dans le même égarement; j'étois dans une maison étrangère, je n'y connoissois personne, mais j'allois où elle étoit, comme un malheureux entraîné par une force surnaturelle. Il étoit neuf heures du soir, le ciel étoit parfaitement serein, et la beauté de la

nuit auroit calmé tout autre cœur que le mien ; mais dans mon agitation je ne pouvois éprouver aucune impression douce. Je la cherchois, et mes yeux repoussoient tout ce qui n'étoit pas elle. J'apperçus d'une des hauteurs du jardin, à travers l'ombre des arbres, cette figure élégante et noble que je ne puis méconnoître ; elle étoit appuyée sur un monument qu'elle sembloit considérer avec attention, une petite fille à ses pieds, habillée de noir la tiroit par sa robe pour la rappeller à elle. Je m'approchai sans me montrer, Delphine levoit ses beaux yeux vers le ciel, et je crus la voir pâle et tremblante, telle que son image m'étoit apparue à l'église. Elle prioit, car toute l'expression de son visage peignoit l'enthousiasme et l'inspiration. Le vent venoit de son côté, il agitoit les plis de sa robe avant d'arriver jusqu'à moi ; en respirant cet air je croyois m'enivrer d'elle, il m'apportoit un souffle divin. Je restai quelques instans dans cette situation : depuis un mois mon cœur op-

pressé n'avoit pas cessé de me faire mal ; je le sentois alors battre avec moins de peine, j'y pouvois poser la main sans douleur. Je serois resté long-tems dans cet état, si je n'avois pas vu Delphine sortir du bosquet pour lire aux rayons de la lune, une lettre qu'elle tenoit entre ses mains : il me vint dans l'esprit que c'étoit celle que j'avois écrite à Mad. de Vernon, et que les signes de douleur que je remarquois sur le visage de Delphine, venoient peut-être de la peine que je lui avois causée. Je ne pus résister à cette idée, je m'approchai précipitamment de Mad. d'Albémar, elle se retourna, tressaillit, et prête à tomber, elle s'appuya sur un arbre. Je reconnus ma lettre qu'elle regardoit encore, j'allois m'en saisir pour la déchirer, lorsque Delphine reprenant ses forces s'avança vers moi, et tenant ma lettre dans l'une de ses mains, elle leva l'autre vers le ciel. Jamais je ne l'avois vue si ravissante ; je crus un moment que moi seul j'étois coupable ; il me sembloit que j'entendois les anges qu'elle invoquoit à son secours, parler

pour elle et m'accuser. Je tombai à genoux devant le ciel, devant elle, devant la beauté, je ne sais ce que j'adorois, mais je n'étois plus à moi. — Parlez, m'écriai-je ; parlez, prosterné devant vous, je vous demande de vous justifier. — Non, me dit-elle en mettant sa main sur son cœur, ma réponse est là, celui qui put m'offenser n'a pas mérité de l'entendre. — Elle s'éloigna de moi, je la conjurai de s'arrêter, mais en vain ; je vis de loin Mad. de Vernon qui venoit rapidement vers nous avec Mad. de Lebensai, je fis un dernier effort pour obtenir un mot, il fut inutile, et mon cœur irrité reprit l'indignation, que le regard de Delphine avoit comme suspendue. Je voulus paroître calme en présence des étrangers, et ne pas rendre Delphine témoin de mon abattement. Je parlai vite, je rassemblai au hasard tout ce que je pouvois dire à Mad. de Lebensai et à Mad. de Vernon, et quand je crus en avoir assez fait pour avoir l'air d'être tranquille, je regardai Delphine, d'abord avec assurance. Elle

n'avoit point essayé comme moi de cacher son émotion, elle s'appuyoit sur la fille de Mad. d'Ervins, marchoit avec peine, ne répondoit à rien, et cherchoit seulement avec ses regards, la route qui conduisoit hors du parc. Dès que je vis sa tristesse, je me tus, et je la suivis en silence; Mad. de Vernon et Mad. de Lebensai tâchoient en vain de soutenir la conversation, au moment où nous approchâmes de la porte; les yeux de Mad. d'Albémar tombèrent sur moi; si je n'avois vu que ce regard, il me semble que ma situation ne seroit point amère, mais elle a refusé de se justifier... Insensé que je suis ! que pouvoit-elle me dire? désavouera-t-elle son choix? ne m'a-t-elle pas trompé, peut-elle anéantir le passé? mais pourquoi donc voulois-je la voir, et pourquoi ne puis-je jamais oublier cette expression de douleur qui s'est peinte dans tous ses traits? Est-ce encore un art perfide? mais de l'art avec ce visage, avec cet accent: feignoit-elle aussi l'état où je l'ai vue, lorsqu'elle ne pouvoit m'appercevoir?

Sa voiture en s'en allant passoit devant une des allées du parc, j'ai fait quelques pas derrière les arbres, pour la suivre encore des yeux ; la fille de Mad. d'Ervins avoit jeté ses bras autour d'elle, et Delphine la tenoit serrée contre son cœur, avec un abandon si tendre, une expression si touchante ! il m'a semblé que sa poitrine se soulevoit par des sanglots. Une femme dissimulée pourroit-elle presser ainsi un enfant contre son sein, cet âge si vrai, si pur, seroit-il associé déjà par elle aux artifices de la fausseté ? non, elle a été émue en me revoyant ; non, ce sentiment n'étoit point un mensonge ; mais elle est liée à M. de Serbellane, elle n'auroit pu me le nier, je devois m'y attendre, je ne la chercherai plus. Avant de l'avoir rencontrée, j'espérois toujours que si je la revoyois cet instant changeroit mon sort. Je l'ai revue, et c'en est fait. Je n'en suis que plus malheureux. Que venois-je faire chez Mad. de Lebensai ? Pourquoi Mad. d'Albémar y étoit-elle ? C'est une maison qui me déplaît sous tous les rap-

ports ; M. de Lebensai étoit absent ; je ne le regrettai point. M. de Lebensai n'a-t-il pas entraîné la femme qu'il aimoit dans une démarche qui l'expose au blâme universel ? je suis sûr qu'elle n'est point heureuse ; quoi qu'elle ait eu soin de répéter plusieurs fois qu'elle l'étoit : son inquiétude secrète, son calme apparent, ce mêlange de timidité et de fierté qui rend ses manières incertaines, tout en elle est une preuve indubitable qu'on ne peut braver l'opinion sans en souffrir cruellement ; mais moi qui la respecte, mais moi qui n'ai rien fait que l'on puisse me reprocher, en suis-je plus heureux ? mon ami, il n'est pas d'homme sur la terre aussi misérable.

Pourquoi, tout en m'écrivant avec intérêt, avec affection, ne me dites-vous rien sur le sujet de mes peines, craignez-vous de me montrer que vous aimez encore Mad. d'Albémar ? j'y consens, je suis peut-être même assez foible pour le désirer ; mais de grâce parlez moi d'elle et ne m'abandonnez pas seul au tourment de mes pensées.

LETTRE XII.

M.lle D'ALBÉMAR

A DELPHINE.

Montpellier, 13 *Août*.

POUR la première fois, ma chère amie, je désapprouve entièrement les sentimens que vous m'exprimez. Quoi! Léonce en se refusant à vous voir, écrit formellement qu'il a cessé de vous estimer, et dans le moment où cette conduite révoltante ne devroit vous inspirer que de l'indignation, votre lettre à moi (1) n'est remplie que des regrets de ne lui avoir pas parlé, de n'avoir pas essayé

(1) Cette lettre, ainsi que quelques autres dont il est parlé, ne se trouve pas dans le recueil.

de vous justifier à ses yeux! on diroit que vous devenez plus foible quand il se montre plus injuste; vainement vous vous faites illusion, en m'assurant que ce n'est point l'amour, mais la fierté, mais le sentiment de votre dignité blessée, qui ne vous permet pas de supporter qu'il se croie le droit de vous offenser en parlant, en pensant mal de vous. Voulez-vous savoir la vérité? La lettre de Léonce vous cause une douleur plus vive que toutes celles que vous aviez ressenties, et vous n'avez plus la force de vous y résigner : ce n'est pas tout encore, en revoyant ce redoutable Léonce, votre sentiment pour lui s'est ranimé, et peut-être, pardonnez-moi de vous le dire, il le faut, pour vous éclairer sur vous-même, peut-être, avez-vous apperçu qu'il avoit éprouvé près de vous une émotion profonde, et qu'un plus long entretien le rameneroit à vos pieds. Pardon encore une fois, votre cœur ne s'est pas rendu compte de ses impressions, mais pensez à l'irréparable malheur

d'exciter dans le cœur de Léonce, une passion, qui lui inspireroit sans doute de l'éloignement pour Matilde !

. . . .

Delphine, souvenez-vous que dans vos conversations avec mon frère, vous répétiez souvent que la vertu dont toutes les autres dérivoient, c'étoit la bonté, et que l'être qui n'avoit jamais fait de mal à personne, étoit exempt de fautes au tribunal de sa conscience. Je le crois comme vous, la véritable révélation de la morale naturelle, est dans la sympathie que la douleur des autres fait éprouver, et vous braveriez ce sentiment, vous Delphine ! Je ne raisonnerai point avec vous sur vos devoirs, mais je vous dirai, songez à Matilde, elle a dix-huit ans, elle a confié son bonheur et sa vie à Léonce, abuserez-vous des charmes que la nature vous a donnés, pour lui ravir le cœur que Dieu et la société lui ont accordé pour son appui ? Vous ne le voulez pas, mais que d'écueils dans votre situation, si vous n'avez pas le

courage de quitter Paris et de revenir auprès de moi !

Je songe aussi avec inquiétude, que cette Mad. de Vernon dont la conduite est si compliquée, quoique sa conversation soit si simple, est la seule personne qui ait du crédit sur vous à Paris ; pourquoi ne répondez-vous pas à l'empressement que Mad. d'Artenas a pour vous, depuis que vous avez rendu service à sa nièce Mad. de R. ? Elle m'a écrit plusieurs fois qu'elle désireroit se lier plus intimement avec vous ; je sais que quand elle vint nous voir à Montpellier, à son retour de Barège, vous ne me permettiez pas de la comparer à Mad. de Vernon. Elle est certainement moins aimable, elle n'a pas sur-tout cette apparence de sensibilité, cette douceur dans les discours, cet air de rêverie dans le silence, qui vous plaisent dans Mad. de Vernon ; mais son caractère a bien plus de vérité : elle a une parfaite connoissance du monde, je conviens qu'elle y attache trop de

prix ; et que si elle n'avoit pas vraiment beaucoup d'esprit, l'importance qu'elle met à tout ce qu'on dit à Paris pourroit passer pour du *comérage* : néanmoins personne ne donne de meilleurs conseils, et soit vertu, soit raison, elle est toujours pour le parti le plus honnête.

Ne vous refusez pas à l'écouter, vous ne lui parlerez pas, je le comprends, des sentimens qu'on ne peut confier qu'à des ames restées jeunes ; mais elle vous donnera des avis utiles ; tandis que Mad. de Vernon, qui ne cherche qu'à vous plaire, ne songe point à vous servir.

Je vous en conjure aussi, ma chère Delphine, continuez à ne me rien cacher de tout ce qui se passe dans votre cœur et dans votre vie ; vous avez besoin d'être soutenue dans la noble résolution de partir. Croyez-moi, dans cette occasion, si la passion ne vous troubloit pas, quel être sur la terre seroit assez présomptueux pour compa-

per sa raison à la vôtre? mais vous aimez Léonce, et je n'aime que vous; confiez-vous donc sans réserve à ma tendresse, et laissez-vous guider par elle.

E 4

LETTRE XIII.

MADAME D'ARTENAS

A MADAME DE R.

Paris, ce 1 Septembre 1790.

REVENEZ donc à Paris, ma chère nièce, vous avez pris cette année trop de goût pour la solitude; depuis cette malheureuse scène des Thuileries vous êtes triste; je voulois bien que vous sentissiez un peu la nécessité d'en croire mes conseils, mais je serois bien fâchée que votre caractère perdit sa gaieté naturelle.

J'ai enfin rencontré chez elle Mad. d'Albémar que vous m'aviez chargée de voir, et que je rechercherois volontiers pour moi-même tant je la trouve aimable et bonne. J'aurois désiré qu'elle me parlât avec confiance sur sa situation

actuelle, mais Mad. de Vernon possède seule toute son amitié, et je doute fort cependant qu'elle en fasse un bon usage. J'ai trouvé Mad. d'Albémar triste et surtout fort agitée, elle avoit l'air d'une personne tourmentée par une indécision cruelle; il étoit neuf heures du soir, elle étoit encore vêtue de sa robe du matin, ses beaux cheveux n'avoient point encore été rattachés; à l'extérieur négligé de sa personne, à sa démarche lente, à sa tête baissée, l'on auroit dit que depuis longtems, elle n'avoit rien fait que songer à la même pensée, et souffrir de la même douleur.

Dans cet état cependant, elle étoit jolie comme le jour, et je ne pus m'empêcher de le lui dire, — moi jolie, me répondit-elle, je ne dois plus l'être. — Et elle se tut. Je voulois apprendre d'elle quelles sont à présent ses rélations avec M. de Serbellane; on rapporte a ce sujet des choses très diverses dans Paris; les uns disent qu'elle ne part pour le Languedoc que pour aller de là rejoindre M. de Serbellane, s'il n'obtient pas à cause de son duel

la permission de revenir en France ;
d'autres murmurent tout bas que Mad.
d'Albémar a été fort coquette pour M.
de Mondoville, et que M. de Serbellane
irrité s'est brouillé tout-à-fait avec elle :
enfin une lettre de Bordeaux m'avait
fait naître une idée très-différente de toutes celles là, et je l'avois gardée jusqu'à
présent pour moi seule ; je pensois qu'il
se pourroit bien que M. de Serbellane
fut l'amant de Mad. d'Ervins, et que
Mad. d'Albémar les ayant réunis tous
les deux chez elle un peu indiscrètement,
M. d'Ervins les y eut surpris, et se fut
battu avec M. de Serbellane pour se
venger de l'infidélité de sa femme.

J'essayai de provoquer la confiance
de Mad. d'Albémar, en lui disant ce qui
étoit vrai, c'est-que je voyois avec peine
que les différens bruits qui se répondoient dans Paris sur son compte pouvoient nuire à sa réputation ; elle me
répondit avec un découragement qui me
toucha beaucoup : — il fut une époque de
ma vie dans laquelle j'aurois attaché de
l'importance à ce qu'on pouvoit dire de

moi, mais à présent que mon nom ne doit plus être uni à celui de personne, je ne m'inquiète plus de l'injustice dont ce nom peut être l'objet — Ces paroles me persuadèrent qu'elle étoit en effet brouillée avec M. de Serbellane, et comme je commençois à lui donner des consolations douces sur la peine qu'elle devoit en éprouver, elle m'arrêta pour me demander de m'expliquer mieux, et lors que je l'eus fait, elle eut l'air étonnée, mais sans y mettre un intérêt très-vif, elle me déclara qu'elle n'avoit jamais pensé à épouser M. de Serbellane.

Le soupçon que j'avois formé sur Mad. d'Ervins me revint à l'instant, et je le dis à Delphine, en lui avouant que je regardois dans ce cas Mad. d'Ervins, comme la véritable cause de la mort de son mari. Delphine ne m'eut pas plutôt comprise, que se relevant de l'abattement où je l'avois vue jusqu'alors, elle me protesta que je me trompois. Je persistai dans mon opinion, et je lui dis positivement qu'un duel aussi sanglant ne pouvoit avoir été provoqué par de

simples discusions politiques, et que l'amour de M. de Serbellane pour elle ou pour Mad. d'Ervins en devoit être la cause : quand Mad. d'Albémar vit que cette opinion étoit arrêtée dans ma tête, elle finit par me laisser croire tout ce que je voulus sur son attachement pour M. de Serbellane, exigeant seulement que je n'accusasse pas Mad. d'Ervins.

Que vous dirai-je, ma chère nièce, il me fut impossible de démêler la vérité ? ce n'est pas qu'assurément Mad. d'Albémar ne soit la femme la plus vraie que j'aie jamais connue, mais il y a dans son caractère une générosité si singulière, que je ne suis pas parvenue à découvrir avec certitude, si tout le mystère ne vient pas de la crainte qu'elle a de compromettre Mad. d'Ervins. Aime-t-elle réellement M. de Serbellane ? sa tristesse vient-elle de leur séparation, et peut-être de leur brouillerie ? ou bien a-t-elle consenti à tout ce qu'on pourroit dire d'elle et de lui, pour détourner l'attention qui se seroit portée sur Mad. d'Ervins, et la sauver de l'indignation

qu'elle auroit excitée dans le public, et dans la famille de son mari : je l'ignore ; mais j'exige de vous le plus profond secret sur cette dernière supposition ; vous en sentez les conséquences.

Quoiqu'il en soit, Mad. d'Albémar a rendu ma pénétration tout-à-fait inutile ; je me vante de deviner les caractères dissimulés, mais quand une ame franche ne veut pas laisser connoître un secret, sa réserve simple et naturelle déconcerte les efforts de l'esprit le plus observateur.

Après quelques momens de silence, je n'insistai plus, et me bornant à tâcher d'éclairer Delphine sur Mad. de Vernon, je lui dis : — quels que soient vos motifs pour ne pas donner à ceux qui s'intéressent à vous le moyen de répondre clairement aux malveillans qui vous supposent des torts ; de bons amis en imposent toujours quand ils le veulent aux discours médisans de la société de Paris : pourquoi donc Mad. de Vernon qui se dit votre amie ne fait-elle pas taire la phalange des sots ? ils attaquent, il est vrai, de préférence, les personnes distin-

guées ; mais ils ne s'y hasardent cependant que dans les momens où ils ne les croient pas courageusement défendues par leurs parens ou leurs amis — je dois croire, me répondit Delphine, en retombant dans cet état de tristesse insouciante dont elle étoit un moment sortie, je dois croire que Mad. de Vernon est mon amie. — Je n'ai pas entendu dire, répondis-je, qu'elle se permît aucun genre de blâme sur vous, ma chère Delphine ; mais cependant je n'ai pas une confiance entière dans son amitié ; ceux qui l'entourent se montrent souvent mal pour vous ; rarement on peut se tromper à cet indice ; on inspire à ses amis ce que l'on éprouve sincèrement, et dans son cercle du moins, une femme sait faire aimer ce qu'elle aime ; elle vous loue beaucoup, j'en conviens, mais à haute voix, comme s'il lui importoit sur-tout qu'on vous le répétât ; et je ne vois pas, dans sa conversation, quand il s'agit de vous, ce talent conciliateur qu'elle porte sur tous les autres sujets ; elle dit souvent que vous êtes la plus jolie, la plus spiri-

tuelle, mais c'est à des femmes qu'elle s'adresse pour vous donner cet éloge qui peut les humilier, et je ne l'entends jamais leur parler de cette bonté, de cette douceur, de cette sensibilité touchante qui pourroient vous faire pardonner tous vos charmes par celles mêmes qui en sont jalouses. Enfin souffrez que je vous le dise on pourroit croire, en entendant Mad. de Vernon parler de vous, qu'elle s'acquitte par ses discours plutôt qu'elle ne jouit par ses sentimens, et que prévoyant d'une manière confuse, que votre amitié finira peut-être un jour, elle ne veut pas à tout hasard vous donner des armes contr'elle, en contribuant elle-même à consolider votre réputation.

— Si vous avez raison, me repondit Delphine, je n'en suis que plus à plaindre, je l'aime, je l'ai aimée, Mad. de Vernon, de l'attrait du monde le plus vif, et le plus tendre; si tant de dévouement, tant d'affection n'ont point obtenu son amitié, il est donc vrai qu'il n'est rien en moi qui puisse attacher à mon sort, il est donc vrai que je ne puis être aimée;

—Vous vous trompez, ma chère Delphine, repris-je alors vivement, vous méritez d'avoir des amis plus que personne au monde ; mais vous ne savez pas encore ce que c'est que la vie ; vous vous croyez deux excellens guides, l'esprit et la bonté ; hé bien ! ma chère, ce n'est pas assez d'être aimable et excellente pour se démêler heureusement des difficultés du monde ; il y a d'utiles défauts, tels que la froideur, la défiance, qui vaudroient beaucoup mieux pour égide que vos qualités mêmes ; tout au moins faut-il diriger ces qualités avec une grande force de raison : moi qui ne suis pas née très-sensible j'ai deviné le monde assez vite ; laissez-moi vous l'apprendre ; Mad. de Vernon vous paroît plus digne de votre amitié, elle sait mieux vous tenir le langage qui vous séduit ; moi je reste toujours ce que je suis, je n'ai pas assez d'imagination pour feindre ; je le voudrois en vain, je ne suis plus jeune ; mon esprit n'est plus flexible, il ne peut aller que dans sa ligne ; mais je sais que mes avertissemens vous sont

nécessaires, et c'est cette conviction qui me fait solliciter votre confiance; on vous l'aura dit, je crois; d'ordinaire, je ne me mets pas en avant : je suis sur la défensive avec la société et je m'en trouve bien; je m'offre à vous cependant, ma chère Delphine, parce que vous avez un caractère qui donne tout, et n'abuse de rien : servez-vous donc de moi, si je puis vous être utile, ce sera ce que je pourrai faire de mieux de mon oisive existence.

Mad. d'Albémar parut fort touchée des preuves d'amitié que je lui donnois, et je croyois même l'avoir un peu ébranlée dans son aveugle amitié pour Mad. de Vernon, mais le surlendemain elle est revenue chez moi presqu'uniquement pour me dire, qu'elle avoit revu depuis moi Mad. de Vernon, et s'étoit assurée qu'elle n'avoit aucun tort — Elle n'auroit pu me défendre, continua Mad. d'Albémar, sans compromettre mes amis; elle a bien fait de se conduire avec prudence, et de ne pas se livrer à son sentiment. — Je vous le répète, ma chère

nièce, on ne peut arracher Mad. d'Albémar à l'empire de Mad. de Vernon.

Je l'ai souvent remarqué en vivant dans leur société, Mad. de Vernon met beaucoup d'intérêt à captiver Delphine ; elle est avec elle fière, sensible, délicate, elle rend hommage au caractère de son amie en imitant toutes les vertus pour lui plaire : moi, je ne puis ni ne veux me montrer autrement que la nature ne m'a faite, bonne et raisonable, mais point du tout exaltée ; je vaux mieux réellement que Mad. de Vernon ; Delphine a tort de ne pas s'en appercevoir.

J'obtiendrai cependant un jour l'amitié de Mad. d'Albémar, si quelques circonstances me mettent dans le cas de la servir ; je vous promets que je veillerai sur elle comme sur ma fille ; vous aussi, ma chère nièce, vous allez devenir l'objet de tous mes soins, si vous continuez à m'écouter, et à me croire.

H. D'ARTENAS.

LETTRE XIV.

DELPHINE

A M.me D'ALBÉMAR.

Paris, ce 28 Août.

Non, vous l'exigez en vain, non je n'ai pas la force de souffrir une telle incertitude; qu'il me dise ce qu'il éprouve, que je connoisse la cause de l'état extraordinaire où je le vois, et je me soumets à mon sort; mais le doute, le doute! cette douleur, qui prend toutes les formes, pour vous poursuivre, sans que vous ayez jamais aucune arme pour l'atteindre, je ne puis me résoudre à la supporter: les malheureux, condamnés au supplice, savent au moins pour quels crimes ils sont punis, et moi je l'ignore: ce que je croyois ne me paroît plus vraisemblable; écoutez ce qui s'est passé

hier, et, si vous le pouvez, continuez à me commander de partir sans le voir.

On jouoit hier Tancrède; Mad. de Vernon me proposa d'y aller; j'y consentis parce que de toutes les tragédies, c'est celle qui m'a fait verser le plus de larmes; nous nous plaçâmes dans la loge de Mad. de Vernon, qui est en bas sur l'orchestre. Pendant le premier acte je remarquai, à quelque distance de nous, un homme enveloppé d'un manteau, la tête appuyée sur le banc de devant, couvrant son visage avec ses mains, et mettant du soin à se cacher. Malgré tous ses efforts, je reconnus Léonce; il y a tant de noblesse dans sa taille, que rien ne peut la déguiser.

Mes yeux étoient fixés sur lui, je n'entendois presque rien de la pièce, mais je le regardois; il tressaillit en écoutant la scène où Tancrède apprend l'infidélité d'Aménaïde; son émotion, depuis cet instant, sembloit s'accroître toujours; il cherchoit à la dérober à tous les regards, mais je ne pouvois m'y méprendre. Ah! que j'au-

rois voulu m'approcher de lui! combien j'étois touchée de ses larmes! C'étoit les premières que je voyois répandre à cet homme d'un caractère si ferme et si contenu : étoit-ce pour moi qu'il pleurait? seroit-il possible que son ame fût ainsi bouleversée, si Matilde suffisoit à son bonheur? ne donnoit-il point de regrets à celle qui entend mieux les sentimens d'Aménaïde, qui est plus digne d'admirer avec lui le langage que le génie prête à l'amour?

Enfin au quatrième acte, il me parut qu'il n'avoit plus le pouvoir de se contraindre; je vis son visage baigné de pleurs, et je remarquai dans toute sa personne un air de souffrance qui m'effraya; je crois même que dans mon trouble je fis un mouvement qu'il apperçut, car à l'instant même, il se baissa de nouveau, pour se dérober à mes regards; mais lorsque Tancrède, après avoir combattu et triomphé pour Aménaïde, revient avec la résolution de mourir, lorsqu'un souvenir mélancolique dernier regret vers l'amour et la vie,

lui inspire ces vers, les plus touchans qu'il y ait au monde :

Quel charme, dans son crime, à mes esprits rappelle
L'image des vertus que je crus voir en elle! etc. (1)

un soupir, un cri même étouffé, sortit du cœur de Léonce; tous les yeux se tournèrent vers lui; il se leva avec précipitation, et se hâta de s'en aller, mais il chanceloit en marchant, et s'arrêta quelques instans pour s'appuyer;

---

(1) Vers de Tancrède, acte 4, scène 2.

Quel charme, dans son crime, à mes esprits rappelle
L'image des vertus que je crus voir en elle!
Toi qui me fais descendre avec tant de tourment
Dans l'horreur du tombeau, dont je t'ai délivrée,
Odieuse coupable!... et peut-être adorée!
Toi qui fais mon destin, jusqu'au dernier moment!
Ah! s'il étoit possible, ah! si tu pouvois être
Ce que mes yeux trompés t'ont vu toujours paroître!
Non, ce n'est qu'en mourant que je peux l'oublier.

son visage me parut d'une pâleur mortelle, et comme on refermoit la porte sur lui, je crus le voir manquer de force et tomber.

Dieu! comment ne l'ai-je pas suivi! La présence de Mad. de Vernon, qui me fixoit attentivement, et la curiosité des spectateurs, que j'aurois attirée sur moi, me retinrent; mais jamais un sentiment plus passionné ne m'avoit entraînée vers Léonce: il me suffisoit de le retrouver sensible, j'oubliois qu'il ne l'étoit plus pour moi, et qu'il avoit pris volontairement des liens qui nous séparoient pour toujours; je me hâtai de revenir chez moi, et quand je fus seule, une réflexion me saisit fortement: je crus voir quelques rapports entre les vers qui avoient touché Léonce, et les sentimens qu'il pouvoit éprouver, s'il m'aimoit encore et me croyoit coupable. Néanmoins, quelqu'exagéré que soit Léonce sur les vertus qu'impose le monde, pourroit-il donner le nom de crime à la conduite que j'ai tenue? Non! m'écriai-

je seule avec transport, on m'a calomniée près de lui, je ne puis deviner de quelle manière; mais il faut qu'il m'entende, il le faut à tout prix! Louise, il n'est aucun devoir sur la terre, qui pût me faire consentir à lui laisser une opinion injuste de moi : que je meure, mais qu'il me regrette; n'exigez pas que je vive avec son mépris.

Cependant, en me rappelant la lettre qu'il a répondue, la seule pensée de lui écrire, de le chercher, me fait mourir de honte. Quoiqu'il arrive, je ne confierai point à Mad. de Vernon les pensées qui m'agitent; je ne sais ce qu'elle a cru devoir ou me dire ou me taire; mais la voix seule de Léonce peut me persuader maintenant; c'est de lui seul que j'apprendrai s'il me hait ou s'il m'aime, s'il est injuste ou malheureux. C'est à lui!... Eh quoi! bravant tout ce qui devroit me retenir, j'irois implorer une explication de ce caractère si soupçonneux, si rigide et si fier! Quelle perplexité cruelle! comment jamais en sortir!

Ne

Ne me dites pas que tout est fini ; qu'il est marié, que je dois renoncer à son opinion comme à son amour ; son estime est encore mon seul bien sur la terre, il a besoin des suffrages de tous, je ne veux que le sien, mais il faut que je l'emporte dans ma retraite ; si je ne l'obtenois pas, vous me verriez poursuivie par une agitation que rien ne pourroit calmer ; je n'aurois pas le repos que peut donner le malheur même, quand il n'y a plus rien à faire ni rien à vouloir. Je ne me résignerois jamais, et ma dernière parole en expirant seroit encore pour me justifier auprès de lui.

LETTRE XV.

LÉONCE

A M. BARTON.

Ce 4 Septembre 1790.

JE vous envoie un courier, qui a ordre de revenir dans vingt-quatre heures, avec une lettre de vous ; vous ne répondez pas depuis huit jours aux lettres que je vous ai écrites sur ce qui s'étoit passé entre Mad. d'Albémar et moi. Quel est le motif de votre silence ? Pourquoi ne m'avez vous pas écrit ? Me trouvez-vous injuste envers Delphine ? et si vous le croyez, juste ciel ! pensez-vous que ce seroit me faire du mal que de me le dire ?

LETTRE XVI.

RÉPONSE.

M. BARTON A LÉONCE.

Mondeville, 6 Septembre.

Vous avez eu tort d'attacher autant d'importance à un silence de quelques jours, je souffre toujours de mon bras, et j'ai de la peine à écrire jusques à ce que je sois guéri.

Vous êtes l'époux de Mlle. de Vernon, c'est une personne aimable, uniquement attachée à vous; il me semble que vous ne devez plus vous occuper des circonstances qui ont précédé votre mariage. Je ne puis les approfondir de loin, ce que vous m'en avez dit ne suffit pas pour juger une femme à qui j'ai voué de l'estime et de l'attachement; mais ce dont je me crois sûr, c'est

qu'elle-même à présent désire que vous soyez occupé de votre bonheur et de celui de Matilde, et que vous oubliez entièrement l'affection que vous avez pu concevoir l'un pour l'autre, quand vous étiez libre.

Je vous en conjure, mon cher élève, calmez-vous sur toutes ces idées, le tems en est passé, votre sort est fixé comme votre de voir; rappelez-vous ce que vous avez toujours pensé des liens que vous venez de contracter, et songez qu'il faut se soumettre, quand la passion nous aveugle, aux jugemens qu'on a prononcés dans le calme de sa raison. Je suis désolé d'être hors d'état d'aller en voiture; je pourrois espérer que nos entretiens vous feroient du bien. Adieu.

LETTRE XVII.

MADAME DE R.

A MADAME D'ARTENAS.

Ce 14 Septembre.

Je suis arrivée il y a deux jours, pour vous voir, mon aimable tante, et l'on m'a dit chez vous que vous étiez à la campagne ; vous auriez dû m'en prévenir, je ne reviens à Paris que pour vous : quand nous serons bien seules une fois, je vous expliquerai mon goût pour la retraite; vous m'encouragerez à vous en parler, car ce sujet m'est pénible.

J'ai commencé par m'informer de Mad. d'Albémar, je ne veux point aller chez elle ; hélas ! je sais trop que sa liaison avec moi ne pourroit que lui nuire ; mais je n'ai pas dans le cœur un sentiment plus vif que mon intérêt pour son sort. Mad. de Vernon me fit

inviter hier à une grande assemblée qu'elle donnoit, et j'y allai dans l'espérance de rencontrer Mad. d'Albémar, qui n'y fut point. En traversant les appartemens de Mad. de Vernon, je me rappelai la dernière fois que j'y vins, le jour de ce grand bal où Delphine eut tant de succès, et montra si visiblement son intérêt pour M. de Mondoville; je réfléchissois aux événemens inattendus qui avoient suivi ce jour, lorsque M. de Mondoville entra dans le salon avec sa femme.

Je vous ai dit, je crois, ma tante, que la première fois que j'avois vu Léonce, je fus si frappée du charme et de la noblesse de sa figure, que tout-à-coup l'impression que j'en reçus me fit réfléchir avec amertume sur les torts de ma vie. Je sentis que je n'étois pas digne d'intéresser un tel homme, et Mad. d'Albémar me parut la seule femme qui méritât de lui plaire. Hé bien! hier, l'expression du visage de Léonce étoit entièrement changée; la beauté de ses traits restoit toujours la même,

mais son regard sombre et distrait ne s'arrêtoit plus sur aucune femme. Il se hâta de saluer, et s'assit dans un coin de la chambre où il n'y avoit personne à qui parler. Sa femme s'approcha de lui, je ne sais ce qu'elle lui demandoit, il lui répondit d'un air doux, mais dès qu'elle l'eut quitté, il soupira comme s'il venoit de se contraindre.

Une fois Mad. de Vernon voulut conduire son gendre auprès d'une dame étrangère qui ne le connoissoit pas, je crus voir dans les manières de Léonce, une répugnance secrète à se laisser ainsi présenter comme un nouvel époux; il restoit en arrière, suivoit avec peine, et se prêtoit gauchement à tout ce qui pouvoit ressembler à des félicitations.

Mad. du Marset, placée à côté de moi, vit que j'observois attentivement M. et Mad. de Mondoville, et me dit tout bas en souriant: — J'ai été leur rendre visite deux ou trois fois, et je les ai vus souvent chez Mad. de Vernon, il n'y a rien de si singulier que la conduite de Léonce; il semble qu'il veut

être, comme le disoit le duc de B., *le moins marié qu'il est possible*; il évite avec un soin extraordinaire les sociétés, les occupations communes avec sa femme. Matilde, charmée de sa douceur, de sa politesse, de la liberté qu'il lui laisse, ne remarque pas l'indifférence qu'il a pour elle, et la crainte qu'il éprouve de resserrer ses liens, en se servant du pouvoir qu'ils lui donnent; Matilde a de l'amour pour son mari, et se persuade fermement qu'il en a pour elle : ces dévotes ont en toutes choses une merveilleuse faculté de croire! On diroit que Léonce attend toujours quelque événement extraordinaire, et qu'il n'est dans sa maison qu'en passant; il n'arrange rien chez lui, il n'a pas seulement encore fait ouvrir la caisse de ses livres, aucun de ses meubles n'est à sa place; ce sont de petites observations, mais qui n'en prouvent pas moins l'état de son ame; tout ce qui lui rappelle sa situation lui fait mal, et quoiqu'il ne puisse la changer, il s'épargne tant qu'il le peut les

circonstances journalières, qui lui retracent la grande douleur de sa vie, son mariage : enfin je vous garantis qu'il est très-malheureux.

J'allois répondre à Mad. du Marset et l'interroger encore, mais notre conversation fut interrompue. Comme il y avoit beaucoup de jeunes personnes dans la chambre, on proposa de danser; une femme se mit au clavecin, une autre prit la harpe, moi je regardois Léonce, il cherchoit les moyens de sortir de la chambre, mais un homme âgé, qui lui parloit, le retenoit impitoyablement. Je compris que la danse devoit lui rappeler des souvenirs pénibles, et j'espérois qu'on ne lui proposeroit pas de s'en mêler, lorsque Mad. du Marset prenant la main de Matilde et la mettant dans celle de Léonce leur dit : — Allons, les jeunes mariés, dansez ensemble. — *Bravo!* se mit-on à crier de toutes parts, *oui, qu'ils dansent ensemble.* La musique commence à l'instant, et tout le monde s'écarte pour

laisser Matilde et Léonce seuls au milieu de la chambre.

Tout cela s'étoit fait si rapidement, que Léonce, toujours absorbé, ne sut pas d'abord ce qu'on vouloit de lui ; mais quand il entendit la musique, qu'il vit le cercle formé, et près de lui Matilde qui se préparoit à danser, saisi à l'instant comme par un sentiment d'effroi, frappé sans doute du souvenir de Delphine, que tout lui retraçoit, il rejeta la main de Matilde avec violence, recula de quelques pas devant elle, et se retournant tout-à-coup, il sortit en un clin-d'œil de la chambre, pour gagner le jardin ; le cercle qui l'entouroit s'ouvrit subitement pour le laisser passer, la vivacité de son action faisoit tant d'impression sur tout le monde, que personne n'eut l'idée de prononcer un mot pour l'arrêter.

Mad. de Vernon, remarquant l'étonnement de la société, se hâta de dire que M. de Mondoville ne pouvoit supporter d'être l'objet de l'attention générale, et qu'il étoit très-timide, mal-

gré les bonnes raisons qu'on pouvoit lui trouver de ne pas l'être. Chacun eut l'air de le croire, et; chose étonnante, Matilde qui aime certainement son mari, fut la première à se tranquilliser complètement; et se mit à danser à la même place où Léonce l'avoit quittée.

Je sortis pour prendre l'air; à l'extrémité du jardin de Mad. de Vernon, je trouvai Léonce assis sur un banc et profondément rêveur; il me vit pourtant au moment où je me détournois pour ne pas le troubler, et lui qui jusqu'alors ne m'avoit jamais adressé la parole, vint à moi, et me dit: — Mad. de R., la dernière fois que je vous ai vue, vous étiez avec Mad. d'Albémar, vous en souvenez-vous? — Oui sûrement, lui répondis-je, je ne l'oublierai jamais. — Hé bien! dit-il alors, asseyez-vous sur ce banc avec moi, cela vous fera-t-il de la peine de quitter le bal? — Non, je vous assure, lui répétai-je plusieurs fois. — Mais lorsque nous fûmes assis, il garda le silence et n'eut plus l'air de se souvenir que c'étoit lui qui vouloit me parler. J'éprouvois un

embarras qui ne me convient plus, et je me hâtai d'en sortir par mes anciennes manières étourdies et coquettes; car c'est une coquetterie que de parler à un homme de ses sentimens, même pour une autre femme. — Que vous est-il donc arrivé, lui dis-je, en mon absence? Je croyois avoir remarqué que Mad. d'Albémar vous aimoit, que vous aimiez Mad. d'Albémar; je vais passer un mois à la campagne, je reviens, tout est changé; une aventure cruelle fait un bruit épouvantable, Mad. d'Albémar, dit-on, doit épouser M. de Serbellane, je vous retrouve l'époux de Matilde, et cependant vous êtes triste, Mad. d'Albémar ne part point, et ne voit plus personne; qu'est-ce que cela signifie? — Léonce reprit l'air de réserve qu'il avoit un moment perdu, et me dit assez froidement: — Mad. d'Albémar sera sans doute très-heureuse dans le choix qu'elle a fait de M. de Serbellane. — On ne m'ôtera pas de l'esprit, repartis-je, qu'elle vous préfère à tout; mais il est inutile de vous en parler à présent.

que vous êtes marié ; ainsi donc, adieu. — Je me levois pour m'en aller ; Léonce me retint par ma robe, et me dit : — Vous êtes bonne, quoiqu'un peu légère, vous n'avez pas voulu me faire de la peine, expliquez-vous davantage.

— Je ne sais rien, repris-je, je vous assure ; je me souviens seulement d'avoir vu Mad. d'Albémar traverser ici la salle du bal, un soir où vous étiez prêt à vous trouver mal après avoir dansé avec elle. L'émotion qui la trahissoit ce jour-là ne peut appartenir qu'à un sentiment vrai, pur, abandonné, tel qu'on l'éprouve, ajoutai-je en soupirant, quand d'illusions en illusions on n'a pas flétri son cœur ; il se peut qu'elle ait eu des engagemens antérieurs avec M. de Serbellane ; mais je suis convaincue qu'elle ne l'épousera pas, parce qu'elle vous aime, et qu'elle a rompu ses liens avec lui à cause de vous.

— Léonce parut frappé de ce que je venois de lui dire ; Mad. de Vernon étant venue nous rejoindre, je

rentrai dans le salon, et ne parlai plus à M. de Mondoville de la soirée, qu'un moment lorsque je m'en allois, et qu'il venoit d'avoir un assez long entretien seul avec sa belle mère. — N'écoutez pas trop Mad. de Vernon, lui dis-je tout bas, je me méfie beaucoup, même de son amitié pour Mad. d'Albémar ; elle est bien fine Mad. de Vernon, elle n'est point dévote, elle n'a guères de principes sur rien, elle a beaucoup d'esprit, elle n'a point aimé son mari, et cependant elle n'a jamais eu d'amant. Défiez-vous de ces caractères là, il faut que leur activité s'exerce de quelque manière ? croyez-moi, les pauvres femmes qui, comme moi, se sont fait beaucoup de mal à elles-mêmes, ont été bien moins occupées d'en faire aux autres. — Hélas ! me répondit Léonce en me donnant la main pour me reconduire jusqu'à ma voiture, il y a peut-être une vie dont le sort a été décidé par ce que vous dites si gaiement.

Mad. de Mondoville sortoit en même tems que moi, elle exprima son mécon-

tentement d'une manière très-visible de la politesse que me faisoit Léonce ; ce n'étoit pas la jalousie qui l'irritoit : votre pauvre nièce ne passera jamais pour attirer l'attention de Léonce ; mais Mad. de Mondoville, avant son mariage comme depuis, n'a jamais manqué d'exercer sur moi toute la rigueur de sa pruderie ; je le mérite peut-être, mais que la charmante Delphine, aussi pure que Matilde, et mille fois plus aimable, sait mieux trouver l'art de faire aimer la vertu !

Adieu, ma chère tante, revenez, revenez vite, je puis vous promettre avec certitude ; que désormais je contribuerai tous les jours plus à votre bonheur.

CECILE de R.

LETTRE XVIII.

LÉONCE

A M. BARTON.

Ce 15 Septembre.

ENFIN, je suis décidé, mon cher maître sur le parti que je dois prendre, je verrai Mad. d'Albémar avant d'aller en Espagne ; une femme à qui je n'aurois pas permis dans le tems heureux de ma vie, de prononcer le nom de Delphine, Mad. de R., m'a expliqué, je le crois, les contradictions qui m'étonnoient dans la conduite de Mad. d'Albémar. Avant mon arrivée, elle avoit contracté des engagemens avec M. de Serbellane, mais il est vrai que depuis elle m'a aimé, et peut-être l'est-il aussi que ce sentiment a blessé M. de Serbellane, et qu'ils sont maintenant brouillés. Le séjour de Mad. d'Albémar à Bellerive, son trouble,

son embarras en me voyant, tout peut se comprendre, si en effet elle se reproche de n'avoir pas été vraie avec moi.

Je ne puis plus avoir pour elle cet enthousiasme sans bornes, qui me la représentoit comme une créature sublime; mais n'est-il pas simple que si elle a sacrifié ses liens avec M. de Serbellane, à son attachement pour moi, j'éprouve encore pour elle un attendrissement profond? Cependant ne me connoissoit-elle pas lorsque son amant a passé vingt-quatre heures chez elle? oh! pensée de l'enfer! écartons-la s'il est possible; je veux revoir Delphine, c'est un ange tombé, mais il lui reste encore quelque chose de son origine.

Je lui dois d'ailleurs quelques excuses avant de la quitter pour toujours; elle a peut-être souffert quand elle m'a su l'époux de Matilde, c'étoit une action dure de me marier, de rompre avec elle, sans l'informer même par un mot de mon dessein.

Mad. de Vernon m'a fortement pressé

hier encore d'aller en Espagne; elle craint, je crois, que je ne lui fasse des reproches sur ses pertes continuelles au jeu, son inquiétude est mal fondée; c'est le moment d'avoir des torts avec moi, je ne me souviens de rien, je suis insensible à tout; mais pourquoi Mad. de Vernon ne m'a-t-elle jamais dit que Delphine m'avoit aimé, qu'elle désiroit pouvoir rompre avec son premier choix? Mad. de Vernon avoit-elle peur qu'après tout ce qui c'étoit passé je consentisse à remplacer M. de Serbellane? c'étoit bien peu me connoître! mais elle ne devoit pas se refuser à me donner un sentiment doux quand j'étois irrité, dévoré, quand un mot qui m'eut laissé respirer, m'auroit fait plus de bien qu'une goutte d'eau dans les déserts.

Le soulagement dont j'ai besoin, je le trouverai peut-être dans une conversation de quelques heures avec Mad. d'Albémar. Je suis donc résolu de lui écrire pour lui demander de me recevoir à Bellerive. Ce n'est point à Paris, c'est dans la solitude que je veux lui parler,

elle y retournera demain, ma lettre lui sera remise après demain à son reveil.

Vous n'avez rien à redouter pour mes devoirs de cette explication, mon cher maître, j'apprendrois que Delphine m'aime encore, que mes résolutions ne seroient point changées ; elle ne peut plus se montrer à moi telle que je la croyois, et l'idée parfaite que j'avois d'elle pourroit seule décider de mon sort. Si, comme je l'espère, Mad. d'Albémar consent à me recevoir, si elle me montre quelques regrets, je saurai me tracer un plan de vie triste, mais calme. Je partirai pour l'Espagne, j'y resterai quelques années, dussé-je y faire venir Mad. de Mondoville. Je veux quitter la France après avoir vu Mad. d'Albémar, nous nous séparerons sans amertume, je pourrai supporter mon sort ; mes regrets ne finiront point, mais la plupart des hommes ne vivent-ils pas avec un sentiment pénible au fond du cœur !

Enfin ne me blâmez pas, j'ose vous le répéter ne me blâmez pas, on doit

permettre aux caractères passionnés, de chercher une situation d'ame quelconque qui leur rende l'existence tolérable. Pensez-vous que je pourrois vivre plus long-temps dans l'état où je suis depuis deux mois ? Il me faut une autre impression, fût-ce une autre douleur, il me la faut! Vous me connoissez de la force; de la fermeté, je sais souffrir, hé bien! je vous le dis, je n'en pouvois plus; et ce cri de miséricorde ne m'échappe, qu'après les combats les plus violens que le caractère et le sentiment, la raison et la souffrance, se soient jamais livrés.

LETTRE XIX. (1)

M. DE SERBELLANE

A MADAME D'ALBÉMAR.

Lisbonne, ce 4 Septembre 1790.

JE viens vous demander, Madame, le plus éminent service, le seul qui puisse détourner l'irréparable malheur dont je suis menacé.

Thérèse après avoir assuré le sort de sa fille en passant quelques mois dans ses terres près de Bordeaux, veut obtenir de la famille de son mari la permission de vous confier l'éducation d'Isore, et tranquille alors sur le sort de cet enfant, elle est résolue à se faire religieuse dans un couvent, dont le père

(1) Cette lettre fut remise le 16 Septembre au soir à Mad. d'Albémar.

Antoine son confesseur actuel a la direction : ainsi mouroit au monde et à moi, la meilleure et la plus charmante créature que le ciel ait jamais formée. Le dieu que Thérèse adore seroit-il un un dieu de bonté, s'il lui commandoit un tel supplice !

Les coutumes barbares des sociétés civilisées ont fait de Thérèse à quatorze ans, l'épouse d'un homme indigne d'elle ; la nature en faisant naître M. d'Ervins vingt-cinq ans avant Thérèse, sembloit avoir pris soin de les séparer ; les indignes calculs d'une famille insensible les ont réunis, et Thérèse seroit coupable de m'avoir choisi pour le compagnon de sa vie !

Il est impossible, je le sens, qu'au milieu du monde, elle porte le nom de mon épouse ; il faut respecter la morale publique qui le défend, elle est souvent inconséquente, cette morale, soit dans ses austérités, soit dans ses indulgences, néanmoins telle quelle est il ne faut pas la braver, car elle tient à quelques vertus dans l'opinion de ceux qui l'adoptent ; mais quel devoir, quel sentiment peut empêcher Thérèse de

changer de nom, et d'aller en Amérique m'épouser et s'établir avec moi ?

Vous trouverez ce projet bien romanesque par le caractère que vous me connoissez. Il m'est inspiré par un sentiment honnête et réfléchi ; j'ai fait imprudemment le malheur d'une innocente personne, je dois lui consacrer ma vie, quand cette vie peut lui faire quelque bien. D'ailleurs, si la disposition de mon âme me rend peu capable de passions très-vives, elle me rend aussi les sacrifices plus faciles. L'Europe, l'Amérique, tous les pays du monde me sont égaux. Quand une fois on connoît bien les hommes, aucune préférence vive n'est possible pour telle ou telle nation ; et l'habitude qui supplée à la préférence n'existe pas en moi, puisque j'ai constamment voyagé ; peut-être même est-il assez doux, lorsque l'on n'est point poursuivi par les remords, de rompre tous ces rapports que la durée de la vie vous a fait contracter avec les hommes, de s'affranchir ainsi de cette foule de souvenirs pénibles qui oppressent l'âme, et souvent arrêtent ses élans les plus généreux ; je me replacerai au milieu de la nature, avec un être aimable qui par-

tagera toutes mes impressions. J'essayerai sur cette terre ce qu'est peut-être la vie à venir, l'oubli de tout, hors le sentiment et la vertu.

Thérèse est beaucoup plus digne qu'aucune autre femme de la destinée que je lui propose, en s'enfermant dans un couvent pendant le reste de ses jours, elle exerce plus de courage pour le malheur, que je ne lui en demande pour le bonheur. Un principe de devoir fortifié par la religion, peut seul, j'en suis sûr, la déterminer à se sacrifier ainsi; mais en quoi consiste-t-il donc ce devoir? A quelle expiation est-elle obligée? Quel bien peut-il résulter pour les morts comme pour les vivans du malheur qu'elle veut subir? Si elle se croit des torts, ne vaut-il pas mieux les réparer par des vertus actives? Nous employerons en Amérique la fortune que je possède à des établissemens utiles, à une bienfaisance éclairée. Thérèse n'aura pas rempli, j'en conviens, les devoirs que les hommes lui avoient imposés; mais ceux qu'elle a choisis, mais ceux que son cœur lui permettoit d'accomplir, elle y sera fidèle.

Il faut que je la voie : c'est le seul moyen qui me reste pour la faire renoncer à sa cruelle résolution : toute autre tentative seroit vaine : mes lettres n'ont rien produit, le spectacle seul de ma douleur peut la toucher. Obtenez-moi donc, Madame, un sauf-conduit pour passer quinze jours en France. L'envoyé de Toscane le demandera, si vous le désirez ; je voulois arriver sans toutes ces précautions misérables, mais j'ai craint pour Thérèse l'éclat que pourroit avoir mon emprisonnement, si la famille de M. d'Ervins l'obtenoit ; je ne doute pas que l'intention de cette famille ne soit de persécuter Thérèse ; mais ce ne sont point de semblables motifs qui pourront l'engager à me croire ; il n'y a que ma peine qui puisse agir sur elle, et jamais il n'en exista de plus profonde.

Depuis qu'une expérience rapide m'a donné de bonne heure les qualités des vieillards, en me décourageant, comme eux, de l'espérance ; je ne fatiguois plus le ciel par la diversité des vœux d'un

jeune homme; je ne lui demandois qu'une grâce, c'étoit de n'avoir jamais à me reprocher le malheur d'un autre; car le remords est la seule douleur de l'âme, que le tems et la réflexion n'adoucissent pas. Elle va me poursuivre cette douleur, c'est en vain que j'avois émoussé la vivacité de tous mes sentimens; la raison aura détruit mon illusion sur les plaisirs, sans adoucir l'âpreté de mes chagrins.

L'image de cette douce, de cette angélique Thérèse immolant sa jeunesse, ensevelissant elle-même sa destinée, cette image enveloppée des voiles de la mort, me poursuivra jusqu'au tombeau. Vous, Madame, qui avez le génie de la bonté, la passion du bien, et tout l'esprit des anges, secourez-moi.

Je vous envoie un ami fidèle qui, après vous avoir remis cette lettre et reçu votre réponse, doit revenir sur les frontières de France, où je l'attendrai. C'est à lui seul que vous voudrez bien donner le sauf-conduit que je désire si ardemment; vous l'obtiendrez, car jamais rien n'a pu être refusé à vos prières, et

vous sauverez Thérèse et moi d'un malheur, d'un supplice éternel. Adieu, Madame, je me confie à votre bonté, elle ne trompera point mon espoir.

CH. DE SERBELLANE.

P. S. Il importe que Mad. d'Ervins ne sache pas que mon intention est de venir en France.

LETTRE XX.

LÉONCE

A DELPHINE.

Paris, ce 17 Septembre.

Les nouveaux devoirs que j'ai contractés, doivent désormais me rendre étranger à votre avenir ; cependant ne me refusez pas de le connoître ; permettez-moi de m'entretenir quelques instans seul avec vous, à l'heure que vous voudrez bien m'indiquer. Je pars pour l'Espagne après vous avoir vue, cette grace que je vous demande, sera sans doute le dernier rapport que vous aurez jamais avec ma triste vie. Je ne devrois plus conserver aucun doute sur vos torts envers vous-même, comme envers moi, cependant si vous aviez des chagrins, si je pouvois vous pardonner, je partirois plus calme, et peut-être moins malheureux.

LÉONCE.

LETTRE XXI.

DELPHINE

A LÉONCE.

Ce 17 Septembre.

Je vous verrai, Monsieur : quoique votre billet ne méritât peut-être pas cette réponse ; j'ai besoin pour ma propre dignité d'une explication avec vous. Je dois consacrer ce jour tout entier à des devoirs d'amitié que vous ne m'apprendrez point à négliger, mais demain choisissez l'instant que vous préférerez, je vous forcerai, je l'espère, à me rendre toute l'estime que vous me devez ; c'est dans ce but seul que je consens à vous entretenir. Je ne puis concevoir ce que vous voulez me demander sur mon avenir, il vous est facile de le deviner ; je vais passer le reste de mes jours avec

ma belle-sœur, et je n'ai plus dans ce monde où ma confiance a été trompée, ni un intérêt, ni un espoir de bonheur.

DELPHINE.

LETTRE XXII.

DELPHINE

A Mlle D'ALBÉMAR.

Le 19 Septembre, au soir.

Léonce m'a écrit pour me demander de me voir, je n'ai point hésité à y consentir, je dirai plus, j'ai regardé comme une faveur du ciel l'occasion qui m'étoit offerte de connoître enfin les torts dont il m'accuse et d'y répondre avec vérité, peut-être avec hauteur.

Ne vous livrez, ma sœur, à aucune inquiétude en apprenant que je n'ai pas cédé à vos conseils; Léonce n'est point à craindre pour moi, quels que soient les sentimens qu'il m'exprime; s'il vouloit faire renaître dans mon ame la passion qui m'attachoit à lui; s'il vouloit me rendre méprisable par cet amour

même dont-il auroit pu faire ma gloire et son bonheur... — Non, Léonce, non celle que vous n'avez pas jugé digne d'être votre femme, n'accepteroit pas vos regrets si vous en éprouviez; je ne suis pas comme vous impitoyable envers des torts de convenance, des fautes apparentes, des actions condamnées par la société, mais que le cœur justifie; je vous montrerai que la véritable vertu a d'autant plus de force sur mon ame, que j'abjure tout autre empire. Cette Delphine que vous croyez si foible, si entrainée, sera courageuse et ferme contre l'affection la plus passionnée de son cœur, contre vous; — oui je le serai ma sœur, quoique je donasse ma vie pour obtenir encore une heure, pendant laquelle je pusse me persuader qu'il m'aime, et qu'il n'est pas l'époux de Matilde.

C'est demain que Léonce doit venir, j'ai eu la force de m'occuper encore aujourd'hui de faire avoir à M. de Serbellane un sauf-conduit pour rentrer en France; il m'avoit écrit pour m'en conjurer, et j'ai trouvé son désir bon et

raisonable, car je crois comme lui qu'il n'existe aucun autre moyen d'empêcher Thérèse de se faire religieuse. Elle ne m'a point encore confié cette funeste résolution, mais M. de Serbellane m'a mandé qu'il la sait d'elle, et toutes mes observations me confirment ce qu'il m'écrit. J'ai donc été à Paris ce matin pour voir l'envoyé de Toscane, il étoit absent, mais comme il doit passer la soirée chez Mad. de Vernon, je l'ai priée de lui remettre une lettre de moi qui contient ma demande pour M. de Serbellane, et de l'appuyer en la lui donnant. Mad. de Vernon réussira tout aussi bien que moi dans cette affaire, et troublée comme je le suis, il m'étoit impossible de paroître au milieu du monde.

Je suis donc revenue ce soir même à Bellerive, il est déjà tard, le jour qui précède demain va finir; l'agitation de mon cœur est violente et cependant je n'ai pas d'incertitude; il ne peut m'arriver rien de nouveau que plus ou moins de douceur, dans un adieu sans espoir. Ma sœur, du haut du ciel, votre frère, mon

protecteur, veille sur moi, il ne souffrira pas que Delphine infortunée, mais pure, mais irréprochable, déshonore ses soins, ses bontés, son affection, en se permettant des sentimens coupables! je ne sais ce que j'éprouve maintenant dans cette émotion de l'attente, qui suspend toutes les puissances de l'ame; mais quand Léonce sera venu, mon ame se relevera, et dût la vertu m'ordonner de le voir demain pour la dernière fois de ma vie, Louise, j'obéirai.

LETTRE XXIII.

DELPHINE

A M.lle D'ALBÉMAR.

*Ce 19 Septembre
à minuit.*

J'AVOIS tort, ma sœur, véritablement tort de m'occuper de la conduite que je tiendrois avec M. de Mondoville, il se préparoit à m'en épargner le soin ; il ne vouloit sans doute que m'éprouver, savoir si je serois assez foible pour consentir à le revoir ; il se jouoit de mon cœur avec insulte, il est parti la nuit dernière pour l'Espagne, la nuit dernière et c'étoit aujourd'hui.... Ah! c'en est trop, toute mon ame est changée, je vous parlerai de lui avec sang froid, avec dédain, ce départ est mille fois plus coupable que son mariage! aucune erreur, de quelque nature

quelle soit ne peut l'expliquer ! c'est de la barbarie, froide, légère, je ne retrouve pas même ses défauts dans cette conduite ; je me suis trompée, j'ai mis une illusion, la plus noble, la plus séduisante de toutes, à la place de son caractère ; hé bien ! renonçons à cette illusion comme à toutes celles dont le cœur est avide ; il faut, tant qu'il est ordonné de vivre, repousser les affections qui rattachent à l'idée du bonheur : dès qu'elles le promettent, elles trompent. Adieu, Louise, je n'ai que des sentimens amers, je répugne à les exprimer, adieu.

LETTRE XXIV.

DELPHINE

A M.lle D'ALBÉMAR.

Ce 20 Septembre.

Je n'ai pas eu depuis deux jours la force de vous écrire, je craindrois cependant qu'un plus long silence ne vous inquiétât, je ne veux pas le prolonger; mais que puis-je dire maintenant? rien, plus rien du tout; il n'y a pas même dans ma vie de la douleur à confier. J'ai du dégoût de moi puisque je ne peux plus penser a lui; il n'y a rien dans mon ame, rien dans mon esprit qui m'intéresse. Je ne pars pas immédiatement, parce que Thérèse reste encore quelque tems chez moi, et que Mad. de Vernon est malade, peut-être ruinée; je veux la consoler et réparer ainsi mes

injustes soupçons contr'elle. J'ai encore en ma puissance de la fortune et des soins, je veux faire de ce qui me reste, du bien à quelqu'un, et s'il se peut sur tout à Mad. de Vernon. Je m'étonne que je puisse servir à quoi que ce soit dans ce monde, mais enfin si je le puis, je le dois.

Je veux tacher d'engager Mad. de Vernon à venir avec moi dans les Provinces méridionales, ce voyage est nécessaire a l'état ménaçant de sa poitrine. Si elle a dérangé sa fortune, je lui offrirai les services que je peux lui rendre, mais je ne lui donnerai point de conseils sur la conduite qu'elle doit tenir désormais; hélas! sais je juger, sais-je decouvrir la vérité! sur quoi pourroit on s'en rapporter à moi, quand je ne puis me guider moi-même! ma tête est exaltée, je n'observe point, je crois voir ce que j'imagine, mon cœur est sensible, mais il se donne à qui veut le déchirer! je vous le dis, Louise, je ne suis plus rien qu'un être assez bon, mais qu'il faut diriger, et dont sur-tout il ne faut

jamais parler à personne au monde, comme d'une femme distinguée sous quelque rapport que ce soit.

J'ai pourtant encore une sorte de besoin de vous raconter les dernières heures dont je garderai l'idée, celles qui ont terminé l'histoire de ma vie; j'en soulève avec peine le pesant souvenir, mais je ne veux pas que vous ignoriez ce que j'ai encore éprouvé pendant que j'existois : seulement ne me répondez pas sur ce sujet, ne me parlez que de vous, et de ce que je peux faire pour vous; ne me dites rien de moi : il n'y a plus de Delphine, puis qu'il n'y a plus de Léonce, crainte, espoir, tout s'est évanoui avec mon estime pour lui; le monde et mon cœur sont vides.

Il faut l'avouer pour m'en punir, le jour où je l'attendois, il m'étoit plus cher que dans aucun autre moment de ma vie. Depuis l'instant où le soleil se leva, quel intérêt je mis à chaque heure qui s'écouloit! de combien de manières, je calculai quand il étoit vraisemblable qu'il viendroit! d'abord il me parut qu'il

devoit arriver à l'heure, qu'il supposoit celle de mon reveil, afin d'être certain de me trouver seule. Quand cette heure fut passée je pensai que j'avois eu tort d'imaginer qu'il la choisiroit, et je comptai sur lui, entre midi et trois heures; à chaque bruit que j'entendois, je combinois par mille raisons minutieuses, s'il viendroit à cheval ou en voiture. Je n'allai pas chez Thérèse, je n'ouvris pas un livre, je ne me promenai pas, je restai à la place d'où l'on voyoit le chemin. L'horloge du village de Bellerive, ne sonne que toutes les demi heures, j'avois ma montre devant moi, et je la regardois, quand mes yeux pouvoient quitter la fenêtre. Quelquefois je me fixois à moi-même un espace de tems, que je me promettois de consacrer à me distraire, ce tems étoit précisement celui pendant lequel mon ame étoit le plus violemment agitée.

Ce que j'éprouvai peut-être de plus pénible dans cette attente, ce fut l'instant où le soleil se coucha; je l'avois vu se lever lorsque mon cœur étoit ému

par la plus douce espérance; il me sembloit qu'en disparoissant, il m'enlevoit tous les sentimens dont j'avois été remplie à son aspect. Cependant à cette heure de découragement succèda bientôt une idée qui me ranima; je m'étonnai de n'avoir pas songé, que c'étoit le soir que Léonce choisiroit pour s'entretenir plus long-tems avec moi, et je retombai dans cet état le plus cruel de tous, où l'espoir même fait presqu'autant de mal que l'inquiétude. L'obscurité ne me permettoit plus de distinguer de loin les objets; j'en étois réduite à quelques bruits rares dans la campagne, et plus la nuit approchoit, plus ma souffrance étoit uniforme et pesante; combien je regrettois le jour, ce jour même, dout toutes les heures m'avoient été si pénibles!

Enfin, j'entends une voiture, elle s'approche, elle arrive, je ne doute plus; j'entends monter mon escalier, je n'ose avancer, mes gens ouvrent les deux battans, apportent des lumières, et je vois entrer Mad. de Mondoville et Mad. de Vernon! non, vous ne pouvez pas vous pein-

dre ce qu'on éprouve, lorsqu'après le supplice de l'attente, on passe par toutes les sensations qui en font espérer la fin, et que trompé tout-à-coup on se voit rejeté en arrière, mille fois plus désespéré qu'avant le soulagement passager qu'on vient d'éprouver.

Je n'avois pas la force de me soutenir, l'idée me vint que Léonce alloit arriver, qu'il s'en iroit en apprenant que je n'étois pas seule, et que je ne retrouverois peut-être jamais l'occasion de lui parler. Je reçus Mad. de Mondoville et sa mère avec une distraction inouïe, je me levai, je me rassis, je me relevai pour sonner, je demandai du thé, et craignant tout-à-coup que cet établissement ne les retint, je leur dis : — Mais vous voulez peut-être retourner à Paris ce soir? — Elles arrivoient, rien n'étoit plus absurde, mais je ne pouvois supporter la contrariété que leur présence me faisoit éprouver.

Mad. de Vernon s'approchoit de moi pour me prendre à part avec l'attention la plus aimable, lorsque Mad. de Mondoville la prévint et me dit : — J'ai voulu

accompagner ma mère ici ce soir, son intention étoit de venir seule, mais j'avois besoin de votre société, pour me distraire du chagrin que j'ai éprouvé ce matin, en apprenant que mon mari avoit été obligé de partir cette nuit pour l'Espagne; — à ces mots un nuage couvrit mes yeux, et je ne vis plus rien autour de moi. Mad. de Mondoville se seroit apperçue de mon état, si sa mère, avec cette promptitude, et cette présence d'esprit qui n'appartient qu'à elle, ne se fut placée entre sa fille et moi, comme je retombois sur ma chaise, et ne l'eut priée très-instamment d'aller dire à un de ses gens de lui remettre une lettre qu'elle avoit oubliée.

Pendant que Matilde étoit sortie, Mad. de Vernon me porta presque entre ses bras dans la chambre à côté, et me dit: — attendez-moi, je vais vous rejoindre. — Elle alla conseiller à sa fille, de monter dans la chambre qui lui étoit destinée, et lui dit que j'avois besoin de repos; sa fille ne demanda pas mieux que de se retirer, et ne conçut pas le moindre soupçon de ce qui se passoit. Mad. de

Vernon revint, j'avois à peine repris mes sens, et lorsqu'elle s'approcha de moi, oubliant entièrement les soupçons que j'avois conçus, je me jetai dans ses bras avec la confiance la plus absolue; ah! j'avois tant de besoin d'une amie, je l'aurois forcée à l'être quand son cœur n'y auroit pas été disposé.

Combien de fois lui répétai-je avec déchirement: — il est parti Sophie quand il devoit me voir, aujourd'hui même, quelle insulte! quel mepris! —j'avouai tout à Mad. de Vernon, mais elle avoit tout deviné, elle me fit sentir avec une grande délicatesse, quoiqu'avec une parfaite évidence, à quel point j'avois eu tort de me défier d'elle — Ne voyez-vous pas, me dit elle, combien un homme qui se conduit ainsi avoit de préventions contre vous?-vous avez cru qu'il étoit jaloux de M. de Serbellane, pouvoit-il l'être après la confidence que je lui avois faite de votre part? le dernier billet même que vous lui avez écrit, où vous lui annoncez me dites vous, votre résolution de rester en Languedoc, ce billet ne dé-

truisoit-il pas tout ce qu'on a répandu de votre prétendu voyage en Portugal! non je vous le dis, c'est un homme qui a conservé du goût pour vous, ce qui est bien naturel, mais qui ne veut pas s'y livrer, parce que votre caractère ne lui convient pas, et quand son goût l'entraine, il prend des partis décisifs pour s'y arracher. Il n'y a rien de plus violent que Léonce, vous le savez, sa conduite le prouve, il s'en est allé cette nuit sans me prévenir, il a instruit seulement sa femme par un billet assez froid, qu'une lettre de sa mère le forçoit à partir à l'instant, et j'ai su positivement par ses gens qu'il n'avoit point reçu de lettres d'Espagne, c'étoit donc vous qu'il évitoit; cette crainte même, est une preuve qu'il redoute votre ascendant, mais jamais il ne s'y soumettra, quand votre délicatesse pourroit vous permettre à présent de le désirer.

Je voulus me justifier auprès de Mad. de Vernon, de la moindre pensée qui put offenser Matilde; mais cette généreuse amie s'indigna que je crusse cette

explication nécessaire, elle me témoigna la plus parfaite estime; l'embarras que je remarque quelquefois en elle étoit entièrement dissipé, et du moins à travers ma douleur, j'acquis plus de certitude que jamais quelle m'aimoit avec tendresse. Hélas! sa santé est bien mauvaise, les veilles ont abimé sa poitrine. J'ai voulu l'engager à parler d'elle, de ses affaires, de ses projets, mais elle ramenoit sans cessé la conversation sur moi, avec cette grâce qui lui est propre, ne se lassant pas de m'interroger, cherchant, découvrant toutes les nuances de mes sentimens, réussissant quelquefois à me soulager, et n'oubliant rien de tout ce que l'on pouvoit dire sur mes peines : enfin sans elle je ne sais si j'aurois supporté cette dernière douleur; ce que je ressentois étoit amer et humiliant; Sophie m'a relevée a mes propres yeux; elle à su adoucir mes impressions, et me préserver du moins d'une irritation, d'un ressentiment, qui auroient dénaturé mon caractère.

Louise, vous n'étiez pas auprès de moi,

il a bien fallu qu'une autre me secourut, mais dès que Thérèse m'aura quittée, dans un mois, je viendrai, je m'abandonnerai à vous, et si je ne puis vivre, vous me le pardonnerez.

LETTRE XXV.

LÉONCE

A M. BARTON.

Bordeaux, 23 *Septembre.*

L'AURIEZ-vous cru que c'étoit de cette ville que vous recevriez ma première lettre ? je devois la voir et je suis parti, je suis venu sans m'arrêter jusqu'ici, je comptois aller de même, jusques à ce que j'eusse rencontré cet homme insolemment heureux que l'on fait revenir en France ; la fièvre m'a pris avec tant de violence, qu'il faut bien suspendre mon voyage ; mais M. de Serbellane passe par ici, je le sais, il a mandé qu'il y viendroit, il est peut-être plus sûr de l'y attendre.

Oui, je suis parti, lorsqu'elle avoit consenti à me voir, lorsqu'elle avoit sans doute préparé quelques ruses pour me

me tromper ; je suis parti presque sans regrets, mais avec un sentiment d'indignation qui a changé totalement ma disposition pour elle. Mon ami, lisez bien ces mots qui m'étonnent plus que vous-même en les traçant ; Mad. d'Albémar est la plus indigne de toutes les femmes.

Quand elle me répondit qu'elle me recevroit, je n'osai pas vous l'écrire, mon cher maître, mais je ne pouvois contenir dans mon sein la joie que je ressentois ; je me promenois dans ma chambre avec des transports dont je n'étois plus le maître : quelquefois cette vive émotion de bonheur m'oppressoit tellement, que je voulois la calmer en me rappelant tout ce qu'il y avoit de cruel dans ma situation, dans mes liens ; mais il est des momens où l'ame repousse toute espèce de peines, et ces idées tristes qui, la veille, me pénétroient si profondément, glissoient alors sur mon cœur comme s'il avoit été invulnérable.

Je m'étois enfermé, un de mes gens frappa à ma porte, je tressaillis à ce bruit ; tout événement inattendu me

faisoit peur, je redoutois même une lettre de Mad. d'Albémar, je craignois une émotion de plus, fut elle douce? On me remit un billet de Mad. de Vernon, qui me demandoit de venir la voir à l'instant pour une affaire de famille importante; il fallut y aller; Mad. de Vernon me dit d'abord ce dont il s'agissoit, et je regrettai, je l'avoue, d'être venu pour un si foible intérêt; l'instant d'après elle prit à part l'envoyé de Toscane qui étoit chez elle, et me pria d'attendre un moment pour qu'elle put me parler encore.

Je l'entendis qui lui disoit; — Voici la lettre de Mad. d'Albémar, accordez-lui sa demande pour M. de Serbellane. — A ce nom, je me levai, je m'approchai de Mad. de Vernon, malgré l'inconvenance de cette brusque interruption; elle continua de parler devant moi, et j'appris, juste ciel! j'appris que Mad. d'Albémar avoit été le matin même chez l'envoyé de Toscane pour obtenir par son crédit un sauf-conduit, qui permit à M. de Serbellane de revenir en France malgré

son duel ; n'ayant point trouvé l'envoyé de Toscane, elle lui écrivoit pour lui renouveler cette demande, elle en chargeoit Mad. de Vernon. J'ai vu l'écriture de Mad. d'Albémar, elle a obtenu ce qu'elle desiroit, et dans quinze jours M. de Serbellane doit être en France, oui, il y sera, mais il m'y trouvera, je le forcerai bien à me donner un prétexte de vengeance.

Mon parti fut pris tout-à-coup ; je résolus de partir la nuit même ; si j'étois resté un seul jour, je n'aurois pu résister au besoin de voir Mad. d'Albémar pour l'accabler des reproches les plus insultans, et c'étoit encore lui accorder une sorte de triomphe ; mais ce départ à l'instant même où son billet foible et trompeur me donne la permission de la voir, ce départ, sans un mot d'excuse ni de souvenir, l'aura, je l'espère, offensée.

J'ai écrit à Mad. de Mondoville pour lui donner un prétexte quelconque de mon voyage ; je n'ai voulu dire adieu à personne ; mes gens, en recevant mes

ordres pour mon départ, me regardoient avec étonnement; je me croyois calme, et sans doute quelque chose trahissoit en moi l'état où j'étois. Si j'avois vu quelqu'un, mon agitation eût été remarquée, peut-être Delphine l'auroit-elle appris! il faut qu'elle me croie dédaigneux et tranquille, c'est tout ce que je désire : si je mourois du mal qui me consume, mon ami, jamais vous ne lui diriez que c'est elle qui me tue; j'en exige votre serment; je me sentirois une sorte de rage contre ma fièvre, si je pensois qu'elle peut l'attribuer à l'amour.

J'ai voulu m'éloigner aussi de Mad. de Vernon, je la hais, c'est injuste, je le sais, mais enfin, toutes les peines que j'ai éprouvées, c'est elle qui me les a annoncées; depuis mon mariage même, chaque fois qu'une idée, une circonstance me faisoit du bien, le hasard amenoit de quelque manière cette femme pour me découvrir la vérité, j'en conviens, la vérité, mais celle qu'on ne peut entendre sans détester qui vous la dit.

Ne combattez pas cette prévention, je la condamne, mais que ne condamné-je pas en moi! et je ne puis me vaincre sur rien! Ah! qu'il seroit heureux que je mourusse! cependant ne craignez pas que M. de Serbellane me tue; non, il n'est pas juste que tout lui réussisse; il me semble que c'est assez des prospérités dont il a joui; s'il met le pied en France, il en trouvera le terme.

LETTRE XXVI.

DELPHINE

A M.LLE D'ALBÉMAR.

Bellerive, 26 Septembre.

Hé ! bien, Thérèse est inflexible, hé ! bien, celle à qui j'ai sacrifié tout le bonheur de ma vie, ne jouira pas un seul jour du funeste dévouement de ma trop facile amitié. Louise, le récit que je vais vous faire vous inspirera de la pitié pour Thérèse, il m'en faut aussi pour moi. Ah ! que de douleurs sur la terre, où sont-ils les heureux, en est-il parmi ceux qui seroient dignes du bonheur ?

Depuis quelque tems je voyois Mad. d'Ervins plus rarement, un prêtre d'un couvent voisin, d'un extérieur simple et respectable, passoit une partie du tems seul avec elle ; moi-même accablée de

douleur et craignant, si je confiois mes peines à Thérèse, de ne pouvoir lui cacher qu'elle en étoit la cause involontaire, je me résignois à son goût pour la retraite, et je ne voulois pas lui parler des projets que je lui connoissois. Je comptois sur l'arrivée de M. de Serbellane et sur ses prières pour l'y faire renoncer; mais le frère de M. d'Ervins étant venu à Paris, Thérèse eut hier matin un long entretien avec lui, et je me hâtai d'aller chez elle quand il fut parti, pour en savoir le résultat.

J'ai retenu toutes les paroles de Thérèse et je vous les transmettrai fidèlement. Qui pourroit oublier un langage si plein d'amour et de repentir? — J'ai appaisé le frère de M. d'Ervins, me dit-elle, maintenant qu'il sait ma résolution, il n'a plus de haine contre moi, cette résolution met la paix entre les ennemis, Dieu qui l'inspire la rend efficace; mais vous à qui je dois tant, vous qui avez peut-être fait pour moi plus de sacrifices que vous ne m'en avez avoués, vous avez failli me perdre dans un mouve-

ment de bonté, vous aviez encouragé M. de Serbellane à revenir, je l'ai appris à tems, j'ai pu le lui défendre; il sera instruit que s'il me voyoit, il ne pourroit me faire changer de dessein, mais qu'il renouvelleroit par son retour le couroux des parens de celui qui n'est plus, et qu'il perdroit ma fille en déshonorant sa mère.

Je voulus l'interrompre, elle m'arrêta, — Demain, me dit-elle, venez me chercher en vous levant, nous nous promenerons ensemble, je vous dirai tout ce qui se passe en moi, je n'en ai pas la force ce soir, il me semble que quand la nuit est venue, la présence d'un Dieu protecteur se fait moins sentir, et j'ai besoin de son appui pour vous annoncer avec courage mes résolutions. A demain donc avec le jour, avec le soleil.

Quand elle m'eut quittée, je réfléchis douloureusement sur les obstacles que sa ferveur religieuse opposeroit à mes efforts, et je plaignis le triste destin de deux nobles créatures, Thérèse et son ami. C'étoit moi, moi si malheureuse qui devois

essayer de soutenir le courage de Mad. d'Ervins, et mon cœur au désespoir étoit chargé de la consoler. Ah ! combien souvent dans la vie cet exemple s'est présenté, et que d'infortunés ont encore trouvé l'art de secourir des infortunés comme eux !

J'entrai chez Thérèse de très-bonne heure, et je la trouvai toute habillée, priant dans son cabinet devant un crucifix qu'elle y a placé, et aux pieds duquel elle a déjà répandu bien des larmes. Elle se leva en me voyant, ouvrit son bureau, et me dit : — Tenez, voilà toutes les lettres de M. de Serbellane que j'ai reçues depuis deux mois, je vous les remets avec son portrait, il ne vous est point ordonné à vous de les brûler, conservez-les pour qu'elles me survivent et que rien de lui ne périsse avant moi. — J'insistai pour qu'elle connut la lettre que m'avoit écrit M. de Serbellane ; en la lisant elle rougit et pâlit plusieurs fois : — Il m'a fait dans ses lettres, reprit-elle, l'offre dont il vous parle, il me l'a faite avec une expression

bien plus vive, bien plus sensible encore, et cependant ma résolution est restée inébranlable. Descendons dans le jardin, je ne suis pas bien ici, l'air me donnera des forces, il m'en faut pour vous ouvrir encore une fois ce cœur qui doit se refermer pour toujours. — Je la suivis, ses cheveux noirs, son teint pâle, ses regards qui exprimoient alternativement l'amour et la dévotion, donnoient à son visage un caractère de beauté que je ne lui avois jamais vu. Nous nous assîmes sous quelques arbres encore verds, Thérèse alors tournant vers l'horizon des regards vraiment inspirés me dit :

— Ma chère Delphine, je vous le confie, en présence de ce soleil qui semble nous écouter au nom de son divin maître, l'objet de mon malheureux amour n'est point encore effacé de mon cœur. Avant qu'un prêtre vénérable eût accepté le serment que j'ai fait de me consacrer à Dieu, je lui ai demandé, si, parmi les devoirs que j'allois m'imposer, il en étoit un qui m'interdit les souvenirs que

je ne puis étouffer ; il m'a répondu que le sacrifice de ma vie étoit le seul qui fût en ma puissance, il m'a permis de mêler aux pleurs que je verserois sur mes fautes, le regrêt de n'avoir pas été la femme de celui qui me fut cher, et de n'avoir pu concilier ainsi l'amour et la vertu. Je ne craignois dans l'état que je vais embrasser que des luttes intérieures contre ma pensée ; dès qu'on n'exige que mes actions, je me voue avec bonheur à l'expiation de la mort de M. d'Ervins.

M. de Serbellane m'offre de m'épouser et de passer le reste de sa vie en Amérique avec moi ; juste ciel ! avec quel transport je l'accepterois, quel sentiment presqu'idolâtre n'éprouverois-je pas pour lui ! Mais le sang, la mort nous sépare ! un spectre défend ma main de la sienne, et l'enfer s'est ouvert entre nous deux ! si je succombois, j'entraînerois ce que j'aime dans mon crime ; le malheureux ! il partageroit mon supplice éternel, et je n'obtiendrois pas de la providence comme des hommes, de

ne condamner que moi seule. Mes pleurs et mon sacrifice serviront peut-être aussi sa cause dans le ciel. — Oui, s'écria-t-elle, d'une voix plus élevée; oui, je prierai sans cesse, et si mes prières touchent l'Être-Suprême, ô mon ami! c'est toi qu'il sauvera. — Delphine, me dit-elle en m'embrassant, pardonnez-le, je ne puis parler de lui sans m'égarer, et je confonds ensemble et l'amour et le sentiment qui m'ordonne d'immoler l'amour. Mais ils m'ont dit que dans le temple, après de longs exercices de piété, mes idées deviendroient plus calmes, je les crois, ces bons prêtres, qui ont fait entendre à mon ame le seul langage qui l'ait consolée.

Il m'eut été beaucoup plus difficile de vivre au milieu du monde en renonçant à M. de Serbellane, que de lui prouver encore par la résolution que je prends combien mon ame est profondément atteinte. Ce motif n'est pas digne de l'auguste état que j'embrasse, mais ne faut-il pas aider de toutes les manières la foiblesse de notre nature? et si je me

sens plus de force pour revêtir les habits de la mort, en pensant que ce sacrifice obtiendra de lui des larmes plus tendres, pourquoi m'interdirois-je les idées qui me soutiennent, dans ce grand combat du cœur?

Un seul devoir, un seul, pouvoit me retenir dans le monde, c'étoit l'éducation d'Isore; ma chère Delphine, c'est vous qui m'avez tranquillisée sur cette inquiétude; je vous remettrai ma fille, la fille du malheureux dont j'ai causé la mort; vous êtes bien plus digne que moi de former son esprit et son âme; mon éducation négligée ne me permet pas de contribuer en rien à son instruction, et mon cœur est trop troublé pour être jamais capable de fortifier son caractère contre le malheur. Elle a dix ans, et j'en ai vingt-six, le spectacle de ma douleur agit déjà trop sur ses jeunes organes. Hélas! ma chère Delphine, vous n'êtes pas heureuse vous-même, j'ai peut-être à jamais perdu votre destinée; mais votre âme plus habituée que la mienne à la

réflexion, sait mieux contenir aux regards d'un enfant les sentimens qu'il faut lui laisser ignorer. L'étendue de votre esprit, la diversité de vos connoissances vous permettent de vous occuper et d'occuper les autres de diverses idées. Pour moi je vis et je meurs d'amour. Dans cette religion à laquelle je me livre, je ne comprends rien que son empire sur les peines du cœur, et je n'ai pas dans ma foible et pauvre tête une seule pensée, qui ne soit née de l'amour.

Hélas ! le parti que je vais prendre affligera sans doute M. de Serbellane ; peut-être auroit-il goûté quelque bonheur avec moi : ce sanglant hyménée ne lui inspiroit point d'horreur, et pendant quelques années du moins il n'auroit point été troublé par l'attente d'une autre vie. Oh ! Delphine, il m'en a couté long-tems pour lui causer cette peine ; il me sembloit qu'un jour de la douleur d'un tel homme, comptoit plus que toutes mes larmes ; cependant une idée que l'orgueil auroit repoussé m'a

soulagée enfin, de la plus accablante de mes craintes. Je lui suis chère, il est vrai, mais c'est moi qui l'aime mille fois plus qu'il ne m'a jamais aimée ; une carrière, un but à venir lui reste ; il ne donnera jamais à personne, je le crois, cette tendresse première dont je faisois ma gloire, alors même qu'elle me coûtoit l'honneur et la vertu ; les affections sensibles finissent avec moi pour lui ; mais une existence forte, énergique, peut le remplir encore de généreuses espérances.

Quant à moi, ma chère Delphine, puisqu'un devoir impérieux me sépare de lui, qu'est-ce donc que je sacrifie en me faisant religieuse ? J'ai éprouvé la vie, elle m'a tout dit ; il ne me reste plus que de nouvelles larmes à joindre à celles que j'ai déjà répandues. Si je conservois ma liberté, je ne pourrois écarter de moi l'idée vague de la possibilité d'aller le rejoindre. J'aurois besoin chaque jour de lutter contre cette idée, avec toutes les forces de ma volonté : jamais je n'obtiendrois le repos. Mon amie,

croyez moi, il n'est pour les femmes sur cette terre que deux asiles, l'amour et la religion; je ne puis reposer ma tête dans les bras de l'homme que j'aime, j'appelle à mon secours un autre protecteur qui me soutiendra, quand je penche vers la terre, quand je voudrois déjà qu'elle me reçut dans son sein.

Le malheur a ses ressources; depuis un mois je l'ai appris; j'ai trouvé dans les impressions qu'autrefois je laissois échapper sans les recueillir, dans les merveilles de la nature, que je ne regardois pas, des secours, des consolations qui me feront trouver du calme dans l'état que je vais embrasser. Enfin, il me sera permis de rêver et de prier, ce sont les jouissances les plus douces qui restent sur la terre, aux âmes exilées de l'amour.

Peut-être que par une faveur spéciale, les femmes éprouvent d'avance les sentimens qui doivent être un jour le partage des élus du ciel; mais si j'en crois mon cœur; elles ne peuvent exister de cette vie active, soutenue, occupée, qui fait aller le monde et les intérêts du monde; il

leur faut quelque chose d'exalté, d'enthousiaste, de surnaturel, qui porte déjà leur esprit dans les régions éthérées.

J'ai confondu dans mon cœur l'amour avec la vertu, et ce sentiment étoit le seul qui put me conduire au crime par une suite de mouvemens nobles et généreux; mais que le reveil de cette illusion est terrible! il a fallu pour la faire cesser que je devinsse l'assassin de l'homme que j'avois juré d'aimer! oh! quel affreux souvenir! et quel seroit mon désespoir, si la religion ne m'avoit pas offert un sacrifice assez grand, pour me reconcilier avec moi-même!

Il est fait, ce sacrifice, et Dieu m'a pardonné, je le sais, je le sens; mes remords sont appaisés, la mélancolie des âmes tendres et douces, est rentrée dans mon cœur; je communique encore par elle avec l'Être-Suprême, et si dans un autre monde mon malheureux époux a perdu son irritable orgueil, s'il lit au fond des cœurs, lui-même aussi, lui-même aura pitié de moi.

— Thérèse s'arrêta en prononçant ces der-

nières paroles, et retint quelques larmes qui remplissoient ses yeux. J'étois aussi profondément émue, et je rassemblois toutes mes pensées pour combattre le dessein de Thérèse; mais au fond de mon cœur je vous l'avouerai, je ne le désapprouvois pas; je n'ai point les mêmes opinions qu'elle sur la religion, mais j'aimerois cette vie solitaire, enchaînée, regulière, qui doit calmer enfin les mouvemens désordonnés du cœur. Je voulus cependant épouvanter Thérèse, en lui peignant les regrêts auxquels elle s'exposoit, mais elle m'arrêta tout-à-coup.

Oh! que me direz-vous, mon amie, s'écria-t-elle, qu'il ne m'ait pas écrit! que mon amour plus éloquent encore que lui n'ait pas plaidé pour sa cause dans mon cœur! — Ne parlons plus sur l'irrévocable, dit-elle en m'imposant doucement silence, mes sermens sont déjà déposés aux pieds du Tout-Puissant, il me reste à les faire entendre aux hommes, mais le lien éternel m'enchaîne déjà sans retour.

Je ne vous ai point dit que je serais

heureuse, il n'y avoit de bonheur sur la terre que quand je le voyois, quand il me parloit; sa voix seule ranimoit dans mon sein les jouissances vives de l'existence; mais je n'ai plus à craindre ces peines violentes où la vengeance divine imprime son redoutable pouvoir. Désormais étrangère à la vie, je la regarderai couler comme ce ruisseau qui passe devant nous, et dont le mouvement égal finit par nous communiquer une sorte de calme. Le souvenir de ma destinée agitera peut-être encore quelque tems ma solitude, mais enfin ils me l'ont promis, ce souvenir s'affoiblira, le retentissement lointain ne se fera plus entendre que confusement; c'est ainsi que je commencerai à mourir, et que je m'endormirai, bénie d'un Dieu clément, et chère peut-être encore à ceux qui m'ont aimée.

Je pars aujourd'hui pour Bordeaux avec mon beau-frère, continua Thérèse, j'y resterai quelques mois. Je reviendrai chez vous avant de prendre le voile pour vous ramener Isore, et vous remettre

tous mes droits sur elle. Je vous en conjure, ma chère Delphine, ne nous abandonnons plus à notre émotion; je n'ai pu contenir mon âme en vous parlant aujourd'hui; vous avez dû voir que Thérèse n'étoit pas encore devenue insensible, jamais elle ne le sera; mais je dois tâcher de le paroître, pour recueillir quelque bien de la résolution que j'ai prise. Il faut se dominer, il faut ne plus exprimer ce qu'on éprouve, c'est ainsi qu'on peut étouffer, m'a-t-on dit, les sentimens dont la religion doit triompher. Ma chère Delphine, ma généreuse amie, retenez ce dernier accent, ce sont les adieux qui précèdent la mort, vous n'entendrez plus la voix qui sort du cœur, adieu.

— Thérèse me quitta, je ne la suivis point, je restai quelque tems seule, pour me livrer à mes larmes. Je sentis d'ailleurs, que ce n'étoit pas au moment de son départ, que je pourrois produire aucune impression sur elle, et j'espérai davantage de mes lettres pendant son absence. Quand je rentrai, le beau frère

de M. d'Ervins étoit arrivé; Thérèse fit les préparatifs de son voyage avec une singulière fermeté, Isore pleura beaucoup en me quittant; Mad. d'Ervins en descendant pour partir, détourna la tête plusieurs fois, afin de ne pas voir l'émotion de cette pauvre petite. Thérèse monta en voiture sans me dire un mot, mais en prenant sa main je reconnus à son tremblement, quelle douleur elle éprouvoit!

Thérèse! être si tendre et si doux, me répétois-je souvent quand elle fut partie, cette force que vous ne tenez pas de vous même, vous soutiendra-t-elle constamment? ne sentirez vous pas se réfroidir en vous l'exaltation d'une religion, qui a tant besoin de crédulité et d'enthousiasme! et ne perdrez-vous pas un jour cette foi du cœur qui vous aveugle sur tout le reste? — Hélas! et moi qui me crois plus éclairée, que deviendrai-je? l'espérance d'une vie avenir, les principes qui m'ont été donnés par un être parfaitement bon, les idées religieuses, raisonnables et sensibles, ne me rendront-

elles donc pas à moi-même? et l'amour ne peut-il être combattu, que par des fantômes superstitieux qui remplissent notre ame de terreur? Louise, la doulenr remet tout en doute, et l'on n'est contente d'aucune de ses facultés, d'aucune de ses opinions, quand on n'a pu s'en servir contre les peines de la vie.

LETTRE XXVII.

DELPHINE

A M.lle D'ALBÉMAR.

Bellerive, ce 14 Octobre.

Je vous prie, ma chère Louise, de remettre à M. de Clarimin ce billet, par lequel je me rends caution de soixante mille livres que Mad. de Vernon lui doit ; obtenez aussi de lui, je vous en conjure, qu'il cesse de la calomnier. Il est dans sa terre à quelques lieues de vous, il vous sera facile de l'engager à venir vous parler. Dès que j'aurai reçu votre réponse et que je pourrai tranquilliser Mad. de Vernon, les affaires qui la retiennent ici seront terminées, et nous partirons ensemble pour le Languedoc, moi, pour vous rejoindre, elle, pour m'accompagner, et pour passer l'hiver dans les pays chauds. Les médecins disent que

sa poitrine est très-affectée, elle paroît elle même se croire en danger, mais elle s'en occupe singulièrement peu; ah! si j'étois condamnée à la perdre, cette amère douleur m'oteroit le reste de mes forces!

Je n'ai point appris par Mad. de Vernon l'embarras dans lequel elle se trouvoit, le hasard me l'a fait découvrir, et je le savois seulement de la veille, lorsque Mad. de Mondoville et Mad. de Vernon vinrent avant-hier chez moi. Je pris Mad. de Mondoville à part, et je lui demandai si ce que l'on m'avoit dit des plaintes de M. de Clarimin contre sa mère étoit vrai, — Oui me répondit-elle, ma mère vouloit que je m'engageasse pour ces soixante mille livres, pendant l'absence de M. de Mondoville, je l'ai refusé, car je n'ai le droit de disposer de rien sans le consentement de mon mari, et ma mère ne veut pas que je le demande. Vous savez que je mets fort peu d'importance à la fortune; mais je prétends être stricte dans l'accomplissement de mes devoirs; —elle disoit vrai, Louise, elle

ne

ne met point d'importance à l'argent, mais sa mère seroit mourante, qu'elle ne lui sacrifieroit pas une seule de ses idées sur la conduite qu'elle croit devoir tenir.

— Je ne sais pas bien, lui dis-je vivement, quel est le devoir au monde qui peut empêcher d'être utile à sa mère ! mais enfin...-- Elle m'interrompit à ces mots avec humeur, car les attaques directes l'irritent d'autant plus, qu'elle n'apperçoit jamais que celles-là. — Vous croyez apparemment, ma cousine, me dit-elle ; qu'il n'y a de principes fixes sur rien ; et que seroit donc la vertu si l'on se laissoit aller à tous ses mouvemens ? — Et la vertu, lui dis-je, est-elle autre chose que la continuité des mouvemens généreux ? Enfin, laissons ce sujet, c'est moi qu'il regarde, et moi seule.

Mad. de Vernon s'approchant de nous interrompit notre entretien ; en la voyant au grand jour, je fus douloureusement frappée de sa maigreur et de son abattement ; jamais je n'avois senti pour elle une amitié plus tendre ! Mad. de Mondoville retourna à Paris ; je gar-

dai Mad. de Vernon chez moi, et le lendemain matin à son réveil je lui portai une assignation de soixante mille livres sur mon banquier, en la suppliant de l'accepter. — Non, me dit-elle, je ne le puis, c'étoit à ma fille, à ma fille pour qui j'ai tout fait, de me tirer de l'embarras où je suis ; elle ne le veut pas, c'est peut-être juste, je ne l'ai pas assez formée pour moi, j'ai remis son éducation à d'autres, nous ne pouvons ni nous entendre ni nous convenir ; mais ce n'est pas vous, non, ce n'est pas vous, en vérité, ma chère Delphine, qui devez me rendre un tel service. — Pourquoi donc me refusez-vous ce bonheur, lui dis-je? il y a deux ans que vous y aviez consenti : nouvellement encore, dans le mariage de votre fille... — Ah! s'écria-t-elle, le mariage de ma fille.... — Et puis tout-à-coup s'arrêtant, elle reprit : — Depuis quelque tems j'ai du malheur en tout, peut-être des torts, mais enfin, dans l'état où je suis, tout cela ne sera pas long. — Ne voulez-vous pas empêcher que M. de Clarimin ne vous

accuse? — Je le croyois mon ami, me dit-elle en soupirant ; se peut-il que je me sois fait des illusions ! je n'y étois pas cependant disposée. Enfin il veut se perdre dans le monde, et me ruiner en saisissant ce que je possède ; il a tort, car je dois mourir bientôt, et il est dur de m'ôter à présent, l'existence à laquelle j'ai sacrifié toute ma vie. — Au nom de Dieu, lui dis-je en versant des larmes, repoussez ces horribles idées, et ne refusez pas le service que je vous conjure d'accepter; j'ai des peines, de cruelles peines, vous le savez, voulez-vous me ravir le seul bonheur que je puisse tirer de mon inutile fortune? — Eh bien! me répondit Mad. de Vernon, je vous crois généreuse, quand je mourrai, quoiqu'il arrive après moi, vous ne vous repentirez point de m'avoir rendu un dernier service. Il n'est pas nécessaire que vous me prêtiez ce que je dois, votre caution suffit, et je l'accepte.

Il y avoit dans l'accent de Mad. de Vernon quelque chose de triste et de

sombre qui me fit beaucoup de peine. Pauvre femme ! les injustices des hommes ont peut-être aigri ce caractère si doux, troublé cette âme si tranquille. Ah ! que les cœurs durs font de mal ! Je lui dis quelques mots sur son goût pour le jeu. — Hélas ! reprit-elle, vous ne savez pas combien il est difficile d'être femme, sans fortune, sans jeunesse et sans enfans qui nous entourent ; on essaye de tout pour oublier cette pénible destinée. — Je ne voulus pas insister sur les pertes qu'elle s'exposoit à faire, dans un moment où je venois de lui rendre service, et je cherchai à la ramener sur d'autres sujets de conversation.

Le soir il vint assez de monde me voir ; on savoit que Mad. d'Ervins, pour qui j'avois dit que je quittois la société, n'étoit plus à Bellerive, et mon départ annoncé, avoit attiré plusieurs personnes qui croyent toutes qu'elles me regrettent, et dont la bienveillance s'est singulièrement ranimée en ma faveur, par l'idée de ma prochaine absence.

Pendant que ce cercle étoit réuni chez moi, Mad. de Lebensai y arriva avec son mari qu'elle m'avoit promis de m'amener. Quand elle vit cette société nombreuse elle fut entièrement déconcertée, et descendit dans le jardin sous le prétexte de prendre l'air ; il me fut impossible de la retenir, et peut-être valoit-il mieux en effet qu'elle s'éloignât, car tous les visages des femmes s'étoient déjà composés pour cette circonstance. M. de Lebensai ne s'en alla point, je remarquai même que c'étoit avec intention qu'il restoit ; il vouloit trouver l'occasion de témoigner son indifférence pour les malveillantes dispositions de la société ; il avoit raison, car sous la proscription de l'opinion, une femme s'affoiblit, mais un homme se relève ; il semble qu'ayant fait les lois, les hommes sont les maîtres de les interprêter, ou de les braver.

L'esprit de M. de Lebensai me frappa beaucoup, il n'eut pas l'air de se douter du froid accueil qu'on destinoit à sa femme ; il parla sur des objets sérieux

avec une grande supériorité, n'adressa la parole à personne excepté à moi, et trouva l'art d'indiquer son dédain pour la censure dont il pouvoit être l'objet, sans jamais l'exprimer; un air insouciant, un ton calme, des manières nobles, remettoient chacun à sa place; il ne changeoit peut-être rien à la manière de penser, mais il forçoit du moins au silence, et c'est beaucoup; car dans ce genre l'on s'exalte par ce qu'on se permet de dire, et l'homme qui oblige à des égards en sa présence, est encore ménagé lorsqu'il est absent.

Quand Mad. de Lebensai fut revenue près de nous après le départ de la société, M. de Lebensai continua à montrer l'indépendance de caractère et d'opinion qui le distingue, et je sentis que sa conversation en fortifiant mon esprit me faisoit du bien, du bien! Ah! de quel mot je me suis servie. Hélas! si vous saviez dans quel état est mon ame.... Mais puisque je me suis promise de me contraindre, il faut en avoir la force même avec vous.

LETTRE XXVIII.

DELPHINE

A M.lle D'ALBÉMAR.

Ce 16 Octobre.

Avant de nous réunir pour toujours, ma chère sœur, il faut que je m'explique avec vous sur un sujet que j'avois négligé, mais que vous développez trop clairement dans votre dernière lettre, (1) pour que je puisse me dispenser d'y répondre. Vous me dites que M. de Valorbe a toujours conservé le même sentiment pour moi, qu'il n'a pu quitter depuis un an sa mère qui est mourante; mais qu'il vous a constamment écrit, pour vous parler de son desir de me voir et

(1) Cette lettre est supprimée.

de son besoin de me plaire ; vous me rappelez aussi ce que je ne puis jamais oublier, c'est qu'il a sauvé la vie à M. d'Albémar il y a dix ans, et que votre frère conservoit pour lui la plus vive reconnoissance. Vous ajoutez à tout cela quelques éloges sur le caractère et l'esprit de M. de Valorbe : je pourrois bien n'être pas, à cet égard, de votre avis, mais ce n'est pas de cela dont il s'agit. Si vous aviez connu Léonce, vous ne croiriez pas possible que jamais je devinsse la femme d'un autre ; je serois très affligée, je l'avoue, si les obligations que nous avons à M. de Valorbe vous imposoient le devoir de l'admettre souvent chez vous. Je ne pense pas, vous le croyez bien, à revoir Léonce de ma vie ; mais s'il apprenoit que je permets à quelqu'un de me rechercher, il croiroit que je me console, il n'auroit pas l'idée, qui peut lui venir une fois, de plaindre mon sort ; et tous les hommages de l'univers ne me dédommageroient pas de la pitié de Léonce ; c'en est assez : maintenant que vous connoissez les craintes que j'é-

prouve, je suis bien sûre que vous cherchérez à me les épargner.

Dès que vous m'aurez mandé si M. de Clarimin accepte ma caution, nous partirons : Mad. de Vernon désire que je vous prie de l'accueillir avec amitié ; ma chère sœur, je vous en conjure, ne soyez pas injuste pour elle ; si je ne puis vaincre les préventions que vous m'exprimez encore dans votre dernière lettre, au moins soyez touchée des soins infinis qu'elle a eus pour moi ; ces soins supposent beaucoup de bonté. Depuis le départ de Léonce pour l'Espagne je suis presque méconnoissable. Une femme d'esprit a dit, *que la perte de l'espérance changeoit entièrement le caractère.* Je l'éprouve ; j'avois, vous le savez, beaucoup de gaieté dans l'esprit, je m'intéressois aux événemens, aux idées, maintenant rien ne me plaît, rien ne m'attire, et j'ai perdu avec le bonheur tout ce qui me rendoit aimable. Quel état cependant pour une personne dont l'âme étoit si vivement accessible, à toutes les jouissances de l'esprit et de

la sensibilité ! j'aimois la société presque trop, elle m'étoit souvent nécessaire et toujours agréable, maintenant je n'en puis supporter qu'une seule, celle de Mad. de Vernon. Louise, recompensez-la donc par votre bienveillance, des consolations qu'elle m'a données.

Jamais on n'a mis dans l'intimité, tant de désir de plaire ! Jamais on n'a consacré un esprit si fait pour le monde au soulagement de la douleur solitaire ! je vous le dis, ma sœur, et vous finirez par l'éprouver, Mad. de Vernon est une personne d'un agrément irrésistible. J'ai connu des femmes piquantes et spirituelles ; je comprenois facilement, quand elles parloient, comment on étoit aimable comme elles, et si je l'avois voulu, j'aurois réussi par les mêmes moyens ; mais chaque mot de Mad. de Vernon est inattendu, et vous ne pouvez suivre les traces de son esprit, ni pour l'imiter, ni pour le prévoir. Si elle vous aime, elle vous l'exprime avec une sorte de négligence qui porte la con-

viction dans votre ame. Il semble que c'est à elle-même qu'elle parle, quand des mots sensibles lui échappent, et vous les recueillez, quand elle les laisse tomber.

Ma vie n'appartient plus qu'à vous et à Mad. de Vernon, de grâce, que je ne vous voie pas désunies ! elle m'est devenue plus nécessaire encore qu'elle ne me l'étoit, c'est un dernier sentiment que j'ai saisi plus fortement que jamais dans le naufrage de mon bonheur; mais je n'ai pas besoin d'insister davantage; vous la trouverez, hélas! assez triste et bien malade, votre bon cœur s'intéressera sûrement pour elle.

LETTRE XXIX.

LÉONCE

A M. BARTON.

Bordeaux, ce 20 Octobre.

Une fièvre violente m'a forcé de rester ici près de six semaines, je l'ai caché à ma famille à Paris, ma mère seule l'a su, je ne voulois pas que personne excepté elle, se mêlât de s'intéresser à moi. Le premier jour de cette fièvre, je vous ai écrit je ne sais quelle lettre insensée, qui contenoit, je crois, des expressions insultantes pour Mad. d'Albémar; je vous prie de la brûler, j'étois dans le délire; ce n'est pas que rien justifie Delphine des torts dont je l'accuse, mais pour tout autre que moi, elle est, elle doit être un ange. Si vous saviez comme on parle d'elle ici! Elle n'y a demeuré que

deux mois, mais n'est-ce pas assez pour qu'on ne puisse pas l'oublier !

J'essayerai demain de pénétrer jusqu'à Mad. d'Ervins, elle ne veut voir personne, elle est résolue, m'a-t-on appris, à se faire religieuse; elle doit remettre sa fille à Mad. d'Albémar ; cet enfant parle de Delphine avec transport, je verrai au moins cet enfant. Ne trouvez-vous pas qu'il y a un mystère singulier dans tout ?

Il me semble que dans votre dernière lettre vous vous exprimez moins bien sur Mad. d'Albémar ; vous avez eu tort de recevoir aucune impression par ce que je vous ai écrit ; je n'en dois faire sur personne. Conservez votre admiration pour Mad. d'Albémar, je serois malheureux de penser que je l'ai diminuée. Il circule des bruits sur Mad. d'Ervins, mais c'est impossible ; la première fois qu'on me les a dits, j'ai tressailli, depuis on les a démentis, tout-à-fait démentis. Adieu, mon cher maître, j'irai voir Mad. d'Ervins. D'où vient que cette idée me bouleverse ? elle est

l'amie de Delphine. M. de Serbellane est allé en Toscane par mer, il ne vouloit donc pas venir en France... je ne sais où j'en suis.

LETTRE XXX.

LÉONCE

A DELPHINE.

Bordeaux ce 22 Octobre.

Delphine, oh! femme autrefois tant aimée! un enfant m'a-t-il révélé, ce que la perfidie la plus noire auroit trouvé l'art de me cacher? La voix des hommes vous avoit accusée; la voix d'un enfant, cette voix du ciel, vous auroit-elle justifiée? écoutez-moi : voici l'instant le plus solennel de notre vie. Je suis lié pour toujours, je le sais, il n'est plus de bonheur pour moi; mais si j'étois seul coupable et que Delphine fût innocente, mon cœur auroit encore du courage pour souffrir.

Hier j'ai été chez Mad. d'Ervins : quel-qu'irrité que je fusse, je voulois entendre parler de vous par ceux qui vous aiment. Mad. d'Ervins , toujours livrée aux exercices de piété , a refusé de me voir. Isore sa fille jouoit dans le jardin, je me suis approché d'elle ; on m'avoit dit qu'elle vous aimoit à la folie ; je l'ai fait parler de vous , et j'ai vu que l'impression que vous produisez étoit déjà sentie même à cet âge ; vous l'avouerai-je enfin ? j'ai osé interroger Isore sur vos sentimens : des circonstances inouïes avoient plusieurs fois ranimé , et détruit mon espoir ; j'en accusois quelquefois confusément l'adresse d'une femme, j'espérai que la candeur d'un enfant déconcerteroit les calculs les plus habiles.

— Mad. d'Albémar doit se charger de vous, ai-je dit à Isore, elle vous emmenera sûrement en Toscane, — en Toscane, pourquoi ? répondit-elle, je serois bien fâchée d'aller en Italie ; c'est lorsque maman a tant aimé ce pays-là, que nous avons été si malheureux ; — mais votre mère, lui dis-je, n'a-t-elle pas tou-

jours aimé l'Italie, elle y est née. — Oh! reprit Isore, elle l'avoit quittée si enfant, qu'elle ne s'en souvenoit plus, mais M. de Serbellane lui a tout rappelé; — M. de Serbellane, vous déplaît-il? continuai-je; — non, il ne me déplaît pas, répondit Isore; mais depuis qu'il est venu chez maman elle a toujours pleuré. — Toujours pleuré! répétai-je, avec une vive émotion, et Mad. d'Albémar que faisoit-elle alors? — Elle consoloit maman, elle est si bonne. — Oh sans doute elle l'est! m'écriai-je — et dans ce moment, Delphine, je sentois mon cœur revenir à vous. — Mais cependant, ajoutai-je, elle épousera M. de Serbellane. — M. de Serbellane! interrompit Isore avec la vivacité qu'ont les enfans, quand ils croient avoir raison; M. de Serbellane! oh! c'est maman qui l'aimoit, ce n'est pas Mad. d'Albémar, et puisque maman veut se faire religieuse, elle n'épousera pas M. de Serbellane, et Mad. d'Albémar n'ira sûrement pas en Italie. — A ces mots la gouvernante d'Isore la prit brus-

quement par la main, et l'emmena en lui faisant une sévère reprimande. Je ne prévoyois pas que j'entrainois cet enfant à faire du tort à sa mère, mais ce mot qu'elle m'a dit, grand Dieu! que signifie-t-il? Ce seroit Mad. d'Ervins qui auroit aimé M. de Serbellane, ce seroit pour la sauver que vous auriez pris aux yeux du monde, l'apparence de tous les torts: vous seriez une créature sublime, quand je vous accusois de parjure, et moi je mériterois... non je ne mériterois pas ce que j'ai souffert.

Cependant comment puis-je le croire? n'ai-je pas une lettre de vous, que je tiens de Mad. de Vernon, dans laquelle vous me dites de m'en rapporter à ce qu'elle me confiera de votre part? N'a-t-elle pas gardé le silence, ne s'est-elle pas embarrassée comme une amie confuse de vos torts envers moi, lorsque je l'ai interrogée sur les détails que j'avois appris en arrivant à Paris, et qui se répandoient dans la société, à l'occasion de la mort de M. d'Ervins? Ces détails, qui me causoient tous une douleur

nouvelle ; c'étoient votre attachement pour M. de Serbellane, vos engagemens pris à Bordeaux avec lui ; l'instant d'incertitude, que mes sentimens pour vous avoient fait naître dans votre ame, la délicatesse qui vous avoit ramenée à votre premier amour ; l'obligation où vous étiez de suivre M. de Serbellane après qu'il s'étoit battu pour vous, et lorsque le séjour de la France lui étoit interdit. Ne m'avez-vous pas dit vous-même qu'il étoit parti, quand il ne l'étoit pas ? n'a t-il pas passé vingt quatre heures enfermé chez vous ?.. Oh je reprends, en écrivant ces mots, tous les mouvemens, que je croyois calmés ! M. de Serbellane, à l'instant même où il avoit tué M. d'Ervins ne vous a-t-il pas nommée ? vos gens, au tribunal ; ne vous ont-ils pas citée seule ? n'avez-vous pas été chercher le portrait de M. de Serbellane ? ne receviez-vous pas sans-cesse de ses lettres ? avez vous nié à personne que vous dussiez l'épouser ? n'avez-vous pas demandé un sauf-conduit pour lui ? mais si toute cette conduite, n'étoit qu'un

dévouement continuel à l'amitié, vous seriez bien imprudente, je serois bien malheureux; mais vous n'auriez pas cessé de m'aimer, et il vaudroit encore la peine de vivre.

Si vous n'avez pas été coupable, si Mad. de Vernon a sû la vérité, si vous l'aviez chargé de me la dire, jamais la fausseté n'a employé des moyens plus infâmes, plus artificieux, mieux combinés ! Je serai vengé, si son cœur insensible peut recevoir une blessure, si.... Mais ce n'est pas de son sort que je dois vous occuper.

Qui pourra jamais comprendre ce génie du mal, qui a disposé de moi ! Mad. de Vernon me remit une lettre de ma mère, qui me conjuroit de tenir la promesse, qu'elle avoit donnée, de me marier avec Matilde; elle me parloit de vous avec amertume : dans un autre temps, rien de ce qu'elle auroit pu me dire n'auroit fait impression sur moi, mais il me sembloit que sa voix étoit prophétique et me prédisoit l'événement qui venoit d'anéantir mon sort. Ma mère m'adjuroit

au nom du repos de sa vie d'accomplir sa promesse ; il ne suffisoit pas de mon devoir envers elle pour me condamner au malheur que j'ai subi, il falloit que Mad. de Vernon, s'emparât de mon caractère, avec une habileté, que je ne sentis pas alors, mais qui depuis, en souvenir, m'a quelquefois saisi d'un insurmontable effroi.

Il n'y avoit pas un défaut en moi qu'elle n'irritât. Elle vous défendoit avec chaleur, et me blessoit jusqu'au fond de l'ame par sa manière de vous justifier ; elle m'exagéroit le tort que vous vous étiez fait dans le monde en passant pour la cause du duel de M. d'Ervins avec M. de Serbellane, et me proposoit en même tems de vous engager, au nom de mon désespoir, à m'accorder votre main, c'est ainsi qu'elle révoltoit ma fierté ! En me rappelant aujourd'hui tous ses discours, il se peut qu'elle ne m'ait pas dit précisément que vous aimiez M. de Serbellane, mais elle a mis, si cela n'est pas, plus de ruses à me le faire croire,

qu'il n'en falloit pour le dire. J'éprouvois en l'écoutant une contraction inouie, j'avois le front couvert de sueur, je me promenois à grands pas dans sa chambre, je m'écartois et je me rapprochois d'elle, avide de ses discours, et redoutant leur effet; mon ame étoit fatiguée de cette conversation, comme par une suite de sensations amères, par une longue vie de peines, et cette fatigue cependant ne lassoit point mon agitation, elle me rendoit seulement tous les mouvemens plus douloureux.

Cette femme, je ne sais par quelle puissance, agitoit mes passions comme un instrument qui s'ébranloit à sa volonté; toutes les pensées que je fuyois, elle me les offroit en face; tous les mots qui me faisoient mal, elle les répétoit; et cependant ce n'étoit pas contr'elle que j'étois irrité, car il me sembloit toujours qu'elle vouloit me consoler, et que la peine que j'éprouvois n'étoit causée que par des vérités qui

lui échappoient, ou qu'elle ne pouvoit réussir à me cacher.

Elle alloit chercher en moi tout ce que je peux avoir d'irritabilité, sur tout ce qui tient à l'opinion et à l'honneur, pour me convaincre sans me le prononcer, que je serois avili, si je montrois encore mon attachement pour une femme, publiquement livrée à un autre, ou si seulement je paroissois indifférent au scandale qu'avoit causé la mort de M. d'Ervins. Ce qu'elle disoit pouvoit convenir également aux torts de légèreté, si je ne vous avois cru coupable que de ceux-là, ou aux torts du sentiment; mais je saisissois sur-tout ce qui aigrissoit ma jalousie. Mad. de Vernon a fait de moi ce qu'elle a voulu, non par l'empire des affections, mais en excitant tous les mouvemens amers que le ressentiment peut inspirer. Quel art! si c'est de l'art.

Je n'ai rien encore entrevu que confusément, mais les plus généreuses vertus, et les plus vils des crimes ne pourroient-ils pas s'être réunis pour me perdre.? Delphine, si cette espérance que je saisis m'a déçu, si l'enfant n'a pas dit la vérité,

ne me répondez pas, j'entendrai votre silence, et je retomberai dans l'état, dont je suis un moment sorti. Que signifioit une lettre de votre propre main? comment falloit-il la comprendre? et tous les mistères du jour fatal, des jours qui l'ont précédé, de ceux qui l'ont suivi. Ah! ne me cachez rien, le secret fait tant de mal!

Depuis mon mariage même, depuis bientôt cinq mois, Mad. de Vernon se seroit-elle encore servie de sa fatale connoissance de mon caractère, pour irriter en moi la jalousie par la fierté, la fierté par la jalousie; pour empoisonner les peines de l'amour par l'orgueil, et me déchirer à la fois par tous les bons et les mauvais mouvemens de mon ame? Delphine, le cœur de Léonce est resté le même; si le vôtre n'a point été coupable, souvenez-vous du temps ou vous vous confiez à lui; hélas! hélas! depuis ce tems un lien funeste.... et ce seroit la fausseté la plus insigne qui..... Ne craignez rien pour Mad. de Vernon, ni pour sa fille; qu'une bonté cruelle ne vous inspire pas encore de me sacrifier à des ménagemens pour les autres!

Je voulois, après avoir vu Isore, retourner à l'instant même à Paris, mais j'ai reçu une lettre de ma mère, qui s'inquiétant de mon séjour à Bordeaux, et me croyant fort malade, vouloit malgré l'état de sa santé se mettre en route pour me rejoindre ; j'ai dû la prévenir, et je pars. Si c'est vous dont l'image règnera sur ma vie, je pars pour accomplir envers ma mère les devoirs que vous me recommanderiez ; s'il faut vous perdre, c'est en Espagne que reposent les cendres de mon père, c'est en Espagne qu'il faut aller mourir.

Delphine, songez avec quelle émotion, je vais passer les jours qui me séparent de votre réponse. Je serai à Madrid le premier de novembre ; si vous êtes à Bellerive ma lettre aura pu retarder de quelques jours, jusqu'au vingt-cinq, pendant un mois ; j'ai fixé ce terme à mon espérance. J'attendrai jusqu'au vingt-cinq, mon anxiété sera sans-doute cruelle, mais que serviroit-il de vous la peindre ? elle ne vous impose qu'un devoir, la vérité.

LETTRE

LETTRE XXXI.

DELPHINE

A M.lle D'ALBÉMAR.

Paris, ce 26 Octobre.

LOUISE, quelle lettre Léonce vient de m'écrire! tout est révélé, tout est éclairci, Mad. de Vernon! vous-même vous n'auriez jamais pensé qu'elle pût en être capable, elle a profité de tous les prétextes que lui fournissoient ma confiance, pour induire Léonce à croire que j'aimois M. de Serbellane, que je l'avois reçu chez moi pendant vingt-quatre heures, et que je partois pour l'épouser. Juste ciel! vous croyez que c'est à moi que je pense et que je goûterai quelque joie en apprenant que Léonce m'aime encore! non, je ne sens qu'une douleur, je n'ai qu'une idée, c'est l'amitié trahie,

l'amitié la plus tendre, la plus fidèle; on s'attend peut-être, sans se l'avouer, que le tems amènera des changemens dans les sentimens passionnés; mais les affections qui vivent de confiance et de certitude, tout l'avenir repose sur elles.

Mon amie, si vous me trompiez, croyez-vous que je pourrois supporter un tel malheur? Hé bien; j'aimois Mad. de de Vernon, autant que vous, peut-être plus encore, je m'en accuse, je m'humilie, mais son esprit séducteur avoit un empire inconcevable sur moi. J'ai eu des momens de doute sur elle depuis le mariage de Léonce; mais elle en avoit triomphé, mais mon cœur lui étoit plus livré que jamais.

Je suis troublée, tremblante, irritée comme s'il s'agissoit de Léonce. Ah! quand on a consacré tant de soins, tant de services, tant d'années à conquérir une amitié pour le reste de ses jours, quelle douleur on éprouve en considérant tout ce tems, tous ces efforts comme perdus, loin de vous! Qui trouverai-je jamais que j'aie aimé depuis

mon enfance avec cette confiance, avec cette candeur ? Une autre amie que j'aurois, après Mad. de Vernon, je la jugerois, je l'examinerois, je serois susceptible de crainte, de soupçon ; mais Sophie, je l'ai aimée dans une époque de ma vie où j'étois si tendre et si vraie ! Je ne puis plus offrir à personne ce cœur qui se livroit sans réserve et dont elle a possédé les premières affections. J'aimerai si l'on m'aime, je serai reconnoissante des marques d'intérêt que l'on pourra me donner ; mais cette tendresse vive, involontaire, que des agrémens, nouveaux, pour moi, m'avoient inspirée, je ne l'éprouverai plus. Je regrette Sophie et moi-même ; car je ne vaudrai jamais pour personne ce que je valois pour elle.

Se peut-il qu'elle ait pu accepter tant de preuves d'amitié, si elle ne sentoit pas qu'elle m'aimoit, qu'elle m'aimoit pour la vie ? de tous les vices humains l'ingratitude n'est-il pas le plus dur, celui qui suppose le plus de sécheresse dans l'ame, le plus d'oubli du passé, de ce tems qui ébranle si profondément les

âmes sensibles ? et moi-même aussi faut-il que je ne conserve plus aucune trace de ce passé qu'elle a trahi ? si je cède à mon cœur, si je confirme tous les soupçons de Léonce, ne vais-je pas l'irriter mortellement contre la mère de sa femme ? Je connois sa véhémence, sa généreuse indignation, il défendra à Matilde de voir sa mère ; je ne veux pas perdre Mad. de Vernon, je le dois à mes souvenirs, je veux respecter en elle l'amitié qu'elle m'avoit inspirée ; cependant rester coupable aux yeux de Léonce est un sacrifice au-dessus de mes forces ! Que faire donc, que devenir ? J'écrirai à M. Barton, je lui demanderai de se charger d'éclairer Léonce, en modérant les effets de son premier mouvement.

Hé quoi ! je me refuserois au bonheur d'écrire cette simple ligne. *Delphine n'a jamais aimé que Léonce.* Il l'espère, il l'attend ; ah ! quelle affreuse perplexité ! Je vais aller chez Mad. de Vernon, je lui parlerai, je n'épargnerai pas son cœur, s'il peut encore

être ému ; vous saurez en finissant cette lettre ce qu'elle m'aura dit, mais que peut-elle me dire ? je veux que du moins une fois elle entende les plaintes amères, qu'elle ne pourra jamais se rappeler sans rougir.

A minuit.

Non, je ne conçois point ce qu'est devenue l'idée que je m'étois faite de Mad. de Vernon ; je viens de passer deux heures avec elle sans avoir pu lui arracher un seul mot, qui pût en rien rappeler cette sensibilité naturelle et aimable que je lui ai trouvée tant de fois ; il semble que dès qu'elle a vu son caractère dévoilé, elle ne s'est plus embarrassée de feindre, et si elle s'étoit jamais montrée à moi comme aujourd'hui, mon cœur ne s'y seroit point trompé.

Après avoir reçu la lettre de Léonce, après m'être livrée en vous écrivant à toutes les impressions douces et cruelles

qu'elle faisoit naître en moi, j'allai chez Mad. de Vernon. Je ne vous peindrai point avec quel serrement de cœur je faisois cette même route, j'entrois dans cette même maison que je croyois hier plus à moi que la mienne; le spectacle des lieux toujours invariables quand notre cœur est si changé, produit une impression amère et triste; je m'arrêtai néanmoins dans l'antichambre de Mad. de Vernon pour demander de ses nouvelles avant d'entrer chez elle; je sentois que si elle avoit été malade je serois retournée chez moi. On me dit qu'elle se portoit beaucoup mieux et qu'elle avoit dormi jusqu'à midi; alors je hâtai mes pas et j'ouvris brusquement sa porte, elle étoit seule et vint à moi avec cet air d'empressement qui avoit coutume de me charmer. J'en fus irritée et par un mouvement très-vif je jetai sur une table, devant elle, la lettre de Léonce, et je lui dis de la lire.

Elle la prit, rougit d'abord d'une manière très-marquée, mais prolongeant

à dessein la lecture pour se remettre ; quand elle se sentit enfin tout-à-fait calme, elle me dit assez froidement ; — Vous êtes la maîtresse de semer la haine dans une famille unie, mais vous auriez dû penser plutôt qu'il étoit juste que je fisse tous les efforts qui dépendoient de moi, pour bien marier ma fille et vous empêcher de lui enlever l'époux qui lui étoit promis. — Grand Dieu m'écriai-je, il étoit juste que vous abusassiez de mon amitié pour vous, de la confiance absolue qu'elle m'inspiroit... — Et vous, interrompit-elle, n'abusiez vous pas de ce que je vous recevois tous les jours chez moi, pour venir dans ma maison même ravir à ma fille l'affection de Léonce ? — Vous ai-je rien caché, répondis-je avec chaleur, ne vous ai-je pas chargée vous-même d'expliquer ma conduite et mes sentimens à Léonce ? — En vérité, interrompit Mad. de Vernon, si vous me permettez de vous le dire, il falloit être trop naïve pour me choisir, moi, pour engager Léonce à vous épouser. — Trop naïve, répétai-je

avec indignation, trop naïve ! est-ce vous, madame, qui parlez avec dérision des sentimens généreux ? Ah ! j'en atteste le ciel ! dans ce moment où j'apprends que mon estime pour votre caractère a détruit tout le bonheur de ma vie, je jouis encore de vous avoir offert une dupe si facile, je jouis avec orgueil d'avoir un esprit incapable de deviner la perfidie et dont vous avez pu vous jouer comme d'un enfant.

— Léonce lui-même vous avoue, me répondit-elle, que ce n'est pas moi qui lui ai appris ce que l'on répandoit dans le monde; je me suis contentée de ne pas le nier, c'étoit bien le moins dans ma situation. Quant à tout l'esprit que fait Léonce à propos du prétendu pouvoir que j'ai exercé sur lui, c'est une excuse qu'il veut vous donner; on ne gouverne jamais personne que dans le sens de son caractère, l'éclat de votre aventure lui déplaisoit, l'imprudence de votre conduite, l'indépendance de vos opinions blessoient extrêmement sa manière de voir, voilà

tout. — Non, repris-je vivement, ce n'est pas tout, vous voulez, par des paroles légères, confondre le bien avec le mal, et cacher vos actions dans le nuage de vos discours, préparez pour le monde ces habiles moyens, un cœur blessé ne peut s'y méprendre. Ecoutez chaque mot de la lettre de Léonce. — Comme je voulois la reprendre pour la relire, Madame de Vernon la retint, et me dit négligemment : — Ne voulez-vous pas occuper tout Paris de nos querelles de famille, et montrer à vos amis cette lettre de Léonce ? — En prononçant ces paroles elle la jeta dans le feu. Cette action m'indigna ; mais plus mon impression étoit vive, plus je voulus la réprimer, et je me levai pour sortir. Mad. de Vernon reprit la parole assez vite ; elle recommença l'entretien afin qu'il ne se terminât pas par l'action qu'elle venoit de se permettre. — J'avois de l'amitié pour vous, me dit-elle, mais les intérêts de ma fille devoient m'être encore plus chers. — Hé quoi, répondis-je, ne les avois-

je pas assurés ces intérêts, lorsque je lui donnai la terre d'Andelys, lorsque je vous ai préservé deux fois de la ruine. — Delphine, interrompit Mad. de Vernon, il n'y a rien de plus indélicat que de reprocher les services qu'on a rendus. — Vous savez mieux que personne, Madame, continuai-je, froidement, combien j'attache peu de prix à ce que je puis faire pour les autres; quand il m'est arrivé de rendre des services à ceux que je n'aimois pas, je n'en ai jamais gardé le moindre souvenir; mais c'est avec tendresse, avec enthousiasme que je me suis vouée à vous être utile; les preuves d'amitié que je vous ai données, c'est aux sentimens que je croyois vous avoir inspirés qu'elles s'adressoient; si vous n'aviez pas ces sentimens, pourquoi donc avez vous disposé de moi? pourquoi vous exposiez vous au reproche le plus humiliant, le plus cruel, à celui de l'ingratitude? — L'ingratitude, me dit Mad. de Vernon, c'est un grand mot dont on abuse beaucoup; on se

sert parce que l'on s'aime, et quand on ne s'aime plus, l'on est quitte; on ne fait rien dans la vie que par calcul ou par goût, je ne vois pas ce que la reconnoissance peut avoir à faire dans l'un ou dans l'autre. — Je ne daigne pas répondre, lui dis-je, à ce détestable sophisme, mais vous n'aviez donc pas d'amitié pour moi, quand vous me montriez tant d'intérêt et d'affection? l'attachement que j'avois pour vous ne vous avoit donc pas touchée? est-il donc vrai que depuis six ans nos conversations, nos lettres, notre intimité, tout fut mensonge de votre part? en me retraçant les années heureuses que j'ai passées avec vous, j'éprouve l'insuportable peine de ne pouvoir me flatter qu'il a existé un tems où vous m'aimiez sincèrement: quand donc avez vous commencé à me tromper? dites-le moi, je vous en conjure, pour que du moins je puisse conserver quelques souvenirs doux de tous les jours qui ont précédé cette funeste époque! — En parlant ainsi, j'étois inondée de larmes, et je souf-

frois extrêmement de n'avoir pu les retenir, car Mad. de Vernon me paroissoit avoir conservé le plus grand sang-froid, cependant quand elle reprit la parole, sa voix étoit altérée.

— Tout est fini entre nous, me dit-elle en se levant, avec votre caractère, vous n'entendriez raison sur rien, vous êtes trop exaltée pour qu'on puisse vous faire comprendre le réel de la vie. Si je meurs de la maladie qui me menace, peut-être vous expliquerai-je ma conduite; mais tant que je vivrai il me convient de soutenir mon existence et ma manière d'être dans le monde telle qu'elle est, et je veux éviter les émotions pénibles que votre présence et les scènes douloureuses qu'elle entraîne me causeroient, il vaut mieux ne plus nous revoir. — Vous le dirai-je, ma chère Louise? je frémis à ces derniers mots. J'étois bien décidée à ne plus être liée avec Mad. de Vernon, je sentois que je ne pouvois répéter des reproches de cette nature, et qu'il me seroit impossible de la revoir sans les renouveler, mais je ne m'étois pas dit

que ce jour finiroit tout entre nous, et la rapidité de cette décision, quelqu'inévitable qu'elle fut, me faisoit peur. — Quoi, lui dis-je, vous ne pouvez pas trouver quelques excuses qui puissent affoiblir mon ressentiment! — Le prestige de tout ce que j'étois pour vous est détruit, me dit Mad. de Vernon, je suis trop fière pour essayer de le faire renaître. — Trop fière! m'écriai-je, vous qui avez pu me tromper!.. — Laissons ces reproches, reprit-elle impatiemment, je vaux peut-être mieux que je ne le parois, mais quoiqu'il en soit je ne veux pas m'entendre dire le mal que l'on peut penser de moi.

Vous êtes la maîtresse, ajouta-t-elle, de rendre les derniers jours de vie qui me restent horriblement malheureux en revélant tout à Léonce, vous pouvez user de cette puissance : je n'essayerai point de vous en détourner. — Ah! m'écriai-je, vous ne savez pas encore ce que vous pourriez sur moi si le repentir... — Du repentir, interrompit-elle avec l'accent le plus ironique, voilà bien une

idée dans votre genre ! — A cette réponse, à cet air, je repris toute mon indignation, et m'avançai vers la porte pour m'en aller, mais tout-à-coup je m'arrêtai, je regardai cette chambre dans laquelle j'avois passé des heures si douces, et je songeai que j'allois en sortir pour n'y rentrer jamais.

— Hélas ! lui dis-je alors avec douceur, combien vous avez mal connu la route de votre bonheur ! vous avez rencontré au milieu de votre carrière une personne jeune, qui vous aimoit de sa première amitié, sentiment presqu'aussi profond que le premier amour ; une personne singulièrement captivée par le charme de votre esprit et de vos manières, et qui ne concevoit pas le moindre doute sur la moralité de votre caractère : vous le savez, autour de moi j'avois souvent entendu dire du mal de vous, mais en vous justifiant toujours, je m'étois plus attachée aux qualités que je vous attribuois, que si je n'avois jamais eu besoin de vous défendre : vous avez brisé ce cœur qui vous étoit acquis, sans que

même une telle dureté fut nécessaire à aucun de vos intérêts ; vous auriez obtenu de moi d'immoler mon bonheur à mon attachement pour vous, vous m'avez trompée par goût pour la dissimulation, car la vérité eut atteint le même but, et vous avez voulu dérober par la fausseté, ce que l'amitié généreuse s'offroit à vous sacrifier ; je souhaite néanmoins, oui, je souhaite du fond du cœur que vous soyez heureuse, mais je vous prédis que vous ne serez plus aimée comme je vous ai prouvé qu'on aime ; on ne forme pas deux fois des liaisons telles que la nôtre ; et quelque aimable que vous soyez vous ne retrouverez pas l'amitié, le dévouement, l'illusion de Delphine ; je vous quitte dans cet instant pour ne plus vous revoir, et c'est moi qui suis émue, moi seule. Ah ! n'essayerez vous donc pas d'adoucir le sentiment que je vais emporter avec moi ! ce talent de feindre dont vous avez si cruellement abusé, vous manque t-il donc seulement alors qu'il pourroit rendre nos derniers momens moins

cruels ! — Je ne le puis, me dit-elle, je ne le puis, il faut éloigner de soi les sentimens pénibles, et ne point recommencer des liens qui désormais ne seroient que douloureux, il n'est plus en votre puissance de ne pas troubler mon repos, adieu donc, c'est du repos que je veux si je dois vivre encore, si non... — Elle s'arrêta comme si elle avoit eu l'idée de me parler, mais changeant de résolution. — Adieu Delphine, me dit-elle d'une voix assez précipitée, et elle rentra dans son cabinet.

Je restai quelque tems à la même place, mais enfin, honteuse de mon émotion, de cette foiblesse de cœur qui avoit entièrement changé nos rôles, et fait de celle qui étoit mortellement offensée, celle qui étoit prète à supplier l'autre, je quittai cette maison pour toujours, et je revins impatiente de vous apprendre ce qui s'étoit passé. S'il ne se mêloit pas à votre affection pour moi des vertus maternelles, si vous ne m'inspiriez pas ces sentimens qui appartiennent à l'amour filial, et que la mort prématurée de mes

parens ne m'a permis de connoître que pour vous, j'aurois quelqu'embarras à vous peindre la douleur que m'a causée ma rupture avec Mad. de Vernon; mais votre cœur n'est point accessible même à la plus noble des jalousies, vous avez de l'indulgence pour votre enfant, vous lui pardonnez cette amitié vive que les premiers goûts de l'esprit et les premiers plaisirs de la société avoient fait naître; elle existoit à côté de l'amour le plus passionné, cette amitié funeste, elle ne portoit donc pas atteinte à la tendresse reconnoissante que je ne puis éprouver que pour vous seule!

Maintenant quel parti prendre? ma conversation avec Mad. de Vernon m'a bien prouvé qu'elle redoutoit extrêmement pour le repos de sa famille que Léonce ne connût la vérité; mais que dois-je à Mad de Vernon? mais quelle puissance sur la terre pourroit obtenir de moi, que je consentisse une seconde fois à être méconnue de Léonce? Eh! que parlé-je de puissance? il n'en est qu'une à craindre, c'est la voix de mon

propre cœur! mais est-il vrai qu'elle me le demande? Non, il faut aussi que je compte mon sort pour quelque chose, que la bonté m'inspire quelque compassion pour moi-même. J'ai le tems encore de consulter M. Barton, d'avoir sa réponse, la vôtre aussi peut me parvenir, il faut quatorze jours pour que les lettres arrivent à Madrid; Léonce jusqu'au vingt-cinq Novembre attendra sans me condamner. Ah! ma sœur, que m'écrirez-vous? dans le combat qui me déchire, à quel sentiment prêterez-vous votre appui?

LETTRE XXXII.

DELPHINE

A M.lle D'ALBÉMAR.

Paris, ce 2 Novembre 1790.

J'ATTENDS impatiemment votre réponse et celle de M. Barton, je compte les jours, et je les redoute; je consume mes heures dans des réflexions qui me déchirent en se combattant mutuellement; quelquefois je trouve de la douceur à penser que si l'on n'avoit pas excité la jalousie de Léonce, toute autre prévention ne l'eut jamais assez éloigné de moi, pour qu'il consentit à devenir l'époux de Matilde; et l'instant d'après je me livre au désespoir en songeant que le plus simple hasard pouvoit tout éclaircir, et que si j'avois eu le courage d'aller vers lui, peut-être encore au der-

nier moment, un mot, un seul mot, faisoit de la plus misérable des femmes, la plus heureuse !

Quel sentiment éprouvera-t-il, quand il saura mon innocence! oui sans doute il la saura; l'on n'exigera pas de moi, que je renonce à me justifier auprès de lui. Cependant quel trouble je vais porter dans ses affections, dans ses devoirs, si je l'instruis positivement de la vérité ! ne vaut-il pas mieux que le tems, et ma conduite l'éclairent? mais si je garde le silence, il m'annonce qu'il me croira coupable, il croira que dans le moment même où je paroissois l'aimer, je le trompois; non, cette pensée est intolérable : si j'étois mourante, n'obtiendrois-je pas le droit de tout révéler après moi ? hélas ! l'aurois-je même alors? le bonheur des autres ne doit-il pas nous être sacré, tant qu'il peut dépendre de notre volonté?

Cruelle femme! c'est encore pour vous que j'éprouve ces affreuses incertitudes ; c'est votre repos, c'est votre bonheur, qui lutte encore dans mon cœur contre un désir inexprimable! et Matilde aussi

ne souffrira-t-elle pas de ce que je dirai? puis-je écrire à Léonce ce qui doit lui faire haïr sa belle mère, et l'éloigner encore plus ne sa femme? ah! jamais, jamais personne ne s'est trouvé dans une situation où les deux partis à prendre paroissent tous les deux également impossibles.

Enfin il le faut, je le dois, attendons les conseils qui peuvent m'éclairer.

Mon voyage près de vous est forcément retardé de quelques jours, parceque je ne vais plus avec Mad. de Vernon. J'avois remis toutes mes affaires entre les mains d'un homme à elle; il faut tout séparer, après avoir cru que tout étoit en commun pour la vie. J'ai honte de vous avouer combien je suis foible! encore ce matin je suis montée en voiture pour aller chez mon notaire; mais comme il falloit pour arriver à sa maison passer devant la porte de Mad. de Vernon, je n'en ai pas eu le courage; j'ai tiré le cordon de ma voiture au milieu de la rue, et j'ai donné l'ordre de retourner chez moi. J'ai voulu

ranger mes papiers avant mon départ, je trouvois par tout des lettres et des billets de Mad. de Vernon ; il a fallu ôter son portrait de mon sallon, lui renvoyer une foule de livres quelle m'avoit prêté, c'est beaucoup plus cruel que les adieux au moment de mourir, car les affections qui restent alors répandent encore de la douceur sur les dernières volontés; mais dans une rupture, tous les détails de la séparation déchirent, et rien de sensible ne s'y mêle, et ne fait trouver du plaisir à pleurer.

Je n'ai plus personne à consulter sur les circonstances journalières de la vie; je me sens indécise sur tout. Je pense avec une sorte de plaisir que par délicatesse pour Mad. de Vernon, je m'étois isolée de la plus part des femmes qui me témoignoient de l'amitié; je ne voulois confier à aucune, autre ce que je lui disois, j'étois jalouse de moi pour elle.

Au milieu de ces pensées plus douces mille fois, qu'une amie si coupable ne devoit les attendre de moi ; Mad. de Lebensai a trouvé le secret hier de me

faire parler très-amèrement de Mad. de Vernon ; elle étoit arrivée de la campagne exprès pour me questioner ; Mad. de Vernon l'avoit vue, et avoit sû la captiver entièrement, soit par l'empire de son charme, soit que dans la situation de Mad. de Lebensai, l'on ne veuille se brouiller avec personne, et que l'on devienne même très-aisément favorable à tous ceux qui vous traitent ben.

Je trouvai d'abord mauvais que Mad. de Vernon eut confié, sans mon aveu, à Mad. de Lebensai, mon sentiment pour Léonce ; mais la justification de Mad. de Vernon, que me rapporta Mad. de Lebensai assez mal adroitement, m'irrita bien plus encore. Elle se fondoit entièrement sur les dispositions que Mad. de Vernon supposoit à Léonce, son éloignement pour les femmes qui ne respectoient pas l'opinion, l'irrésolution de ses projets relativement à moi, le peu de convenance qui existoit entre nos manières de penser. Mad. de Vernon se représentoit enfin, me dit Mad. de Lebensai, comme n'ayant fait que conseiller Léonce selon son

bonheur, et peut-être son penchant, c'étoit me blesser jusqu'au fond du cœur, que se servir d'un tel prétexte. Si quelqu'un avoit senti fortement les torts de Mad. de Vernon envers moi, peut-être aurois-je adouci moi-même les coups qu'on vouloit lui porter! mais les formes tranchantes de Mad. de Lebensai, son parti pris d'avance, les petits mots qu'elle me disoit, et qui m'annonçoient que Mad. de Vernon l'avoit prévenue, que j'étois très-exagéréedans mon ressentiment; tout cet appareil d'impartialité, quand il s'agissoit de décider entre la générosité et la perfidie m'offensa tellement, que je perdis, je le crois, toute mesure, et faisant à Mad. de Lebensai avec beaucoup de chaleur le tableau de ma conduite, et de celle de Mad. de Vernon, je lui déclarai que je ne voulois point écouter ceux qui me parleroient pour elle, et que je la priois seulement de raconter à Mad. de Vernon ce que j'avois dit, et les propres termes dont je m'étois servie.

Quand Mad. de Lebensai fut partie, je sentis que j'avois eu tort, je ne me repentis

repentis, ni d'avoir excité le ressentiment de Mad. de Vernon, ni d'avoir attaché plus vivement Mad. de Lebensei à ses intérêts; il est assez doux de se faire du mal à soi-même en attaquant une personne qui nous fut chère; on aime à briser tous les calculs, en se livrant à ce douloureux mouvement; mais je me repentis d'avoir dénaturé ce que j'éprouvois, et de m'être donnée des torts de paroles, quand mes sentimens, et mes actions n'en avoient aucun. J'étois aussi, je l'avoue, vivement irritée en apprenant que Mad. de Vernon cherchoit encore à me nuire, dans le moment même où j'hésitois si je ne sacrifierois pas le bonheur de toute ma vie à son repos.

Cependant, que deviendrai-je! tant que Léonce me soupçonnera? la solitude et le tems ne feront rien à cette douleur; elle renaîtra chaque jour, car chaque jour j'essayerai de raisonner avec moi-même, pour me prouver que je dois répondre à Léonce. Mais pourquoi donc supposer que ma conscience me

le défende ? Ah je l'espère, vous et M. Barton, vous penserez que Léonce aura assez de calme, assez de vertu, pour apprendre la vérité sans punir celle qui fut coupable ; ah ! s'il sait pardonner, nepuis-je pas tout lui dire !

P.S. Vous ne m'avez pas répondu sur l'affaire de M. de Clarimin ; je suis bien sûre que vous sentèz comme moi, que je dois mettre plus d'importance que jamais, à lui faire accepter ma caution. Si par hasard vous ne l'aviez pas encore offerte, ce qui vient de se passer vous inspirera, j'en suis sûre, le désir de vous hâter.

LETTRE XXXIII.

M.lle D'ALBÉMAR A DELPHINE.

Montpellier, ce 4 Novembre.

MA chère Delphine, mon élève chérie, dans quel monde êtes vous tombée? pourquoi faut-il que Mad. de Vernon, cette femme perfide que mon pauvre frère détestoit avec tant de raison, vous ait captivée par son esprit séducteur? Pourquoi n'ai je pas su réunir à mon affection pour vous, cet art d'être aimable qui pouvoit satisfaire votre imagination? vous n'auriez eu besoin d'aucun autre sentiment, et votre cœur n'eut jamais été trompé.

Vous me demandez un conseil sur la conduite que vous devez tenir avec Léonce; comment oserois-je vous le donner? je ne pense pas que vous deviez en rien vous sacrifier pour l'indigne

Mad. de Vernon ; mais quand Léonce saura que vous n'avez jamais cessé de l'aimer, pourra-t-il supporter Matilde ? Pourra-t-il se résoudre à ne pas vous revoir ? aurez-vous la force de le lui défendre ? Faut-il cependant que quand vous pouvez vous justifier, vous vous donniez l'air coupable ? Supporterez-vous une telle douleur ? Non, l'amitié ne sauroit s'arroger le droit de conseiller une action héroïque ; si vous répondez à Léonce, si vous l'instruisez de la vérité, vous ne ferez peut-être rien de vraiment mal, rien que personne surtout pût se permettre de condamner ; mais, si, pour mieux assurer son repos domestique, si, pour l'éloigner plus sûrement de vous, vous vous taisez, vous aurez surpassé de beaucoup ce que je croyois possible à la puissance de la vertu.

LETTRE XXXIV.

M. BARTON

A MAD. D'ALBÉMAR.

Mondoville 9 Novembre.

J'AI été quelques jours, Madame, sans pouvoir me déterminer à vous écrire ; ce que je devois vous conseiller me sembloit trop pénible pour vous : cependant je me suis résolu à vous donner la plus grande preuve de mon estime, en répondant avec une sévère franchise à la généreuse question que vous daignez me faire.

M. de Mondoville indignement trompé sur vos sentimens a épousé Mlle. de Vernon ; il a repoussé le bonheur que j'espérois pour lui, il a gâté sa vie, mais il faut au moins qu'il respecte ses devoirs ; il lui restera toujours une destinée supportable, tant qu'il n'aura pas perdu l'estime de lui-même.

Sans pouvoir deviner le secret habilement conduit dont vous avez été la victime, je n'ai jamais cru que vous fussiez capable de tromper, mais j'ai toujours refusé de m'expliquer avec Léonce sur ce sujet. J'ai reçu une lettre de lui deux jours avant la vôtre, dans laquelle il m'apprend qu'il vous a écrit, et qu'il vous demande de lui dévoiler ce qu'il commence enfin à entrevoir, les criminelles ruses de Mad. de Vernon. Il se contient avec vous, me dit-il, mais il s'exprime dans sa confiance en moi avec une telle fureur, que je frémis du parti qu'il prendra, quand il saura la conduite de Mad. de Vernon envers lui.

Il est résolu d'abord de défendre à Mad. de Mondoville de voir sa mère, et si elle lui désobéit, il veut se séparer d'elle. Il forme encore mille autres projets extravagans de vengeance contre Mad. de Vernon. Je ne doute pas qu'il ne renonce à ce qui seroit indigne de lui, mais tel que je le connois, je suis sûr qu'il suivra le dessein qu'il m'annonce, de forcer Mad. de Mondoville à rompre

avec sa mère ; quel trouble cependant ne va-t-il pas en résulter !

Quelque coupable que soit Mad. de Vernon, vous la plaindriez d'être condamnée à ne jamais revoir sa fille, et si, comme je n'en doute pas, Mad. de Mondoville croit de son devoir de s'y refuser, quel scandale que la séparation de Léonce avec sa femme pour une telle cause ! c'est vous seule, Madame, qui pouvez encore être l'ange sauveur de cette famille, l'ange sauveur de celle même qui vous a cruellement persécutée.

Je ne me permettrai pas de vous dicter la conduite que vous devez tenir, j'ai dû seulement vous instruire des dispositions de Léonce. Il est impossible, quand il saura tout, de se flatter de l'appaiser ; il est malheureusement très-emporté, et jamais, il faut en convenir, jamais un homme n'a été offensé à ce point dans son amour et dans son caractère. Jugez vous-même, Madame, de ce qu'il importe de cacher à Léonce, jugez des sacrifices que votre âme généreuse est capable de faire ! je ne vous

demande point de me pardonner, car je crois vous honorer par ma sincérité autant qne vous méritez de l'être, et mon admiration respectueuse donne beaucoup de force à cette expression.

P. BARTON.

LETTRE XXXV.

DELPHINE

A M. BARTON.

Paris 8 Novembre.

Vous ne savez pas quelle douleur vous m'avez causée ! je croyois pouvoir le détromper, je croyois toucher au moment de recouvrer toute son estime, vous m'avez montré mon devoir, le véritable devoir, celui qui a pour but d'épargner des souffrances aux autres ; je l'ai reconnu, je m'y soumets, je n'écrirai point : mais souffrez que je le dise, pour la première fois j'ai senti que je m'élevois jusqu'à la vertu, oui, c'est de la vertu qu'un tel sacrifice, et ce qu'il me coûte, mérite le suffrage d'un honnête homme et la pitié du ciel.

L 5

Il attend ma réponse pour un jour fixe, pour le vingt-cinq Novembre. Mon silence, dit-il, sera pour lui l'aveu de la perfidie dont on m'avoit accusée ; ne pouvez-vous lui écrire que ce silence est un mistère que je ne veux jamais éclaircir, mais qu'il ne doit lui donner aucune interprêtation décisive ? ne pouvez-vous pas lui dire au moins que, je pars pour le Languedoc d'où je ne sortirai jamais? Est-ce trop demander, et ne défais-je pas ainsi, foiblesse aprés foiblesse, l'action que je nommois généreuse ?

Je vous laisse l'arbitre de ce que vous pouvez dire, vous comprenez ce que je souffre, ce que je souffrirai toujours, tant qu'il me croira coupable. Si le ciel vous inspire un moyen de me secourir sans porter atteinte au bonheur des autres, vous le saisirez, j'ose en être sûre ; s'il faut me sacrifier, je vous en donne le pouvoir, je saurai vous en estimer. Je dépose entre vos mains la promesse de m'éloigner, de ne point écrire, de

ne rien me permettre enfin pour moi-même, que de vous demander quelquefois si vous avez affoibli dans le cœur de Léonce, la juste haine qu'il va de nouveau ressentir contre moi.

LETTRE XXXVI.

MADAME D'ARTENAS A DELPHINE.

Paris 10 Novembre.

J'AI passé hier chez vous, ma chère Delphine, mais en vain, votre porte est toujours fermée. Je suis obligée de partir pour ma terre près de Fontainebleau, mais je ne veux pas différer à vous demander de m'apprendre les causes d'un événement, qui occupe toute la société de Paris. Vous êtes brouillée avec Mad. de Vernon, vous ne vous voyez plus, je crois bien aisément qu'elle a tort, et que vous avez raison, mais pourquoi vous brouiller avec elle ? pourquoi vous brouiller avec personne ? cela peut avoir les plus graves inconvéniens.

Vous avez découvert qu'elle vous trompoit, il y a long-tems que je m'en se-

rois doutée à votre place ; mais c'est précisément parce qu'elle a un caractère adroit et dissimulé, qu'il étoit sage de la ménager, votre conduite a été le contraire de ce qu'elle devoit être ; il falloit ne pas l'aimer avec tant d'aveuglement avant la découverte, et ne pas rompre depuis avec tant de véhémence. Mad. de Vernon est établie à Paris depuis beaucoup plus long-tems que vous ; elle y a beaucoup plus de relations, et vous savez qu'on est toujours ici soutenu par ses parens, non parce qu'ils vous aiment, mais parce qu'ils regardent comme un devoir de vous justifier, et qu'il y a si peu de véritable amitié dans le grand monde, qu'encore vaut-il mieux compter sur ceux qui se croyent obligés à vous défendre, que sur ceux qui le font volontairement. Vous allez vous trouver nécessairement mal avec votre famille, si vous ne voyez plus Mad. de Vernon, car Mad. de Mondoville, dans cette circonstance, ne se séparera sûrement pas de sa mère. Il faut tâcher de vous raccommoder avec tout cela : pen-

sez-en ce que j'en pense, mais soyez avec Mad. de Vernon dans une bonne mesure, quoique sans fausseté.

Les hommes peuvent se brouiller avec qui ils veulent; un duel brillant répond à tout; cette magie reste encore au courage, il affranchit honorablement des liens qu'impose la société; ces liens sont les plus subtils, et cependant les plus difficiles à briser; une jeune femme sans père ou sans mari, quelque distinguée qu'elle soit, n'a point d'appui réel ni de place marquée; il faut donc se tirer d'affaire habilement, gouverner les bons sentimens avec encore plus de soin que les mauvais, renoncer à cette exaltation romanesque qui ne convient qu'à la vie solitaire, et se préserver sur-tout de ce naturel inconsidéré, la première des grâces en conversation, la plus dangereuse des qualités en fait de conduite.

Vous aimez, quoique vous en puissiez dire, le mouvement et la variété de la société de Paris; sachez donc vous maintenir dans cette société, sans don-

ner prise sur vous à personne. Avant les chagrins que vous avez éprouvé vous aimiez aussi, et cela devoit être, les succès sans exemple que vous obteniez toujours quand on vous voyoit, et quand on vous entendoit. Défiez-vous de ces succès; qu'ils vous rendent d'autant plus prudente, car en excitant l'envie, ils vous obligent à craindre Mad. de Vernon. Je pourrois, moi, me brouiller avec elle; nous sommes à force égale, vieille et oubliée que je suis; mais vous, la plus belle, la plus jeune, la plus aimable des femmes, on croira tout ce que Mad. de Vernon dira contre vous, et pour ne vous rien cacher on le croit déjà.

J'avois commencé ma lettre avec l'intention de vous laisser ignorer ce que Mad. de Vernon allègue en sa faveur; mais je réfléchis qu'il faut que vous connoissiez tous les motifs qui doivent diriger votre conduite. Elle prétend que vous l'aviez chargée d'engager Léonce à vous épouser, que depuis l'esclandre du duel de M. de Serbellane il ne l'a pas voulu, et que vous ne lui avez

jamais pardonné son infructueuse négociation. Elle affirme que vous avez dit à tout le monde un mal abominable d'elle, et que vous lui avez reproché de prétendus services avec indélicatesse et amertume. Jugez combien les ingrats et ceux qui auroient envie de l'être, trouvent mauvais qu'on se souvienne des services qu'on a rendus ! Elle assure enfin que c'est elle qui n'a plus voulu vous voir, parce que vous ne veniez dans sa maison que pour vous faire aimer du mari de sa fille, et cette dernière accusation lui rallie toutes les dévotes. Vous voyez qu'elle sait se concilier les bons et les méchans, et de plus, cette nombreuse classe d'indifférens paisibles, qui, ayant beaucoup plus entendu parler de Mad. d'Albémar que de Mad. de Vernon, croient qu'il est de leur dignité de gens médiocres de blâmer celle qui a le plus d'éclat.

Ne vous exagérez pas cependant l'effet des discours de Mad. de Vernon, nous sommes en état de nous en défendre ; mais il est indispensable que vous com-

menciez par vous raccommoder avec elle; et je vous réponds qu'elle ne demanderoit pas mieux ; car dans toutes ces querelles en présence du tribunal de l'opinion, chacun a peur de l'autre. Retournez à ses soupers, cessez de lui faire aucun reproche, n'en dites plus aucun mal, et si elle continue à chercher à vous nuire, je me charge, moi, de lui jouer quelques tours de vieille guerre; je connnois les ruses de Mad. de Vernon, je ne m'en sers pas, mais j'en sais assez pour les dévoiler, et elle vous ménagera quand elle apprendra que vos qualités vives et brillantes sont sous la protection de ma prudence et de mon sang froid. Adieu, ma chère Delphine, suivez mes conseils et tout ira bien.

LETTRE XXXVII.

DELPHINE

A MAD. D'ARTENAS.

Paris 14 Novembre.

Je suis touchée, Madame, de l'intérêt que vous voulez bien me témoigner, mais je ne puis suivre le conseil que vous avez la bonté de me donner. J'ai aimé tendrement Mad. de Vernon, comment me seroit il possible de renouer avec elle par des motifs tirés de mon intérêt personnel? je suis bien peu capable de cette conduite, même avec les indifférens; mais j'aurois une répugnance invincible à dégrader les sentimens que j'ai éprouvés, en les soumettant à des calculs. Comment pourrois-je revoir avec calme, dans les rapports communs du monde, une personne qui a été l'objet de ma plus tendre amitié, et qui s'est montré ma plus cruelle ennemie? Non, la société ne

vaut pas ce qu'il en coûteroit, pour torturer à ce point son caractère naturel ; de tels efforts feroient plus que contraindre les mouvemens vrais du cœur, ils finiroient par le dépraver.

Je suis singulièrement blessée, je l'avoue, des discours que Mad. de Vernon tient sur moi ; mais c'est précisément parce que ces discours sont écoutés que je ne veux pas me rapprocher d'elle, j'aurois peut-être été assez foible pour le désirer, s'il étoit arrivé, ce qui je crois étoit juste, si c'étoit elle seule qu'on avoit blâmée ; mais puisqu'elle m'accuse et qu'on la soutient, puisque j'ai quelque chose encore à craindre d'elle, je ne la reverrai jamais.

C'est auprès de vous, Madame, que je voudrois me justifier. Mad. de Vernon m'a reproché *d'avoir dit du mal d'elle*, et vous me conseillez *de la ménager* ; tous ces mots me paroissent bien étranges, dans un sentiment de la nature de celui que j'avois pour Mad. de Vernon ! une seule fois j'ai parlé d'elle avec amertume, en m'adressant à une personne

qui l'aime beaucoup, et que je rattachois à elle au lieu de l'en détacher, par la vivacité même, qui me donnoit l'air d'avoir tort. Vous n'aimez pas Mad. de Vernon, et je m'interdis de vous en parler, à vous, que je désirerois si vivement éclairer sur les absurdes calomnies dont je suis l'objet.

J'ai reproché à Mad. de Vernon les services que je lui ai rendus; *et tous les services du monde*, dit-elle, *sont effacés par les reproches*. Vous sentez aisément, Madame, combien il seroit facile de se dégager ainsi de la reconnoissance. On blesseroit le cœur d'une personne qui se seroit conduite généreusement envers nous, elle s'en plaindroit, et l'on diroit ensuite que *toutes ses actions sont effacées par ses paroles*. Mais ce n'est pas de cela dont il s'agit entre Mad. de Vernon et moi; si je lui ai reproché son ingratitude, c'est celle du cœur dont je l'ai accusée, et c'est en confondant ensemble, en plaçant sur la même ligne, le jour où je lui ai serré la main avec tendresse, et celui où j'au-

rois engagé la moitié de ma fortune pour elle, que j'ai eu le droit de lui rappeler tout ce qui lui a prouvé que je l'aimois.

Je rougis jusqu'au fond de l'âme des autres torts qu'elle m'impute, mais si je les repoussois ce seroit alors que je serois vraiment blâmable; je nuirois à Mad. de Vernon, et jusqu'à présent vous voyez que j'ai trouvé le secret de ne nuire qu'à moi-même, je m'en applaudis. Je ne veux pas *ménager* Mad. de Vernon par les motifs que vous me présentez, je ne veux point la désarmer, mais je craindrois encore de lui faire du mal; hélas! elle apprendra bientôt à quel point je l'ai craint!

Mes plaintes contre elle, quand je m'en permets, ont toutes un caractère de sensibilité romanesque, qui, vous le savez, n'associera pas la société de Paris à mon ressentiment. Je ne suis pas indifférente au blâme de cette société, mais je ne ferai, pour m'y soustraire, que ce que je ferois pour la satisfaction de ma conscience; la vérité doit nous valoir le suffrage des autres, ou nous apprendre à nous en passer.

Je mettrois peut-être plus de prix à l'opinion, si j'étois unie à la destinée d'un homme qui me fut cher; mais condamnée à vivre seule, à supporter seule mon sort, je n'ai point d'intérêt à me défendre; qui jouiroit de mon triomphe si je le remportois? et n'est-il pas assez sage de ne point lutter contre la méchanceté des hommes, quand l'on n'a d'autre bien à espérer de ses efforts, que quelques douleurs de moins? cette indifférence sur ce qu'on peut dire de moi, m'est beaucoup plus facile maintenant, que je suis résolue à quitter Paris, je vais m'enfermer pour toujours dans la retraite ou vit ma belle-sœur; j'y emporterai le souvenir le plus tendre de vos bontés, et le regret de n'en avoir pas joui plus long-tems.

Delphine d'Albémar.

LETTRE XXXVIII.

RÉPONSE DE MAD. D'ARTENAS A DELPHINE.

Fontainebleau ce 19 Novembre.

Vous prenez beaucoup trop vivement, ma chère Delphine, les peines passagéres de la vie! que de candeur, de noblesse et de bonté dans votre lettre, mais que vous êtes encore jeune! je ne me souviens pas en vérité d'avoir eu cette bonne-foi dans mon enfance, et je ne suis pourtant, Dieu merci! ni méchante, ni fausse; mais j'ai vécu au milieu du monde, et je suis détrompée du plaisir d'être dupe.

Quoiqu'il en soit, je ne veux pas exiger de vous ce qui seroit trop opposé à votre caractère, et nous atteindrons au même but par une conduite négative. Dans la société de Paris ce qu'on ne fait pas vaut presque toujours autant que ce qu'on pourroit faire. Vous ne passerez

point votre vie dans le Languedoc, mais vous y resterez six mois; pendant ce tems tout sera oublié. On vous a accueillie avec transport à votre arrivée à Paris, c'est à présent le tour de l'envie, quand vous reviendrez, on sera las de l'envie même, et curieux de vous revoir; et comme rien de ce qu'on a dit n'a pu laisser de traces, on ne s'en souviendra plus; ce n'est pas pour de telles causes que la réputation se perd : si vous éprouviez ce malheur, quelque injuste qu'il pût être, votre philosophie ne tiendroit pas contre lui, il a des pointes trop acérées; mais il n'en est pas question, et je vous réponds de réparer cet hiver, et ce que le duel de M. de Serbellane a fait dire, et ce que Mad. de Vernon y a ajouté.

Je vous demande seulement de vous arrêter, dans ma terre qui est sur votre route en allant à Montpellier. Ma nièce pour qui vous avez été si bonne, et que vous avez rendue raisonnable, vous en prie instamment, j'ose l'exiger de vous.

LETTRE

LETTRE XXXIX.

DELPHINE

A M.lle D'ALBÉMAR.

Fontainebleau ce 25 Novembre.

J'AI déjà fait vingt lieues pour me rapprocher de vous, ma chère Louise, mon voyage est commencé, je suis partie de Paris, je ne reverrai plus les lieux où j'ai connu Léonce; je les ai quittés, le jour même, où, rempli de mon souvenir, il attendoit à deux cents lieues de moi la réponse qui devoit me justifier, et je ne l'ai pas faite cette réponse! ah! d'où vient qu'un sacrifice si grand ne me donne point le repos que l'on doit attendre de la satisfaction de sa conscience? Hélas! les peines de l'amour étouffent toutes les jouissances attachées à l'accomplissement du devoir, et le bonheur succombe alors même que la vertu résiste,

N'importe, ce n'est pas pour notre propre avantage, que tant de nobles facultés nous ont été données ; c'est pour seconder la pensée de l'Être-Suprême en épargnant du mal, en faisant du bien sur la terre à tous les êtres qu'il a créés.

J'ai regretté M. de Lebensai en quittant Paris, je l'avois vu tous les jours qui ont précédé mon départ; il craignoit que ma dernière conversation avec sa femme ne m'eût éloigné d'elle, et il paroissoit mettre du prix à nous rapprocher; j'ai promis de rester en correspondance avec lui, c'est un homme d'un esprit si étendu, il a réfléchi si profondément sur les sentimens et les idées, que peut-être, il calmera mon cœur en m'accoutumant à considérer la vie, sous un point de vue plus général.

Mad. d'Artenas veut que je passe huit jours ici dans sa terre, qui est agréablement située au milieu de la forêt de Fontainebleau; j'ai cédé à ses instances, et sur-tout à celles de sa nièce, Mad. de R... Elle a mis beaucoup de délicatesse à ne jamais me rechercher à Paris, et

semble attacher un grand prix à ces jours passés avec elle : je ne continuerai donc mon voyage vers vous, que dans huit jours. Mad. de Mondoville est venue me voir à Paris, un soir que j'étois à Bellerive ; je lui ai rendu le lendemain sa visite, mais en m'assurant qu'elle n'y étoit pas ; je craignois d'y trouver sa mère, et j'avois raison d'avoir peur de l'émotion que j'éprouverois, si j'en juge par celle que m'a causée le seul moment où depuis notre rupture j'aie entrevu Mad. de Vernon. . . . .

Je sortois de Paris ce matin avec ma voiture chargée pour le voyage et conduite par des chevaux de poste ; les postillons en tournant accrochèrent assez violemment un carrosse à deux chevaux, inquiète, je m'avancai pour voir s'il n'étoit pas renversé ; j'apperçus dans ce carrosse Mad. de Vernon seule et la tête appuyée contre un des côtés de la voiture ; je ne sais si c'étoit l'imagination ou la vérité, mais je la trouvai singulièrement pâle et défaite, un cri d'étonnement m'échappa en la voyant, elle me regarda

d'un air qui me parut triste et doux; vous l'avouerai-je ? un mouvement involontaire me fit porter ma main au cordon de la voiture pour l'arrêter; il n'y en avoit point et les chevaux m'avoient déjà emportée à cent pas d'elle; mais je sentis par cette épreuve et par l'émotion qu'elle me causa le reste du jour, combien j'avais eu raison en évitant de revoir Mad. de Vernon.

Les souvenirs d'une longue et tendre amitié se renouvellent toujours, quand on se représente celle que l'on a aimée comme souffrante ou malheureuse; mais je sais trop bien que Mad. de Vernon ne me regrette point, n'a pas besoin de moi, et je m'éloigne d'elle, sans avoir à cet égard le moindre doute.

LETTRE XL.

DELPHINE

A M.lle D'ALBÉMAR.

Fontainebleau ce 27 Novembre.

Ah ! mon Dieu ! que j'étois loin de prévoir l'événement qui me rappelle à l'instant même à Paris. La pauvre Mad. de Vernon ! Il ne me reste plus de traces de mon ressentiment contr'elle, je me reproche même.... je ne sais ce que je me reproche ; mais je serai bien malheureuse d'avoir été brouillée avec elle, si je ne puis la revoir encore, la soigner, lui prouver que j'ai tout oublié. Je crains de perdre un moment même avec vous, ma chère Louise, je vous envoie la lettre de Mad. de Mondoville et je pars.

MAD. DE MONDOVILLE

A MADAME D'ALBÉMAR.

Paris, ce 26 Novembre.

J'AI à vous annoncer, ma chère cousine, un cruel malheur : cette nuit, ma mère a pris un vomissement de sang, qui ne s'est point arrêté pendant plusieurs heures, et que les médecins regardent comme mortel ; sa poitrine est déjà très-attaquée depuis plusieurs mois, par des veilles continuelles ; l'on croit ce dernier accident sans remède dans son état, et le péril même en paroît extrêmement prochain. Elle avoit tout-à-fait perdu connoissance vers la fin de la nuit; en revenant à elle, elle a fait quelques questions à son médecin, et comprenant parfaitement sa situation, elle lui a dit avec l'air le plus calme et le plus doux : — J'aurois besoin, Monsieur, de trois ou quatre

jours pour régler divers intérêts; donnez-moi les remèdes qui peuvent me soutenir ; peu importe, comme vous le sentez bien, s'ils conviennent au fond de la maladie, elle est jugée, elle est sans ressources ; mais indiquez-moi ce qu'il faut faire pour avoir un peu de force jusques à la fin de ma vie, je vous en serai sensiblement obligée. — Alors se retournant vers moi, elle me dit : — C'est pour voir Mad. d'Albémar, que je souhaite encore de vivre quelques jours, je l'ai rencontrée hier matin partant pour Montpellier, je crois qu'un courrier peut la rejoindre, faites-le partir à l'instant ; je connois son cœur, je suis sûre qu'elle n'hésitera pas à revenir, dites-lui seulement mon désir et mon état. — Je crois comme ma mère, ma chère cousine, que vous êtes trop bonne pour hésiter à satisfaire les vœux d'une femme mourante, quand même ce que j'ai toujours voulu ignorer, vous croiriez avoir à vous plaindre d'elle. Vous n'avez pas un moment à perdre pour lui donner la satisfaction de vous revoir, et pour contribuer au salut de

son âme; car je ne doute pas que malgré nos différences d'opinions, vous ne vous joigniez à moi pour l'engager à remplir les devoirs sacrés dont dépend son bonheur avenir : c'est le premier intérêt dont je veux vous parler, vous lui ferez plus d'impression que moi, si vous vous joignez à mes instances; vous ne voulez pas, j'en suis sûre, exposer ma pauvre mère à mourir sans avoir reçu les secours de la religion. Je retourne auprès d'elle, et je vous attends impatiemment; sans ma confiance en Dieu, la douleur que je ressens me paroîtroit bien pénible à supporter. Adieu, ma chère cousine, je viens de demander qu'on fît dans mon couvent des prières pour ma mère, je les ai obtenues, j'y joins les miennes; j'espère que vous rendrez les vôtres efficaces, en vous réunissant à moi, dans les pieux efforts qui me sont commandés.

LETTRE XLII.

DELPHINE

A Mlle D'ALBÉMAR.

Paris ce 29 Novembre.

Elle vit encore, ma chère Louise, c'est tout ce que je puis vous dire; je n'ai point d'espérance, et jamais, je n'aurois eu plus besoin d'en concevoir. Je me suis rattachée à Mad. de Vernon, par des sentimens qui ne sont pas en tout semblables à ceux que j'éprouvois pour elle, mais la pitié les rend aussi tendres. Que ne puis-je prolonger ses jours! si elle revenoit de son état maintenant, elle se corrigeroit de ses défauts, parcequ'elle seroit éclairée sur ses erreurs; mais, hélas! il semble que la nature, ne donne la plus terrible leçon que la dernière, et ne permet pas de faire servir à la vie, les

sentimens qu'ont inspirés les approches de la mort.

Je puis vous écrire, pendant que Mad. de Vernon essaye de se reposer; on lui a expressément défendu de parler, ce qui m'oblige à m'éloigner souvent d'elle. Votre intérêt sera douloureusement captivé par le récit de la conduite qu'elle tient; vous serez aussi, je le crois, bien frappée de la singulière lettre qu'elle m'a écrite : je vous l'envoie en vous priant de me la conserver; oh! que le cœur humain est inattendu dans ses développemens! les moralistes méditent sans-cesse sur les passions et les caractères, et tous les jours il s'en découvre que la réflexion n'avoit pas prévus, et contre lesquels ni l'âme, ni l'esprit n'ont été mis en garde.

Je suis arrivée hier chez Mad. de Vernon, et j'éprouvois en entrant chez elle tous les genres d'émotion réunis! l'embarras, mêlé à la plus profonde pitié, un intérêt véritable, joint à de l'incertitude sur les témoignages que j'en devois.

donner. J'avois su par un courrier que j'envoyai à l'avance, que Mad. de Vernon étoit un peu mieux, mais toujours dans un grand danger ; je montai les escaliers en tremblant, Mad. de Mondoville vint au devant de moi ; — ma mère étoit bien impatiente de vous voir, me dit-elle ; elle vous a écrit hier tout le jour, quoiqu'on lui eût interdit cette occupation ; elle a mis en ordre ses affaires, venez, vous la trouverez plus touchante que jamais elle ne l'a été ; mais jusqu'à présent je n'ai pu lui faire encore entendre qu'elle est assez dangereusement malade pour se confesser. Les médecins disent que l'effrayer sur son état pourroit lui faire mal ; mais qui, juste ciel ! oseroit prendre sur soi de ménager son corps aux dépens de son âme ? Je vous en avertis, je lui parlerai, si vous ne vous en chargez pas. — Attendez de grâce, répondis-je à Mad. de Mondoville, que je me sois entretenue avec votre mère.

Matilde me conduisit enfin chez la pauvre malade, la chambre étoit obscure ; à travers le jour sombre qui l'é-

elairoit ; j'apperçus Mad. de Vernon couchée sur un canapé, les cheveux détachés, vêtue de blanc et d'une pâleur effrayante, elle vit l'émotion que j'éprouvois ; —— Remettez-vous, ma chère Delphine, me dit-elle, c'est bon à vous d'être si troublée. — Je pris sa main et je la baisai tendrement, elle me fit signe de m'asseoir, et m'adressa d'abord des questions indifférentes sur mon voyage, sur le lieu où le courier m'avoit rencontré, sur la santé de Mad. d'Artenas, etc. Je répondis à tout par des monosyllabes, n'osant commencer moi-même à lui parler de son état, et souffrant cruellement néanmoins de prendre part à des conversations si étrangères, au sentiment qui m'occupoit. Sa fille se leva et nous laissa seules ; je crus qu'elle alloit me parler avec confiance, mais continuant à l'éviter, elle me raconta son accident, les suites qu'il devoit avoir, la certitude qu'elle avoit de mourir dans trois ou quatre jours, avec une simplicité et un calme tout-à-fait sem-

blables à sa manière habituelle, à cette manière qui lui donnoit toujours, soit dans le sérieux, soit dans la plaisanterie, de la grâce et de la dignité.

Elle prit son mouchoir en me parlant, l'approcha de sa bouche, et le reposa sans s'interrompre sur la table; je le vis plein de sang, je tressaillis et penchant ma tête sur sa main je fondis en larmes, en l'appelant plusieurs fois du nom que j'aimois à lui donner, Sophie, ma chère Sophie! — Généreuse Delphine, me dit-elle, vous m'aimez encore, ah! cela vaut mieux que vivre! Je vous ai écrit, ajouta-t-elle, afin d'éviter une conversation trop pénible pour nous deux, ma lettre contient tout ce que je pourrois dire; je n'ai pas prétendu me justifier, mais vous expliquer ma conduite par mon caractère et ma manière de voir. Vous ne trouverez pas peut-être mes sentimens meilleurs après cette explication, mais vous comprendrez comment ils sont dans la nature; et si je vous montre les causes

des plus grands torts, vous serez un peu plus disposée à les pardonner. Ce que je vous demande instamment, c'est, après avoir lû cette lettre, de n'en pas causer avec moi; j'ai toujours craint les fortes émotions, je ne suis pas assez contente de moi, pour aimer à m'abandonner à mes mouvemens, ni à ceux des autres. Le repentir seul convient à ma situation et je ne veux pas m'y livrer; je suis mieux en tout quand je me contiens, et l'entraînement me fait mal. Ecrivez-moi seulement deux lignes, qui me disent que vous conserverez un souvenir encore doux de votre ancienne amie; je les mettrai ces deux lignes sur ma poitrine déjà mortellement atteinte, et ce remède me fera peut-être mourir sans douleur. — En disant ces derniers mots, elle sonna comme si elle eut redouté les pleurs que je répandois, et la prolongation de sa propre émotion.

Ses femmes entrèrent, elle me renvoya doucement chez moi. Je montai

dans une chambre que je m'étois fait donner pour ne pas sortir de la maison, et je lus avec un serrement de cœur continuel la lettre que voici.

MADAME DE VERNON

A MADAME D'ALBÉMAR.

Je n'ai été aimée dans ma vie que par vous; beaucoup de gens m'ont trouvée aimable, ont cherché ma société, mais vous êtes la seule personne qui m'ayez rendu service sans intérêt personnel, sans autre objet que de satisfaire votre générosité et votre amitié; et cependant vous êtes l'être du monde envers lequel j'ai eu les torts les plus graves; peut-être même n'y a-t-il que vous qui ayez véritablement le droit de me faire des reproches; comment vous expliquer, comment m'expliquer à moi-même une telle conduite? Au moins, je n'en adoucis pas les couleurs, je m'interdis, pour la première fois de ma vie, tout autre secours que celui de la vérité. C'est à votre esprit seul que je m'adresserai

dans cette peinture fidèle de mon caractère, et je n'abuserai point de ma situation, pour obtenir, mon pardon de l'attendrissement qu'elle pourroit vous causer.

Les circonstances qui présidèrent à mon éducation ont altéré mon naturel; il étoit doux et flexible, on auroit pu, je crois, le développer d'une manière plus heureuse. Personne ne s'est occupé de moi dans mon enfance, lorsqu'il eut été si facile de former mon cœur à la confiance et à l'affection. Mon père et ma mère sont morts que je n'avois pas trois ans, et ceux qui m'ont élevée ne méritoient point mon attachement. Un parent très-éloigné et très-insouciant fut mon tuteur; il me donnoit des maîtres en tout genre, sans prendre le moindre intérêt ni à ma santé, ni à mes qualités morales; il vouloit être bien pour moi, mais comme il n'étoit averti de rien par son cœur, sa conduite tenoit au hasard de sa mémoire, ou de sa disposition; il regardoit d'ailleurs les femmes comme des jouets dans leur en-

fance, et dans leur jeunesse comme des maîtresses plus ou moins jolies, que l'on ne peut jamais écouter sur rien de raisonnable.

Je m'apperçus assez vîte que les sentimens que j'exprimois étoient tournés en plaisanterie, et que l'on faisoit taire mon esprit, comme s'il ne convenoit pas à une femme d'en avoir ; je renfermai donc en moi-même tout ce que j'éprouvois, j'acquis de bonne heure ainsi l'art de la dissimulation, et j'étouffai la sensibilité que la nature m'avoit donnée. Une seule de mes qualités, la fierté, échappa à mes efforts pour les contraindre toutes ; quand on me surprenoit dans un mensonge, je n'en donnois aucun motif, je ne cherchois point à m'excuser, je me taisois ; mais je trouvois assez injuste que ceux qui comptoient les femmes pour rien, qui ne leur accordoient aucun droit et presqu'aucune faculté, que ceux-là même voulussent exiger d'elles, les vertus de la force et de l'indépendance, la franchise et la sincérité.

Mon tuteur assez fatigué de moi parce que je n'avois point de fortune, vint me dire un matin qu'il falloit épouser M. de Vernon. Je l'avois vu pour la première fois la veille, il m'avoit souverainement déplu, je m'abandonnai au seul mouvement involontaire que je me sois permis de montrer en ma vie ; je résistai avec assez de véhémence, mon tuteur me menaça de me faire enfermer pour le reste de mes jours dans un couvent, si je refusois M. de Vernon ; et comme je ne possédois rien au monde, je n'avois point l'espoir de m'affranchir de son despotisme ; j'examinai ma situation, je vis que j'étois sans force, une lutte inutile me parut la conduite d'un enfant, j'y renonçai, mais avec un sentiment de haine contre la société qui ne prenoit pas ma défense, et ne me laissoit d'autres ressources que la dissimulation. Depuis cette époque mon parti fut irrévocablement pris d'y avoir recours, chaque fois que je le jugerois nécessaire. Je crus fermement que le sort des fem-

mes les condamnoit à la fausseté ; je me confirmai dans l'idée conçue dès mon enfance, que j'étois par mon sexe et par le peu de fortune que je possédois, une malheureuse esclave à qui toutes les ruses étoient permises avec son tyran. Je ne réfléchis point sur la morale, je ne pensois pas qu'elle pût regarder les opprimés. Je n'étouffai point ma conscience, car en vérité, jusqu'au jour où je vous ai trompée, elle ne m'a rien reproché.

M. de Vernon n'étoit point un caractère insouciant comme mon tuteur, mais il avoit avant tout la peur d'être gouverné, et néanmoins une si grande disposition à être dupe, qu'il donnoit toujours la tentation de le tromper : cela étoit si facile et il y avoit tant d'inconvénient à lui dire la vérité la plus innocente, qu'il auroit fallu, je vous l'atteste, une sorte de chevalerie dans le caractère pour parler avec sincérité à un tel homme. J'ai pris pendant quinze ans l'habitude de ne devoir aucun de mes plaisirs qu'à l'art de ca-

cher mes goûts et mes penchans, et j'ai fini par me faire, pour ainsi dire, un principe de cet art même, parce que je le regardois comme le seul moyen de défense qui restoit aux femmes, contre l'injustice de leurs maîtres.

J'engageai M. de Vernon avec tant d'adresse à passer plusieurs années à Paris, qu'il crut y aller malgré moi; j'aimois le luxe et je ne connois personne qui par son caractère, ses fantaisies, et sa prodigalité, ait plus besoin que moi d'une grande fortune; M. de Vernon s'étoit enrichi par l'économie, je sus cependant exciter si bien son amour-propre qu'à sa mort il étoit presque ruiné, et avoit contracté, vous le savez, une dette assez forte avec la famille de Léonce. Je disposois de M. de Vernon et cependant il me traitoit toujours avec une grande dureté; il ne se doutoit pas que j'eusse de l'ascendant sur ses actions, mais pour mieux se prouver à lui-même qu'il étoit le maître, il me parloit toujours avec rudesse.

Ma fierté se révoltoit souvent en se-

cret de tout ce que j'étois obligée de faire pour alléger ma servitude ; mais si je m'étois séparée de M. de Vernon, je serois retombée dans la pauvreté, et j'étois convaincue que de toutes les humiliations, la plus difficile à supporter au milieu de la société, c'étoit le manque de fortune et la dépendance que cette privation entraîne.

Je ne voulus point avoir d'amans, quoique je fusse jolie et spirituelle ; je craignois l'empire de l'amour ; je sentois qu'il ne pouvoit s'allier avec la nécessité de la dissimulation ; j'avois pris d'ailleurs tellement l'habitude de me contraindre, qu'aucune affection ne pouvoit naître malgré moi dans mon cœur ; les inconvéniens de la galanterie me frappèrent très-vivement, et ne me sentant pas les qualités qui peuvent excuser les torts d'entraînement, je résolus de conserver intacte ma considération au milieu de Paris. Je crois que personne n'a mieux jugé que moi le prix de cette considération, et les élémens dont elle se compose ; mais les

liens d'amour, tels qu'on peut les former dans le monde, valent-ils mieux qu'elle? je ne le pense pas.

J'avois eu d'abord l'idée d'élever ma fille d'après mes idées, et de lui inspirer mon caractère; mais j'éprouvai une sorte de dégoût de former une autre à l'art de feindre; j'avois de la répugnance à donner les leçons de ma doctrine; ma fille montroit dans son enfance assez d'attachement pour moi; je ne voulois ni lui dire le secret de mon caractère, ni la tromper. Cependant j'étois convaincue et je le suis encore, que les femmes étant victimes de toutes les institutions de la société, si elles s'abandonnent le moins du monde à leurs sentimens, si elles perdent de quelque manière l'empire d'elles-mêmes, sont dévouées au malheur. Je me déterminai, après y avoir bien réfléchi, à donner à Matilde, dont le caractère, je vous l'ai dit, s'annonçoit de bonne heure comme très-âpre, le frein de la religion catholique; et je m'applaudis d'avoir trouvé le moyen de soumettre

ma fille à tous les jougs de la destinée de femme, sans altérer sa sincérité naturelle. Vous voyez d'après cela que je n'aimois pas ma manière d'être, quoique je fusse convaincue que je ne pouvois m'en passer. . .

M. de Vernon mourut : l'état de sa fortune me rendoit impossible de rester à Paris, j'en fus très-affligée ; j'aime la société, ou pour mieux dire, je n'aime pas la solitude ; je n'ai pas pris l'habitude de m'occuper, et je n'ai pas assez d'imagination pour avoir dans la retraite aucun amusement, aucune variété par le secours de mes propres idées ; j'aime le monde, le jeu, etc. Tout ce qui remue au dehors me plaît, tout ce qui agite au dedans m'est odieux ; je suis incapable de vives jouissances, et par cette raison même, je déteste la peine, je l'ai évitée avec un soin constant et une volonté inébranlable.

J'allai à Montpellier, c'est alors que je vous connus, il y a six ans, vous en aviez seize, et moi près de quarante. M. d'Albémar qui vous avoit

élevée, devoit, quoiqu'il eût déjà soixante ans, vous épouser l'année suivante; ce mariage me déplaisoit extrêmement, il m'ôtoit tout espoir d'obtenir une part quelconque dans l'héritage de M. d'Albémar et de voir finir la gêne d'argent qui m'étoit singulièrement odieuse. J'avois d'abord assez de prévention contre vous, mais je vous l'atteste, et j'ai bien le droit d'être crue, après tant de pénibles aveux, vous me parutes extrêmement aimable, et dans les trois années que j'ai passées à Montpellier, je trouvois dans votre entretien un plaisir toujours nouveau.

Cependant mon âme n'étoit plus accessible à des sentimens assez forts pour me changer; il falloit, pour être aimée d'une personne comme vous, que je cachasse mon véritable caractère et j'étudiois le vôtre pour y conformer en apparence le mien; cette feinte, quoiqu'elle eût pour but de vous plaire, dénaturoit extrêmement le charme de l'amitié: votre mari mourut, je vous avois dit que je désirois d'achever l'éducation

de ma fille à Paris, vous m'offrites aussitôt d'y venir avec moi et de me prêter quarante mille livres qui m'étoient nécessaires pour m'y établir ; j'acceptai ce service, et voilà ce qui a commencé à dépraver mon attachement pour vous.

Vous étiez si jeune et si vive, que je ne vous regardois absolument que comme un plaisir dans ma vie ; de ce moment je pensai que vous pouviez m'être utile, et j'examinai votre caractère sous ce rapport. J'apperçus bientôt que vous étiez dominée par vos qualités, la bonté, la générosité, la confiance, comme on l'est par des passions ; et qu'il vous étoit presque aussi difficile de résister à vos vertus, peut-être inconsidérées, qu'à d'autres de combattre leurs vices. L'indépendance de vos opinions, la tournure romanesque de votre manière de voir et d'agir, me parurent en contraste avec la société dans laquelle vos goûts, vos succès, votre rang et vos richesses devoient vous placer. Je prévis aisément que vos agrémens et

vos avantages inspireroient pour vous des sentimens passionnés, mais vous feroient des ennemis; et dans la lutte que vous étiez destinée à soutenir contre l'envie et l'amour, je pensai que je pourrois aisément prendre un grand ascendant sur vous.

Je n'avois alors, je vous le jure, d'autre intention que de faire servir cet ascendant à notre bonheur réciproque. Mais le sentiment que vous inspirâtes à Léonce, changea ma disposition. Je mettois une grande importance au mariage de ma fille avec lui, et je vous en ai, dans le tems, développé tous les motifs; ils étoient tels, que votre générosité même ne pouvoit diminuer leur influence sur mon sort: je ne pouvois, sans ce mariage, être dispensée de rendre compte de la fortune de M. de Vernon, ni donner une existence convenable à ma fille, ni conserver mon état à Paris.

Il y avoit quelques-unes de mes dettes que je ne vous avois pas avouées, entr'autre celle à M. de Cla-

rimin ; je me croyois sûre de son silence ; j'étois loin de penser qu'il fût capable de la conduite qu'il a tenue envers moi ; je le connoissois depuis mon enfance ; c'est le seul homme qui m'ait trompée, parce que de tout tems il s'est montré à moi comme très-immoral, et que j'ai cru par conséquent qu'il ne me cachoit rien. Une fois, malgré ma prudence accoutumée, je lui répondis une lettre un peu vive (1); elle l'a blessé ; l'un des inconvéniens de l'habitude de la dissimulation, c'est qu'une seule faute peut détruire tout le fruit des plus grands efforts ; le caractère naturel porte en lui-même de quoi réparer ses torts, le caractère qu'on s'est fait, peut se soutenir, mais non se relever.

Je vous sus mauvais gré de vouloir enlever Léonce à ma fille, après que nous étions convenues ensemble de ce mariage ; si je vous avois parlé franchement, vous vous seriez sans doute justifiée ; mais j'ai une aversion particulière pour les explications ; décidée à

(1) Cette lettre ne s'est pas trouvée.

ne pas faire connoître en entier ce que je pense, je déteste les momens que l'on destine à se tout dire ; je conservai donc mon ressentiment contre vous, et il devint plus amer étant contenu.

Le jour de la mort de M. d'Ervins, au moment même du dénouement de cette funeste histoire, lorsque j'avois tout préparé pour m'opposer à votre mariage, vous m'avez montré tant de confiance que je fus prête à vous avouer ce qui se passoit en moi ; mais ce mouvement étoit si contraire à ma nature et à mes habitudes, que j'éprouvai dans tout mon être, comme une sorte de roideur qui s'y opposoit. Mille hasards se réunirent pour aider à mes desseins, une lettre de la mère de Léonce, qui s'opposoit de la manière la plus solennelle à son mariage avec vous, arriva la veille même du jour où je devois lui parler ; le public étoit convaincu que c'étoit l'amour de M. de Serbellane pour vous, qui l'avoit si vivement irrité contre un mot blessant

que vous avoit dit M. d'Ervins. Ce que vous écriviez à Léonce étoit assez vague pour s'accorder avec ce qu'on pouvoit insinuer ou taire; les soins que vous preniez, pour sauver la réputation de Mad. d'Ervins, vous compromettoient nécessairement dans l'opinion; je me vis environnée de ces facilités funestes, qui achèvent d'entraîner dans le combat de l'intérêt avec l'honnêteté.

J'hésitois encore cependant, je vous le jure, et deux fois j'ai demandé mes chevaux pour aller à Bellerive ; mais enfin ma fille, dans une conversation que nous eûmes ensemble, le matin même du retour de Léonce, me dit qu'elle l'aimoit, et que le bonheur de sa vie étoit attaché à l'épouser. Alors je fus décidée : je me dis qu'en donnant à Matilde l'espérance d'être la femme de Léonce, en lui faisant voir tous les jours un jeune homme aussi remarquable, j'avois contracté l'obligation de l'unir à lui, et que je ne faisois qu'accomplir mon devoir de mère, en employant tous les moyens possibles pour déterminer Léonce à l'épouser.

A cet intérêt, se joignit une opinion qui ne peut pas m'excuser à vos yeux, mais dont je conserve néanmoins encore la conviction intime : je ne crois pas que le caractère de Léonce eût jamais pu vous rendre heureuse. Je sais qu'il a de grandes qualités par lesquelles vous pouvez vous ressembler, mais je l'ai remarqué, dans cet entretien même, où j'ai mérité tous mes malheurs en trahissant votre confiance ; ce n'étoit point la jalousie seule qui agissoit sur lui, j'exerçois un grand empire sur les mouvemens de son âme, en lui disant que l'opinion générale vous étoit contraire et qu'on le blâmeroit de rechercher une femme qui s'étoit publiquement compromise. Chaque fois que j'en appelois pour le décider, à ce qu'il devoit à sa propre considération, je lui causois une rougeur, une agitation qui ne se seroit pas entièrement calmée, quand même on lui auroit prouvé que les apparences seules étoient contre vous.

Vous savez maintenant, non mon excuse, mais l'explication de ma conduite.

Mon plus grand tort fut d'arracher à Léonce son consentement et de l'entraîner à l'église avant que vous eussiez eu le tems de vous revoir, j'en ai été punie; il n'est résulté pour moi que des peines de ce malheureux mariage, ma fille s'est éloignée de moi; elle n'a voulu se prêter à rien de ce que je souhaitois; je me suis jetée dans les distractions qui suspendent toutes les inquiétudes de l'âme, j'ai joué, j'ai veillé toutes les nuits; je sentois qu'en me conduisant ainsi j'abrégeois ma vie, et cette idée m'étoit assez douce.

Je craignois à chaque instant que le hasard n'amenât un éclaircissement entre Léonce et vous : si j'ai mis alors tant d'intérêt à l'empêcher, c'étoit sur-tout dans l'espoir de conserver, ou de dérober même votre amitié que je ne méritois plus : le mariage que je voulois étoit conclu, mais il falloit que l'absence de Léonce me laissât le tems de vous engager à l'oublier, et peut-être alors auriez-vous formé d'autres liens, qui vous auroient rendue plus in-

différente, aux moyens employés pour vous brouiller avec M. de Mondoville. Pendant deux mois qu'il a différé le voyage qu'il projetoit, j'ai su tout ce que vous faisiez l'un et l'autre, afin de prévenir l'explication que je redoutois mortellement. Votre caractère et celui de Léonce rendoient cette entreprise plus facile ; vous vous occupiez de M. de Serbellane, à cause de Mad. d'Ervins, sans songer qu'à votre âge vous pouviez nuire ainsi très-sérieusement à votre réputation ; et Léonce a non-seulement de la jalousie dans le caractère, mais une sorte de susceptibilité sur les torts d'une femme envers lui, ou sur ceux qu'elle peut avoir aux yeux des autres, dont il est aisé de tirer avantage pour l'irriter même contre celle qu'il aime. Enfin Léonce partit pour l'Espagne, vous me proposâtes d'aller avec vous à Montpellier, et me croyant sûre, Léonce étant absent, de pouvoir conserver votre amitié, je revins à vous du fond de mon cœur, avec la tendresse la plus vive que j'aie jamais éprou-

vée pour personne. Quand j'acceptai de vous un nouveau service, j'étois digne de le recevoir; je crus au bonheur plus que je n'y avois cru de ma vie : ma santé se rétablissoit, et l'espoir de passer le reste de mes jours avec vous rafraîchissoit mon âme flétrie : c'est alors qu'un enfant a découvert le secret le mieux caché ; c'est la punition d'une femme qui se croyoit habile en dissimulation, que d'être déjouée par un enfant, quand elle avoit réussi à tromper les hommes.

Cet événement m'a tuée, la maladie dont je meurs vient de là. Vous avez été offensée avec raison de la manière dont je me suis conduite, lorsque tout vous fut révélé; mais notre liaison ne pouvant plus subsister, je voulois éviter les scènes douloureuses. Plus je me sentois coupable, plus je souffrois, plus je voulois vous le cacher. Vous pouviez me perdre auprès de Léonce, je ne cherchai point à vous adoucir; je pouvois, il est vrai, me confier en votre générosité, mais ne repoussez pas le peu de bien que je dis de moi-même, c'est, je vous

le jure, parce que je vous aimois encore, qu'il me fut impossible de vous implorer.

Il ne me convenoit pas, tant que je continuois à vivre dans le monde, que l'on connût la véritable cause de notre brouillerie. Je me trouvois engagée à suivre mon caractère, à mettre de l'art dans ma défense ; cependant ce caractère éprouvoit déjà beaucoup de changement dans le secret de moi-même ; mais après quarante ans, les habitudes dirigent encore, alors même que les sentimens ne sont plus d'accord avec elles. Il faut de longues réfléxions ou de fortes secousses pour corriger les défauts de toute la vie ; un repentir de quelques jours n'a pas ce pouvoir.

Quand je vous rencontrai avant-hier au moment de votre départ, quand je vis le regard doux et sensible que vous jetâtes sur moi, j'éprouvai une émotion si profonde et si vive qu'elle a beaucoup hâté la fin de ma vie. J'aurois voulu vous retenir à l'instant, pour vous révéler mes secrets ; mais il falloit l'appro-

che de la mort pour me donner la confiance de parler de moi-même. Je suis timide malgré la présence d'esprit que j'ai su toujours montrer; mon caractère est fier, quoique ma conduite ait été souple et dissimulée; il y a dans moi je ne sais quel contraste, qui m'a souvent empêchée de me livrer aux bons mouvemens que j'éprouvais.

Enfin je vais mourir, et toute cette vie d'efforts et de combinaisons est déjà finie, je jouis de ces derniers jours pendant lesquels mon esprit n'a plus rien à ménager. Je croyois, il y a quelque tems, que j'avois seule bien entendu la vie, et que tous ceux qui me parloient de sentimens dévoués et de vertus exaltées étoient des charlatans ou des dupes; depuis que je vous connois, il m'est venu par intervalle d'autres idées, mais je ne sais encore si mon aride système étoit complettement erroné, et s'il n'est pas vrai qu'avec toute autre personne que vous, les seules relations raisonnables sont les relations calculées.

Quoi qu'il en soit, je ne crois pas

avoir été méchante : j'avais mauvaise opinion des hommes, et je m'armais à l'avance contre leurs intentions malveillantès, mais je n'avois point d'amertume dans l'âme ; j'ai rendu fort heureux tous mes inférieurs, tous ceux qui ont été dans ma dépendance, et lorsque j'ai usé de la dissimulation envers ceux qui avoient des droits sur moi, c'étoit encore en leur rendant la vie plus agréable. J'ai eu tort envers vous, Delphine, envers vous qui êtes, je vous le répète, ce que j'ai le plus aimé ; inconcevable bizarrerie ! que ne me suis-je livrée à l'impression que vous me faisiez ! mais je la combattois comme une folie, comme une foiblesse qui dérangeoit une vie politiquement ordonnée, tandis que ce sentiment auroit aussi bien servi mes intérêts que mon bonheur.

J'ai tout dit dans cette lettre, je ne vous ai point exagéré les motifs qui pouvoient m'excuser. J'ai donné à mes sentimens pour ma fille, à mes calculs personnels leur véritable part ; croyez-moi donc sur le seul intérêt qui me reste, croyez que je meurs en vous aimant.

J'ai vécu pénétrée d'un profond mépris pour les hommes, d'une grande incrédulité sur toutes les vertus, comme sur toutes les affections ! vous êtes la seule personne au monde que j'aie trouvée tout à-la-fois supérieure et naturelle, simple et généreuse, constante et passionnée, spirituelle comme les plus habiles, confiante comme les meilleurs ; enfin, un être si bon et si tendre, que malgré tant d'aveux indignes de pardon, c'est en vous seule que j'espère pour verser des larmes sur ma tombe, et conserver un souvenir de moi, qui tienne encore à quelque chose de sensible.

SOPHIE DE VERNON.

QUELLE lettre que celle que vous venez de lire, ma chère Louise ! n'augmente-t-elle pas votre pitié pour la malheureuse Sophie ? quelle vie froide et contrainte elle a menée ! quelle honte, et quelle douleur qu'une dissimulation habituelle ! comment pourrai-je lui inspirer quelques-uns de ces sen-

timens, qui peuvent seuls soutenir dans la dernière scène de la vie ! oh ! je lui pardonne et du fond de mon cœur, mais je voudrais que son âme s'endormît dans des idées, dans des espérances qui pussent l'élever jusqu'à son Dieu. Je vais retourner vers elle, et demain je vous écrirai.

LETTRE XLII.

DELPHINE

A Mlle D'ALBÉMAR.

Paris ce 31 Novembre.

MAD. de Vernon a été aujourd'hui véritablement sublime, plus son danger augmente, plus son âme s'élève. Ah ! que ne peut-elle vivre encore ! elle donneroit, j'en suis sûre, pendant le reste de sa vie, l'exemple de toutes les vertus. Sa fille qui avoit passé la nuit à la veiller est montée chez moi ce matin, elle m'a dit que sa mère étoit plus mal que le jour précédent, et qu'il ne restoit plus aucun espoir. — Il faut donc, ajouta-t-elle, il faut absolument que vous lui parliez de la nécessité d'accomplir ses devoirs de religion : je vous en conjure, ayez ce courage ; il aura plus de mérite avec vos opinions qu'avec les miennes, et

vous m'éviterez le plus cruel des malheurs, en sauvant ma pauvre mère de la perdition qui la menace. Mon confesseur est ici, c'est un prêtre d'une dévotion exemplaire, il prie pour nous dans ma chambre, et m'a déjà dit la messe pour obtenir du ciel, que ma mère meure dans le sein de notre église; cependant que peuvent ses prières si ma mère n'y réunit pas les siennes! Ma chère cousine, persuadez-la! quelle que soit sa réponse, je lui parlerai, c'est mon devoir; mais si elle étoit bien préparée, si elle savoit qu'une personne aussi philosophe... Je ne le dis pas pour vous offenser, vous le croyez bien; mais enfin, si elle savoit qu'une personne du monde comme vous, est d'avis qu'elle doit se conformer aux devoirs de sa religion, peut-être qu'elle ne seroit pas retenue par le faux amour-propre qui l'endurcit. Ma chère cousine, je vous en conjure... — Et elle me serroit les mains en me suppliant, avec une ardeur que je ne lui avois jamais connue. Je m'engageai de nouveau à parler à Mad. de Ver-

non, je pensois en effet qu'on devoit du respect aux cérémonies de la religion qu'on professe; et d'ailleurs les scrupules mêmes les moins fondés des personnes qui nous aiment méritent des égards ; je demandai toutefois instamment à Matilde, de se conduire dans cette occasion avec beaucoup de douceur, de remplir ce qu'elle croyoit son devoir, mais de ne point tourmenter sa mère. Je descendis chez Mad. de Vernon, j'y trouvai Mad. de Lebensai. Mad. de Mondoville, en la voyant, recula brusquement, et ne voulut point entrer. Mad. de Lebensai me laissa seule avec Mad. de Vernon, en promettant de revenir le soir même, passer la nuit auprès d'elle avec moi. — Eh bien! me dit Mad. de Vernon en me tendant la main quand nous fûmes seules, un mot de vous sur ma lettre, j'en ai besoin. — Sophie, lui répondis-je, je demande au ciel de vous rendre la vie, et je suis sûre de ramener votre cœur à tous les sentimens pour lesquels il étoit fait. — Ah! la vie, me dit-elle, il ne s'agit plus de cela, mais si votre amitié

me reste, je me croirai moins coupable, et je mourrai tranquille. — Ah ! sans doute, repris-je, elle vous reste, elle vous est rendue cette amitié si tendre ; à la voix de ce qui nous fut cher, le souvenir du passé doit toujours renaître, rien ne peut l'anéantir ; il se retire au fond de notre cœur, lors même qu'on croit l'avoir oublié : jugez ce que j'éprouve à présent que vous souffrez, que vous m'aimez, et que je vous vois prête à devenir ce que je vous croyois, ce que la nature avoit voulu que vous fussiez. — Douce personne ! interrompit-elle, vos paroles me font du bien, et je meurs plus tranquillement que je ne l'ai mérité.

— Il me reste, lui dis-je, un pénible devoir à remplir auprès de vous ; mais votre raison est si forte, que je ne crains point de vous présenter des idées qui pourroient effrayer toute autre femme. Votre fille désire avec ardeur que vous remplissiez les devoirs, que la religion catholique prescrit aux personnes dangereusement malades ; elle y attache le

plus grand prix; il me semble que vous devez lui accorder cette satisfaction. D'ailleurs vous donnerez un bon exemple, en vous conformant dans ce moment solennel aux pratiques qui édifient les catholiques; le commun des hommes croit y voir une preuve de respect pour la morale et la divinité. — Mad. de Vernon réfléchit un moment avant de me répondre; puis elle me dit: — Ma chère Delphine, je ne consentirai point à ce que vous me demandez; ce qui a souillé ma vie, c'est la dissimulation; je ne veux pas que le dernier acte de mon existence participe à ce caractère. J'ai toujours blâmé les cérémonies des catholiques auprès des mourans; elles ont quelque chose de sombre et de terrible, qui ne s'allie point avec l'idée que je me fais de la bonté de l'Etre-Suprême. J'ai sur-tout une invincible répugnance pour ouvrir mon âme à un prêtre; peut-être même à toute autre personne qu'à vous; je sens qu'il me seroit impossible de parler avec confiance à un homme que je ne connois point, ni

de recevoir aucune consolation de cette voix, jusqu'alors étrangère à mon cœur. Je crois que si l'on me contraignoit à voir un prêtre, je ne lui dirois pas une seule de mes pensées ni de mes actions secrètes ; j'aurois l'air de me confesser, et je ne me confesserois sûrement pas ; je me donnerois ainsi la fausse apparence de la foi que je n'aurois point. J'ai trop usé de la feinte, c'en est assez, je ne veux point interrompre la jouissance, hélas ! trop nouvelle, que la sincérité me fait goûter, depuis que mon âme s'y est livrée. Ce n'est pas assurément que je repousse les idées religieuses, mon cœur les embrasse avec joie, et c'est en vous que j'espère, ma chère Delphine, pour me soutenir dans cette disposition ; mais si je mêlois à ce que j'éprouve réellement des démonstrations forcées, je tarirois la source de l'émotion salutaire que vous avez fait naître en moi. Mad. de Lebensai voulant me veiller cette nuit, ma fille choisira ce tems pour se reposer ; restez avec moi, chère Delphine,

consacrez ces momens qui sont peut-être les derniers, à remplir mon âme de toutes les idées qui peuvent à la fois la fortifier et l'attendrir; mais ayez la bonté d'annoncer à ma fille mes refus, ils sont irrévocables. — Je connoissois le caractère positif de Mad. de Vernon, mon insistance eut été inutile; je lui promis donc ce qu'elle désiroit. — Suivez, ma chère Sophie, lui dis-je, suivez les impulsions de votre cœur, quand elles sont pures, elles s'élèvent toutes vers un Dieu, qui se manifeste à nous, par chacun des bons mouvemens de notre âme.

— Je me suis occupée, ajouta Mad. de Vernon, de tous les intérêts qui pouvoient dépendre de moi; j'ai assuré autant qu'il m'étoit possible, vos créances sur mon héritage; j'ai réglé avec le plus grand soin les intérêts de ma fille; enfin, et ce devoir étoit le plus impérieux de tous, j'ai écrit à Léonce une lettre qui contient dans les plus grands détails, l'histoire malheureuse des torts que j'ai eus envers vous deux. Cette lettre lui apprendra aussi les services que

vous m'avez rendus ; je lui dis positivement, que c'est à votre générosité que ma fille doit la terre qu'elle lui a apportée en dot. Cette lettre sera remise par un de mes gens au courier de l'ambassadeur d'Espagne, et dans huit jours vous serez justifiée auprès de Léonce. Je le renvoie à vous, pour savoir, si j'ai mérité qu'il me pardonne. Je n'ai pu prendre sur moi de rien mettre dans cette lettre qui l'adoucit en ma faveur ; ma fierté souffroit, je l'avoue, de faire des aveux si humilians à un homme qui ne m'a jamais aimée, et qui éprouvera sûrement en lisant ma lettre le dernier degré de l'indignation. Cette pensée qui m'étoit toujours présente, m'a peut-être inspiré des expressions dont la sécheresse ne s'accorde pas avec ce que j'éprouve. Mais enfin, c'est à vous, à vous seule que je pouvois confier mon repentir. Je n'ai pas dit à Léonce dans quel état de santé j'étois, ma mort le lui apprendra ; je n'ai pu même me résoudre à lui recommander le bonheur de Matilde ; une prière de moi ne peut

que l'irriter, mais c'est entre vos mains, ma chère Delphine, que je remets le sort de ma fille. Je n'ai pas, assurément, le droit de donner des conseils à la vertu même ; cependant, je vous en conjure, contentez-vous de reconquérir l'estime et l'admiration de Léonce, et ne rallumez pas un sentiment, qui, j'en suis sûre, rendroit trois personnes très-malheureuses. — Nous irons ensemble, je l'espère, lui répondis-je, auprès de ma belle-sœur, comme nous en avions formé le projet, et je ne quitterai plus sa retraite.

— Ah ! j'ose encore m'en flatter, s'écria Mad. de Vernon en joignant les mains avec ardeur, le ciel réparera le mal que j'ai fait, et vous donnera de nouveaux moyens de bonheur. Votre belle-sœur doit me haïr, adoucissez ce sentiment, afin qu'elle puisse sans amertume, vous entendre quelquefois parler avec bonté de votre coupable amie. — Elle continua pendant assez long tems encore à m'entretenir avec la même douceur, le même calme, et la même cer-

titude de mourir. Il sembloit que cette conviction avoit dégagée son esprit, de toutes les fausses idées dont elle s'étoit fait un système. Ses qualités naturelles reparoissoient, elle se plaisoit dans les bons sentimens auxquels elle se livroit, et quoique la retrouver ainsi dut augmenter mes regrets, j'éprouvois une sorte de bien-être en revenant à l'estimer. Je jouissois de ce qu'elle me rendoit son image, et me permettoit de me souvenir d'elle, sans rougir de l'avoir si tendrement aimée. Quoiqu'il ne restât plus d'espérance de la conserver, il m'étoit cependant très-pénible de l'entendre parler si long-tems, malgré la défense des médecins. Je la lui rappelai avec instance. —— Quoi ! me dit-elle, ne voyez-vous pas qu'il me reste à peine vingt-quatre heures à vivre ! il y a seulement trois jours, ma chère Delphine, que je suis contente de moi, laissez-moi donc vous communiquer toutes mes pensées, apprendre de vous si elles sont bonnes, si elles sont dignes de ce Dieu protecteur que vous prierez pour moi, avec

avec cette voix angélique qui doit pénétrer jusqu'à lui ; mais allez vous reposer, ajouta-t-elle, vous redescendrez dans quelques heures ; j'entends Mad. de Lebensai qui revient, elle me plaît, elle a l'air de m'aimer : et ma fille, hélas ! j'ai mérité ce que j'éprouve, jamais aucune confiance n'a existé entre nous. Adieu pour un moment, Delphine, mon cher enfant, adieu. — Elle me dit ces derniers mots avec le même accent, le même geste, que dans sa grâce et dans sa santé parfaite. Cet éclair de vie, à travers les ombres de la mort m'émut profondément, et je m'éloignai pour lui cacher mes pleurs.

En remontant chez moi, je trouvai Matilde qui m'attendoit : il fallut lui dire le refus de sa mère, elle en éprouva d'abord une douleur qui me toucha ; mais bientôt m'annonçant ce qu'elle appeloit son devoir, j'eus à combattre les projets les plus durs et les plus violens. Elle me répéta plusieurs fois qu'elle vouloit entrer chez sa mère, lui mener le prêtre quand il reviendroit, et la sau-

ver enfin à tout prix. Elle accusoit Mad. de Lebensai de tout le mal, et se croyoit obligée de ne pas approcher du lit de sa mère mourante, tant qu'auprès de ce lit il y avoit une femme divorcée. Que sais-je ! ses discours étoient un mélange de tout ce qu'un esprit borné et une superstition fanatique, peuvent produire dans une personne qui n'est pas méchante, mais dont le cœur n'est pas assez sensible pour l'emporter sur toutes ses erreurs. Ce ne sont point ses opinions seules qu'il faut en accuser : Thérèse n'en a-t-elle pas de semblables ? mais son caractère doux et tendre puise à la même source des sentimens tout-à-fait opposés.

J'essayai vainement pendant une heure toutes les ressources de la raison pour arriver jusqu'à la conviction de Matilde ; on l'avoit munie d'une phrase contre tous les argumens possibles ; Cette phrase ne répondoit à rien, mais elle suffisoit pour l'entretenir dans son opiniâtreté. Je n'aurois rien obtenu d'elle, si j'avois continué à chercher à la persuader, mais j'eus heureusement l'idée de lui proposer un

délai de vingt-quatre heures, elle saisit cette offre, qui, peut-être, la tiroit de son embarras intérieur. Hélas! qui sait si Sophie sera en vie dans vingt-quatre heures! je ne la quitterai plus, de peur que Matilde, revenant à ses premières idées, ne la tourmentât pendant que je n'y serois pas.

Quoique je sois vivement occupée de l'état de Mad. de Vernon, je ne puis repousser une idée qui me revient sans cesse. Il y a sept jours aujourd'hui que Léonce attendoit ma justification, et qu'il ne l'a pas reçue; dans huit jours il apprendra tout, par la lettre de Mad. de Vernon; quelle impression recevra-t-il alors? quel sentiment éprouvera-t-il pour moi? Ah! je ne le saurai pas, je ne dois pas le savoir. Adieu, ma sœur, hélas! mon voyage ne sera pas long-tems retardé, et la pauvre Sophie aura cessé de vivre avant même que M. de Mondoville ait pu répondre à sa lettre.

LETTRE XLIII.

MADAME DE LEBENSEI

A M.lle D'ALBÉMAR.

Paris ce 2 Décembre.

QUELLE cruelle scène, Mademoiselle, je suis chargée de vous raconter! Mad. d'Albémar est dans son lit avec une fièvre ardente, et j'ai moi-même à peine assez de forces, pour remplir les devoirs que m'imposent mon amitié pour vous et pour elle; vous avez daigné, m'a-t-elle dit, vous souvenir de moi avec intérêt, et c'est peut-être à vous que je dois la bienveillance de cette créature angélique; comment pourrai-je jamais reconnoître un tel service? quelle ame, quel caractère! et se peut-il que les plus funestes circonstances privent à jamais une telle femme de tout espoir de bonheur!

Mad. de Vernon n'est plus, hier à onze heures du matin, elle expira dans les bras

de Delphine : une fatalité malheureuse a rendu ses derniers momens terribles. Je vais mettre, si je le peux, de la suite dans le récit de ces douze heures, dont je ne perdrai jamais le souvenir, pardonnez-moi mon trouble, si je ne parviens pas à le surmonter.

Avant hier à minuit, Mad. d'Albémar redescendit dans la chambre de Mad. de Vernon, elle la trouva sur une chaise longue, son oppression ne lui avoit pas permis de rester dans son lit; l'effrayante pâleur de son visage auroit fait douter de sa vie, si de tems en tems ses yeux ne s'étoient ranimés en regardant Delphine. Delphine chercha dans quelques moralistes anciens et modernes, religieux et philosophes, ce qui étoit le plus propre à soutenir l'âme défaillante devant la terreur de la mort. La chambre étoit foiblement éclairée, Mad d'Albémar se plaça à côté d'une lampe dont la lumière voilée répandoit sur son visage quelque chose de mystérieux; elle s'animoit en lisant ces écrits dans lesquels les âmes sensibles, et les génies

élevés ont déposé leurs pensées généreuses. Vous connoissez son enthousiasme pour tout ce qui est grand et noble, cette disposition habituelle étoit augmentée par le désir de faire une impression profonde sur le cœur de Mad. de Vernon; sa voix si touchante avoit quelque chose de solennel, souvent elle élevoit vers l'Etre-Suprême des regards dignes de l'implorer, sa main prenoit le ciel à témoin de la vérité de ses paroles, et toute son attitude avoit une grâce et une majesté inexprimables.

Je ne sais où Delphine trouvoit ce qu'elle lisoit, ce qui peut-être lui étoit inspiré, mais jamais on n'environna la mort d'images et d'idées plus calmes, jamais on n'a su mieux réveiller au fond du cœur, ces impressions sensibles et religieuses, qui font passer doucement des dernières lueurs de la vie, aux pâles lueurs du tombeau.

Tout-à-coup, à quelque distance de la maison de Mad. de Vernon, une fenêtre s'ouvrit, et nous entendîmes une musique brillante, dont le son parvenoit

jusqu'à nous ; dans le silence de la nuit ; à cette heure, ce devoit être une fête qui duroit encore. Mad. de Vernon, maîtresse d'elle-même jusqu'alors, fondit en larmes à cette idée; la même émotion nous saisit Delphine et moi, mais elle se remit la première, et prenant la main de Mad. de Vernon avec tendresse : —— Oui, lui dit-elle, ma chère amie, à quelques pas de nous, il y a des plaisirs, ici de la douleur; mais avant peu d'années, ceux qui se rejouissent pleureront, et l'âme, réconciliée avec son Dieu comme avec elle-même, dans ces tems-là ne souffrira plus. — Mad. de Vernon parut calmée par les paroles de Delphine, et presqu'au même instant, tous les instrumens cessèrent.

Quel tableau cependant que celui dont j'étois témoin ! un rapprochement singulièrement remarquable en augmentoit encore l'impression ; je venois d'apprendre par Mad. de Vernon elle-même, qu'elle avoit les plus grands torts à se reprocher envers Mad. d'Albémar ; et je réfléchissois sur l'enchaînement des circonstances

qui donnoient à Mad. de Vernon, si accueillie, si recherchée dans le monde, pour unique appui, pour seule amie, la femme qu'elle avoit le plus cruellement offensée.

Quand Mad. de Vernon vouloit parler à Delphine de son repentir, elle repoussoit doucement cette conversation, l'entretenoit de son amitié pour elle, avec une sorte de mesure et de délicatesse, qui écartoit le souvenir de la couduite de Mad. de Vernon, et ne rappeloit que ses qualités aimables. Delphine apportoit attentivement à son amie mourante, les secours momentanés qui calmoient ses douleurs; elle la replaçoit doucement et mieux sur son sopha, elle l'interrogeoit sur ses souffrances avec les ménagemens les plus délicats, et sans montrer ses craintes, elle laissoit voir toute sa pitié; enfin le génie de la bonté inspiroit Delphine, et sa figure devenue plus enchanteresse encore par les mouvemens de son âme, donnoit une telle magie à toutes ses actions, que j'étois tentée de lui demander, s'il ne s'opéroit

point quelque miracle en elle; mais il n'y en avoit point d'autre que l'étonnante réunion de la sensibilité, de la grâce, de l'esprit et de la beauté!

Pauvre Mad. de Vernon! elle a du moins joui de quelques heures très-douces, et pendant cette nuit j'ai vû sur son visage une expression plus calme et plus pure, que dans les momens les plus brillans de sa vie. J'espère encore que son ame, n'a pas perdu tout le frnit du noble enthousiasme que Delphine avoit su lui inspirer. Enfin le jour commença, c'étoit un des plus sombres et des plus glacés de l'hiver, il neigeoit abondamment et le froid intérieur qu'on ressentoit, ajoutoit encore à tout ce que cette journée devoit avoir d'effroyable; je voyois que Mad. de Vernon s'affoiblissoit toujours plus, et que ses vomissements de sang devenoient plus fréquents et plus douloureux. Je suis convaincue que quand même elle eut évité les cruelles épreuves qu'elle a souffertes, elle n'auroit pu vivre un jour de plus.

Le médecin arriva et bientôt après

Mad. de Mondoville; je dois lui rendre la justice que son visage étoit fort altéré, elle avoit l'air d'avoir beaucoup pleuré, Mad. de Vernon le remarqua et lui fit un accueil très-tendre. Le médecin, après avoir examiné l'état de Mad. de Vernon qui ne l'interrogea même pas, sortit avec Mad. de Mondoville; il est probable qu'il lui annonça que sa mère n'avoit plus que quelques heures à vivre. Alors le confesseur de Matilde, qui n'a pas la modération et la bonté de quelques hommes de son état, décida l'aveugle personne dont il disposoit à le conduire chez sa mère, malgré le refus qu'elle avoit fait de le voir.

Au moment où nous vîmes Matilde entrer dans la chambre, accompagnée de son prêtre, nous tressaillîmes Mad. d'Albemar et moi; mais il n'étoit plus tems de rien empêcher. Matilde avec d'autant plus de véhémence, qu'il lui en coûtoit peut-être davantage, dit à Mad. de Vernon: — Ma mère, si vous ne voulez pas me faire mourir de douleur, ne vous refusez pas aux secours qui peuvent

seuls vous sauver des peines éternelles, je vous en conjure au nom de Dieu et de Jésus-Christ. — En achevant ces mots elle se jeta à genoux devant sa mère; —— Insensée! s'écria Delphine, pensez-vous servir l'être souverainement bon, en causant à votre mère l'émotion la plus douloureuse? — Vous perdez ma mère, s'écria Matilde avec indignation, vous Delphine, par vos ménagemens pussillanimes, vos incertitudes, et vos doutes. Et vous, Madame, dit-elle en se retournant vers moi, par l'intérêt que vous avez à écarter la religion qui vous condamne. — J'entendois ces paroles sans aucune espèce de colère, tant la situation de Mad. de Vernon, et l'anxiété de Delphine m'occupoient : je remarquai seulement dans le visage de Mad. de Vernon, une expression très-vive, et bientôt après elle prit la parole avec une force extraordinaire dans son état.

— Ma fille, dit-elle à Matilde, je pardonne à votre zèle inconsidéré, je dois tout vous pardonner, car j'ai eu le tort de ne point vous élever moi-même; je

n'ai point éclairé votre esprit, et les rapports intimes de la confiance n'ont point existé entre nous; j'ai soigné vos intérêts, mais je n'ai point cultivé vos sentimens, et j'en reçois la punition, puisque dans cet instant même la mort ne sauroit rapprocher nos cœurs : la mère et et la fille ne peuvent s'entendre au moins une fois, en se disant un dernier adieu. Mais vous, Monsieur, continua-t-elle en s'adressant au prêtre, qui jusqu'alors s'étoit tenu dans le fond de la chambre, les yeux baissés, l'air grave et ne prononçant pas un seul mot; mais vous, Monsieur, pourquoi vous servez-vous de votre ascendant sur une tête foible, pour l'exposer à un grand malheur, celui d'affliger une mère mourante? J'ai beaucoup de respect pour la religion, mon cœur est rempli d'amour pour un Dieu bienfaisant, et sa bonté me pénètre de l'espoir d'une autre vie; mais ce seroit mal me présenter au juge de toute vérité, que de trahir ma pensée par des témoignages extérieurs, qui ne sont point d'accord avec mes opinions; j'aime mieux me

confesser à Dieu dans mon cœur, qu'à vous, Monsieur, que je ne connois point, ou qu'à tout autre prêtre avec lequel je n'aurois point contracté des liens d'amitié ou de confiance; je suis plus sûre de la sincérité de mes regrets, que de la franchise de mes aveux; nul homme ne peut m'apprendre si Dieu m'a pardonné, la voix de ma conscience m'en instruira mieux que vous. Laissez-moi donc mourir en paix, entourée de mes amis, de ceux avec qui j'ai vécu, et sur le bonheur desquels ma vie n'a que trop exercé d'influence; s'ils sont revenus à moi, s'ils ont été touchés de mon repentir, leurs prières imploreront la miséricorde divine en ma faveur, et leurs prières seront écoutées, je n'en veux point d'autres : cet ange, ajouta-t-elle en montrant Delphine, cet ange que j'ai offensé intercédera pour moi auprès de l'Être-Suprême; retirez-vous maintenant, Monsieur, votre ministère est fini, quand vous n'avez pas convaincu; si vous vouliez employer tout autre moyen pour parvenir à votre but, vous

ne vous montreriez pas digne de la sainteté de votre mission.

— Dès que Mad. de Vernon eût fini de parler, le prêtre se mit à genoux, et baisant la croix qu'il portoit sur sa poitrine, il dit avec un ton solennel qui me parut dur et affecté : — Malheur à l'homme qui veut sonder les voies du Christ et méconnoître son autorité ! malheur à lui ! s'il meurt dans l'impénitence finale. — Et faisant signe à Matilde de le suivre, ils s'éloignèrent tous les deux dans le plus profond silence.

Soit que Mad. de Mondoville voulût retenir le prêtre, pour le ramener auprès de sa mère, lorsqu'elle n'auroit plus la force de s'y opposer ; soit qu'elle crût que le service divin qu'on feroit pour Mad. de Vernon pendant qu'elle vivoit encore, seroit plus efficace ; elle s'enferma dans son appartement pour dire des prières avec son confesseur, et quelques domestiques attachés aux mêmes opinions qu'elle : ainsi donc elle s'éloigna de sa mère dans ses derniers momens, et ne lui rendit point les soins qu'elle lui de-

voit. Un bizarre mélange de superstition, d'opiniâtreté, d'amour mal entendu du devoir, se combinoit dans son âme avec une véritable affection pour sa mère; mais une affection dont les preuves amères et cruelles, faisoient souffrir toutes les deux. Quoi qu'il en soit, c'est à cette singulière absence de la chambre de Mad. de Vernon, que Matilde a dû de n'être pas témoin d'une scène qui l'auroit pour jamais privée du repos et du bonheur.

Lorsque Mad. de Mondoville et le confesseur furent éloignés, l'effort que Mad. de Vernon avoit fait, l'émotion qu'elle avoit éprouvée, lui causèrent un vomissement de sang si terrible, qu'elle perdit tout-à-fait connoissance dans les bras de Mad. d'Albémar. Nos soins la rappelèrent encore à la vie, mais Delphine profondément effrayée de cet accident, que nous avions cru le dernier, étoit à genoux devant la chaise longue de Mad. de Vernon, le visage penché sur ses deux mains, pour essayer de les réchauffer; ses beaux cheveux blonds,

s'étant détachés, tomboient en désordre...
Dans ce moment, j'entendis ouvrir deux portes avec une violence remarquable, dans une maison où les plus grandes précautions étoient prises, contre le moindre bruit qui pût agiter Mad. de Vernon. Un pas précipité frappe mon oreille, je me lève et je vois entrer Léonce une lettre à la main, (c'étoit celle de Mad. de Vernon, qui contenoit l'aveu de sa conduite.) Il étoit tremblant de colère, pâle de froid, tout son extérieur annonçoit qu'il venoit de faire un long voyage: en effet depuis sept jours et sept nuits, par les glaces de l'hiver, il étoit venu de Madrid sans s'arrêter un moment; il étoit entré dans la maison de Mad. de Vernon sans parler à personne, et comme enivré d'agitations et de souffrances physiques et morales.

Delphine tourna la tête, jeta un cri en voyant Léonce, et tendit les bras vers lui sans savoir ce qu'elle faisoit; ce mouvement et l'altération des traits de Delphine achevèrent de déranger presque entièrement la raison de Léonce, et pre-

nant vivement le bras de Delphine comme pour l'entraîner, que faites-vous, s'écria-t-il, en s'adressant à Mad. de Vernon, (dont il ne pouvoit voir le visage parce qu'un rideau à demi tiré devant sa chaise longue la cachoit) — Que faites-vous de cette pauvre infortunée? quelle nouvelle perfidie employez-vous contre elle? Cette lettre que vous m'avez adressée en Espagne, le courier qui la portoit me l'a remise comme j'arrivois, comme je venois m'éclaircir enfin du doute affreux que le silence de Delphine et la lettre d'un ami faisoit peser sur moi: la voilà cette lettre, elle contient le récit de vos barbares mensonges. Je ne devois disiez-vous la recevoir qu'après le départ de Delphine, étoit-ce encore une ruse pour empêcher mon retour ici, pour faire tomber dans quelque piège en mon absence la malheureuse Delphine? — Léonce, dit Mad. d'Albémar, que vous êtes injuste et cruel! Mad. de Vernon est mourante, ne le savez-vous donc pas? — Mourante! répéta Léonce, non je ne le crois pas, le feint-elle pour vous atten-

drir? vous laisserez-vous encore tromper par sa détestable adresse? Quoi Delphine! vous m'aviez écrit que je devois en croire Mad. de Vernon, et elle s'est servie de cette preuve même de votre confiance, pour me convaincre que vous aimiez M. de Serbellane, tandis que victime généreuse, vous vous étiez sacrifiée à la réputation de Mad. d'Ervins ! et vous Delphine, et vous qui me jugiez instruit de la vérité, vous avez dû penser que j'étois le plus foible, le plus ingrat, le plus insensible des hommes; que je vous blâmois de vos vertus, que je vous abandonnois à cause de vos malheurs. J'ai des défauts, on s'en est servi pour donner quelque vraisemblance à la conduite la plus cruelle, envers l'être le plus aimable et le plus doux. Ce n'est pas tout encore: un obstacle de fortune me séparoit de Matilde, cet obstacle est levé par Delphine, l'exemple d'une générosité sans bornes, la victime d'une ingratitude sans pudeur. On me laisse ignorer ce service, on la punit de l'avoir rendu; tout est

mystère autour de moi, je suis enlacé de mensonges, et quand j'apprends que je suis aimé, que je l'ai toujours été, — dit-t-il avec un son de voix qui déchiroit le cœur; — je suis lié, lié pour jamais! je la vois cet objet de mon amour, de mon éternel amour, elle tend les bras vers son malheureux ami, tout son visage porte l'empreinte de la douleur, et je ne puis rien pour elle, et je l'ai repoussée quand elle se donnoit à moi, quand elle versoit peut-être des larmes amères sur ma perte, et c'est vous répéta-t-il en interpelant Mad. de Vernon, c'est vous! ...

— L'inexprimable angoisse de cette malheureuse femme me faisoit une pitié profonde, Delphine qui en souffroit plus encore que moi s'écria : — Léonce, arrêtez! arrêtez! un accident funeste l'a mise au bord de la tombe; si vous saviez depuis ce tems, par combien de regrets touchans et sincères, elle a tâché de réparer la faute, que l'amour maternel l'avoit entraînée à commettre. — Elle sera bien punie, s'écria Léonce, si c'est

sa fille qu'elle a voulu servir, elle se reprochera son malheur comme le mien; rompez, femme perfide, dit-il à Mad. de Vernon, rompez le lien que vous avez tissu de faussetés : rendez-moi ce jour, le matin de ce jour où je n'avois pas entendu votre langage trompeur, où j'étois libre encore d'épouser Delphine, rendez-le moi. — Oh! Léonce, répondit Mad. de Vernon, ne me poursuivez pas jusques dans la mort, acceptez mon repentir. — Revenez à vous-même, interrompit Delphine en s'adressant à Léonce, voyez l'état de cette infortunée, pourriez-vous être inaccessible à la pitié? — Pour qui de la pitié? reprit-il avec un égarement farouche, pour qui? pour elle, ah! s'il est vrai qu'elle se meurt, faites que le ciel m'accorde de changer de sort avec elle, que je sois sur ce lit de douleur regretté par Delphine, et qu'elle porte à ma place les liens de fer dont elle m'a chargé; qu'elle acquitte cette longue destinée de peines à laquelle sa dissimulation profonde m'a condamné. — Barbare, s'écria Delphine, que faut-il pour vous atten-

drir, pour obtenir de vous un mot doux qui console les derniers momens de la pauvre Sophie ? et moi donc aussi n'ai-je pas souffert? depuis que j'ai perdu l'espoir d'être unie à vous, un jour s'est-il passé sans que j'aie détesté la vie ? je vous demande au nom de mes pleurs... — Au nom de ce qui l'accuse, interrompit Léonce, au nom de vos malheurs qu'elle a causés, que me demandez-vous ?

Delphine alloit répondre, Mad. de Vernon se levant presque comme une ombre du fond du cercueil et s'appuyant sur moi, fit signe à Delphine de la laisser parler. Comme elle s'avancoit soutenue de mon bras, elle sortit de l'enfoncement dans lequel étoit placée sa chaise longue, et le jour éclairant toute sa personne, Léonce fut frappé de son état, qu'il n'avoit pu juger encore : ce spectacle abattit tout-à-coup sa fureur ; il soupira, baissa les yeux, et je vis, même avant que Mad. de Vernon se fût fait entendre, combien toute la disposition de son âme étoit changée.

— Delphine, dit alors Mad. de Vernon,

ne demandez pas à Léonce un pardon qu'il ne peut m'accorder, puisque tout son cœur le désavoue ; j'ai peut-être mérité le supplice qu'il me fait éprouver ; vous aviez, chère Delphine, répandu trop de douceur sur la fin de ma vie, je n'étois pas assez punie ; mais obtenez seulement qu'il me jure de ne pas faire le malheur de Matilde, que mes fautes soient ensevelies avec moi, que leurs suites funestes ne poursuivent pas ma mémoire ; obtenez de lui qu'il cache à Matilde l'histoire de son mariage, et de ses sentimens pour vous. — A qui voulez-vous, répondit Léonce, dont l'indignation avoit fait place au plus profond accablement, à qui voulez-vous, que je promette du bonheur ? hélas ! je n'ai, je ne puis répandre autour de moi, que de la douleur. —— Si vous me refusez aussi cette prière, répondit Mad. de Vernon, ce sera trop de dureté pour moi, qui trop en vérité ; — je la sentis défaillir entre mes bras, et je me hâtai de la replacer sur son sopha.

Delphine animée par un mouvement

généreux, qui l'élevoit au-dessus même de son amour pour Léonce, s'approcha de Mad. de Vernon, et lui dit avec une voix solennelle, avec un accent inspiré: — Oui c'est trop, pauvre créature! et ce cruel, insensible à nos prières, n'est point auprès de toi l'interprête de la justice du ciel. Je te prends sous ma protection, s'il t'injurie, c'est moi qu'il offensera, s'il ne prononce pas à tes pieds les paroles qui font du bien à l'âme, c'est mon cœur qu'il aliénera, tu lui demandes de respecter le bonheur de ta fille; hé bien! je réponds moi de ce bonheur, il me sera sacré, je le jure à sa mère expirante, et si Léonce veut conserver mon estime, et ce souvenir d'amour, qui nous est cher encore, au milieu de nos regrets, s'il le veut, il ne troublera point le repos de Matilde, il n'altérera jamais le respect qu'elle doit à la mémoire de sa mère. Femme trop malheureuse! dont Léonce n'a point craint de déchirer le cœur, je me rends garant de l'accomplissement de vos souhaits, écoutez-moi de grâce, n'écoutez plus que moi seule.

— Oui, dit Mad. de Vernon, d'une voix à peine intelligible, je t'entends Delphine, je te bénis, la bénédiction des morts est toujours sainte, reçois-la, viens près de moi... — Elle posa sa tête sur l'épaule de Delphine; Léonce, en voyant ce spectacle, tombe à genoux aux pieds du lit de Mad. de Vernon, et s'écrie: — oui je suis un misérable furieux, oui Delphine est un ange, pardonnez-moi, pour qu'elle me pardonne; pardonnez-moi le mal que j'ai pu vous faire; — Entendez-vous, Sophie, dit Mad. d'Albémar à Mad. de Vernon, qui ne répondoit plus rien à Léonce; entendez-vous, son injustice est déjà passée, il revient à vous; — Oui, répondit Léonce, il revient à vous et peut-être il va mourir.... — En effet tant d'agitations, un voyage si long au milieu de l'hiver et sans aucun repos, l'avoient jeté dans un tel état, qu'il tomba sans connoissance devant nous.

Jugez de mon effroi, jugez de ce qu'éprouvoit Delphine! les mains déjà glacées de Mad. de Vernon retenoient les siennes, elle ne pouvoit s'en éloigner; et cependant

pendant, elle voyoit devant elle Léonce, étendu comme sans vie sur le plancher Mad. de Vernon au milieu des convulsions de l'agonie, saisit encore une fois la main de Delphine avant que d'expirer, Delphine dans un état impossible à dépeindre, soutenoit dans ses bras le corps de son amie, et me répétoit les yeux fixés sur Léonce: — Mad. de Lebensai juste ciel! vit-il encore?.. — dites-le-moi.... à mes cris Mad. de Mondoville arriva précipitamment; sa mère ne vivoit plus, et son mari qu'elle croyoit en Espagne, étoit sans connoissance devant ses yeux; elle attribua son état au saisissement causé par la mort de sa mère, et profondément touchée de le voir ainsi, elle montra pour le secourir une présence d'esprit, et une sensibilité qui pouvoient intéresser à elle.

On transporta Léonce dans une autre chambre; Delphine étoit restée pendant ce tems immobile, et dans l'égarement. Son amie qui n'étoit plus reposoit toujours sur son sein, elle m'interrogeoit des yeux sur ce que je pensois de l'état

de Léonce ; je l'assurai qu'il seroit bientôt rétabli, et que l'émotion et la fatigue avoient seules causé l'accident qu'il venoit d'éprouver. Mad. de Mondoville rentra dans ce moment avec ses prêtres, et tout l'appareil de la mort ; Delphine comprit alors que Mad. de Vernon avoit cessé de vivre, et plaçant doucement sur son lit cette femme à-la-fois intéressante et coupable, elle se mit à genoux devant elle, baisa sa main avec attendrissement et respect, et s'éloignant, elle se laissa ramener par moi dans sa maison sans rien dire.

Je l'ai fait mettre au lit parce qu'elle avoit une fièvre très-forte. Nous avons envoyé plusieurs fois savoir des nouvelles de Léonce, il est revenu de son évanouissement assez malade, mais sans danger. M. Barton, qui par un heureux hasard étoit arrivé hier au soir, est venu pour voir Delphine ce matin ; elle étoit si agitée qu'il n'eut pas été prudent de la laisser s'entretenir avec lui. Il m'a dit seulement qu'ayant obtenu de Mad. d'Albémar, de ne pas écrire à

Léonce, de peur de l'irriter contre sa belle-mère ; il avoit cru cependant, devoir dire quelques mots, pour le calmer, dans une lettre qu'il lui avoit adressée; mais l'obscurité même de cette lettre, et le silence de Delphine, avoient jeté Léonce dans une si violente incertitude, qu'il étoit parti d'Espagne à l'instant même, se flattant d'arriver à Paris, avant le départ de Mad. d'Albémar pour le Languedoc.

M. Barton ne m'a point caché, qu'il étoit inquiet des résolutions de Léonce; il reçoit les soins de Mad. de Mondoville avec douceur; mais quand il est seul avec M. Barton, il paroît invariablement décidé à passer sa vie avec Mad. d'Albémar : sa passion pour elle est maintenant portée à un tel excès qu'il semble impossible de la contenir. M. Barton n'espère que dans le courage et la vertu de Mad. d'Albémar. Il croit qu'elle doit se refuser à revoir Léonce, et suivre son projet de retourner vers vous; c'est aussi la détermination de Delphine, je n'en puis douter, car je l'ai entendue répéter tout bas quand elle se croyoit seule :

Non je ne dois pas le revoir, je l'aime trop; il m'aime aussi, non je ne le dois pas, il faut partir.

Cependant, que vont devenir Léonce et Delphine? avec leurs sentimens, et dans leur situation, comment vivre ni séparés ni réunis? mon mari est venu me rejoindre, il m'a rendu le courage qui m'abandonnoit. Il dit qu'il veut essayer d'offrir des consolations à Mad. d'Albémar; mais quel bien lui-même le plus éclairé, le plus spirituel des hommes, quel bien peut-il lui faire? votre parfaite amitié, Mademoiselle, vous fera-t-elle découvrir des consolations que je cherche en vain? Je crois à l'énergie du caractère de Mad. d'Albémar, à la sévérité de ses principes, mais ce qui n'est, hélas! que trop certain, c'est qu'il n'existe aucune résolution, qui puisse désormais concilier son bonheur et ses devoirs.

Agréez, Mademoiselle, l'hommage de mes sentimens pour vous.

ÉLISE DE LEBENSEI.

Fin de la 2me. partie et du tome second.

TABLE
DU SECOND VOLUME.

DEUXIÈME PARTIE.

Fin de la table du tome second.



